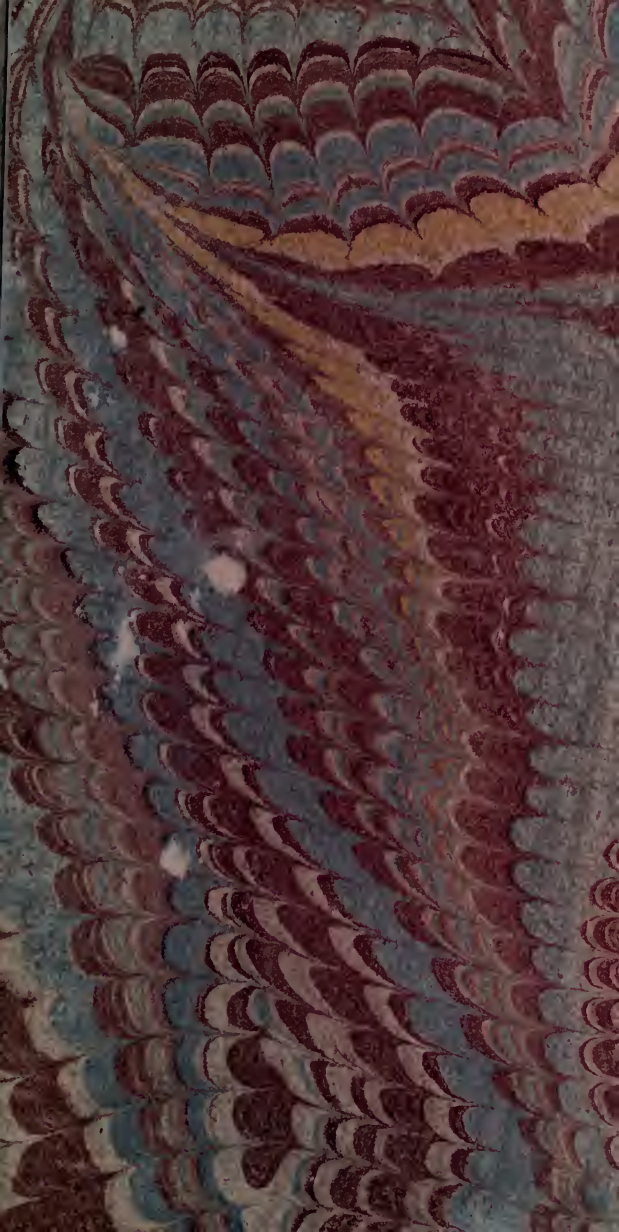



Richard Bateman Esq



NOUVEAU
THEATRE
ITALIEN

NOUVEAU
THEATRE
ITALIEN.

Tome Septiéme.

Tome VII.

Faucon, *ou* les Oyes de Bocace, Comedie Françoiſe.

Iſle des Eſclaves, Comédie Françoiſe.

Embarras des richeſſes, Comedie Françoiſe.

Heritier de Village, Comedie Françoiſe.

Naufrage, Comedie Françoiſe.

LE NOUVEAU THEATRE ITALIEN

OU

RECUEIL GENERAL DES COMEDIES

Repreſentées par les COMEDIENS ITALIENS Ordinaires du Roy.

NOUVELLE EDITION.

Augmentée des Pieces nouvelles, des Argumens de pluſieurs autres qui n'ont point été imprimées, & d'un Catalogue de toutes les Comedies repreſentées depuis le rétabliſſement des Comediens Italiens.

TOME SEPTIE'ME.



A PARIS;
Chez BRIASSON, ruë Saint Jacques, à la Science.

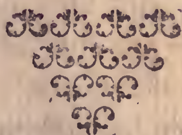
M. DCC. XXIX.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

LE FAUCON ET LES OYES DE BOCACE.

COMEDIE EN TROIS ACTES

Pour la Troupe Italienne.



A PARIS;

Chez FRANÇOIS FLAHAULT, Libraire, Quay des Augustins, du côté du Pont saint Michel, au Roi de Portugal.

M. DCCXXV.

Avec Approbation & Privilege du Roy.



PROLOGUE.

LA COMEDIE, UN AUTEUR.

La Comedie entre fâchée.



OU sont donc les Acteurs? en verité cela est honteux, est-il permis de faire attendre ainsi le Public?

L'AUTEUR.

Je prens peut-être mal mon tems pour vous parler, Madame.

LA COMEDIE.

Fort mal, Monsieur.

L'AUTEUR.

Je voudrois cependant bien vous dire un mot.

LA COMEDIE.

Dites.

L'AUTEUR.

Vous nous donnez aujourd'hui les Oyes & le Faucon de Bocace.

LA COMEDIE.

Oui Monſieur, on ne vous vend pas chat en poche comme vous voiez, c'eſt pour éviter aux Critiques la peine de marquer les Imitations.

L'AUTEUR.

Je ſouhaite que la Piece réuſſiſſe, mais à vous parler franchement, je ne le crois pas, ces ſujets ſont trop uſés.

LA COMEDIE.

La choſe en doit paroître meilleure ſi j'ai pu les traiter d'une maniere nouvelle.

L'AUTEUR.

J'en doute.

LA COMEDIE.

Venez-vous donc faire la Critique & la Piece ſans l'avoir vûe? cela ne me ſurprend pas, vous n'êtes pas le ſeul dans l'habitude de condamner les choſes ſans les connoître.

L'AUTEUR.

Je vous dis ſeulement ce que je penſe du ſujet.

LA COMEDIE.

Le ſujet eſt beau & bon, toute la difficulté eſt de le bien traiter.

L'AUTEUR.

Bocace.

LA COMEDIE.

Eh bien ! Bocace eſt l'Auteur des contes du Faucon & des Oyes, tout le monde le ſçait.

L'AUTEUR.

La Fontaine ?

LA COMEDIE.

La Fontaine les a mis en Vers françois avec de nouvelles graces, nous le ſçavons.

L'AUTEUR.

La Comedie Françoiſe ?

LA COMEDIE.

La Comedie Françoiſe a joué le Faucon, & a donné les Oyes dans la Coupe enchantée. Prttendez-vous me l'aprendre ? je le ſçai auſſi-bien que vous.

L'AUTEUR.

Je ne prétens rien vous aprendre.

LA COMEDIE.

Je ſçai tout ce que vous pouriez me dire ſur cela, je me ſuis aproprié ces deux ſujets dont j'en ai fait un tout nouveau à l'exemple de Terence qui a composé ſon Andrienne de deux ſujets de Menandre.

L'AUTEUR.

Soit ; mais je crois que vous auriez mieux fait d'en choiſir un nouveau.

LA COMEDIE.

Il n'eſt pas facile d'en trouver de nouveaux, mais quand même il y auroit un Génie aſſez fécond pour en inventer tous les jours, vous trouveriez bientôt qu'il ſe co-

pie lui-même. L'invention ne vous plaît que la premiere fois ; dès qu'on la repete, elle vieillit pour vous, & vous trouveriez de l'imitation dans la seule idée d'inventer. Quoiqu'il en soit, je me suis jouée sur ces sujets très-connus, & déja traités par d'autres, mais je m'y joue d'une maniere nouvelle : c'est tout ce que j'ai voulu faire, ne m'en demandez pas davantage.

L'AUTEUR.

Ce n'est pas assez pour plaire, je vous l'ai déja dit, je le repete, ce sont des sujets trop usés.

LA COMEDIE.

Que voulez-vous dire avec vos sujets usés ? Aprenez, Monsieur, qu'il n'y en a point de plus usés les uns que les autres ; puisqu'on peut traiter celui qui l'a déja été d'une maniere nouvelle, & donner au nouveau, une forme connue & usée.

L'AUTEUR.

Que voulez-vous dire ?

LA COMEDIE.

Je veux dire que l'on peut être Plagiaire & imitateur servile dans un sujet tout nouveau, que l'on peut le traiter sans invention, & que l'on peut au contraire être Inventeur & original dans un sujet inventé & connu.

L'AUTEUR.

Pour original je vous le passe.

LA COMEDIE.

Et moi je ne vous passe pas vôtre mauvaise Critique : croiez-moi, Monsieur, allez voir la Piece, & aprés cela vous en direz vôtre sentiment.

L'AUTEUR.

J'y vais, Madame, & je m'attens sur vôtre parole d'y trouver bien des nouveautez, bonnes ou mauvaises, je crois que cela sera beau, ah, ah, ah.

LA COMEDIE.

Ne vous y attendez pas ? peut-être le craignez-vous déja ? car je connois Messieurs les Auteurs, mais vous pouvez vous rassurer, ce n'est qu'un jeu de sentiment & de naïveté dont je tâche d'amuser un moment le Public, sans prétendre lui donner une belle chose : ainsi, Monsieur, je vous l'abandonne, je serai trop contente de mon Ouvrage, si ce même Public y peut trouver quelque chose de bon, vous en allez juger par vous-même, on va commencer.





ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

FLAMINIA, PIERROT, & COLOMBINE.

FLAMINIA.

JE vous suis bien obligée mon ami, de tous les soins que vous vous donnez pour moi.

PIERROT.

Oh, Madame, vous vous moquez, je sommes charmé de l'accident qui vous est arrivé, puisqu'il nous procure l'honneur d'être honoré de votre presence.

COLOMBINE.

Voilà un compliment fort bien tourné.

PIERROT.

Quoique je ne soions que de pauvres Bergers, j'avons pourtant le dicernement de connoître les personnes de merite comme vous.

FLAMINIA.

Vous êtes bien poli.

PIERROT.

Voyez un peu comme le bonheur fait bian les choses ! j'habitions de l'autre côté

de ces montagnes, & je sommes venus hier ici ; or vous comprenez bian, Madame, que si j'avions demeuré de l'autre côté, je n'aurions pas été ici pour vous rendre service.

FLAMINIA.

Je le comprens fort bien.

PIERROT.

Cela est clair comme le jour.

FLAMINIA.

Fort clair, mais dites moi mon ami ? Croïez-vous que nous puissions partir aujourd'hui ?

PIERROT.

La chose n'est pas possible.

FLAMINIA.

Nous allons donc passer une bonne nuit.

PIERROT.

Vous serez mal couchée, car nos cabannes ne sont guere commodes : j'avons aperçû dans ce voisinage une petite maison où vous auriez mieux été, mais tatigué alle est habitée par un Sauvage qui a failli à me manger : je l'y avons conté votre accident, & je l'ons prié de vous donner le couvert, en ly disant que vous le payeriez bian, mais morgué il s'est fâché comme si je ly avions fait quelque grande injure, & s'est mis à jurer comme un chartier contre les femmes, en me disant que si j'aprochions avec vous de chez ly, qu'il me casseroit les bras.

FLAMIMIA.

Quelle ſorte d'homme eſt-ce ?

PIERROT.

Je n'en ſçavons rien, ah, ah, ah. Il faut que je vous faſſe rire : il a avec ly un jeune homme qui n'a jamais vû de femmes, & qui ne ſçait pas qu'il y en ait jamais eu au monde. Il vous avoit vû de loin, & il eſt venu tout ſurpris le dire à ſon maître, ah, ah, ah, devinez pour qui il vous a pris?

FLAMINIA,

Eh pour qui !

PIERROT.

Pour des oiſeaux, ah, ah, ah. Il a dit comme cela, ah mon maître les jolis oiſeaux que je viens de voir ! allons vîte chercher notre Faucon pour les prendre.

COLOMBINE.

En voila bien d'un autre.

PIERROT.

Son maître qui a bian vû que c'étoit de vous de qui il vouloit parler, ly a dit que vous étiez des Oyes, ah, ah, ah.

FLAMINIA.

Voila une choſe ſinguliere.

PIERROT.

Comme ce jeune homme vouloit toujours vous prendre, ſon maître ly a dit que vous étiez les plus mauvaiſes bêtes du monde; qu'il avoit aimé autrefois à vous chaſſer,

mais qu'il s'y étoit ruiné, & qu'il se garderoit bian de s'y exposer encore; sur cela il a enfermé son garçon qui pleuroit, car margué il avoit grande envie d'avoir une de ces Oyes: il disoit qu'il en auroit soin, qu'il l'emmeneroit paître, & qu'il la caresseroit tant, qu'il l'aprivoiseroit, mais son maître ly a dit que vous étiez des animaux sauvages que l'on n'avoit jamais pû aprivoiser, & sur cela il m'a chassé.

FLAMINIA.

Voila une avanture extraordinaire, je suis curieuse de l'aprofondir.

PIERROT.

Gardez-vous en bian, vous n'y trouveriez pas votre compte, il est pis qu'un Ours.

COLOMBINE.

N'allons point chercher malheur, Madame, & tâchons de sortir de ces Forests le plûtôt que nous pourrons. Dites moi mon ami, pourrons-nous trouver quelqu'un dans ce voisinage pour racomoder notre voiture?

PIERROT.

Ne vous en bouttez pas en peine, j'avons du bois, des bras & de l'esprit, avec cela je ferons votre affaire.

FLAMINIA.

Croiez-vous en pouvoir venir à bout

PIERROT.

Bon, ce n'est qu'une Cariole, & je ra-

comodons bian une Cherette.

COLOMBINE.

Je crois que votre Chaise aura bon air en sortant de ses mains.

FLAMINIA.

Qu'Importe, pourvu que nous puissions partir; Faites-moi le plaisir, mon cher, d'y mettre incessament la main?

PIERROT.

Oh, tatigué il ne faut pas parler de ça de tout le jour.

FLAMINIA.

Pourquoi?

PIERROT.

Parce que je sommes en fête, car vous sçaurez que j'ons, sous votre respect, une maîtresse que je voulons faire danser; je mettons aujourd'hui tout par écuelle, & bian entendu que vous aurez votre part de la joie.

FLAMINIA.

Mais cela nous va bien reculer.

PIERROT.

Pas d'une heure; quand je l'acomoderions à present, vous ne partiriez par la nuit, or nous danserons tout le jour, & je travaillerons toute la nuit, afin que vous puissiez partir de bon matin.

FLAMINIA.

Allons, il faut s'en consoler puisque nous ne pouvons mieux faire.

COLOMBINE.

Eh bien madame, nous danserons.

PIERROT.

Morgué, vous danserez tant que vous voudrez, j'ons un tambour & un pifre, qui ferions danser les piarres. Oh! Madame, vous verrez ma Maîtresse; qui se nomme Silvia, c'est celle là qui danse bian, elle est fringante comme un pinson, désque je la vis, j'en tombis tout subitement amoureux.

FLAMINIA.

Elle ne peut être qu'aimable, puisque vous l'avez choisie.

PIERROT.

Cela s'entend bian, je sommes grossiers, mais j'ons le goût fin; il y a cependant une chose qui me fâche.

FLAMINIA.

Eh! quoi.

PIERROT.

C'est qu'elle est un peu impertinante; tenez, elle ne me trouve point d'esprit, & morgué cela me pique, car je sçavons bian le contraire.

FLAMINIA.

Elle a tort.

COLOMBINE.

Assurement, car vous êtes un fort joli garçon.

PIERROT.

Cette fille là a de l'esprit.

FLAMINIA.

Je crois que nous allons avoir la comédie.

PIERROT.

Ecoutez, Madame ? tachez de la guarir de son impartinance, en l'y disant comme il est vrai, que vous avez plus d'experience dans l'esprit qu'elle, & que vous sçavez bian que j'en ai.

FLAMINIA.

De bon cœur.

PIERROT.

Cela fera un bon effet, car voyez.vous, allê vous croira à cause de vos biaux habits, les filles ont de la vanité, & lorsqu'elle verra que je plais aux Gens de la Cour, elle m'aimera.

COLOMBINE.

Vous avez raison, laissez-nous faire seulement.

PIERROT

Vous n'y perdrez rian, car j'allons faire tout ce que je pourrons pour vous bian régaler, j'allons itou dire à Silvia de vous venir faire compagnie.

FLAMINIA.

Allez mon ami ? en attendant nous nous reposerons sous ces arbres.

PIERROT.

Ecoutez, Madame ? si vous lui disiez

ſans faire ſemblant de rian, que vous me trouvez d'auſſi bon air que ſi j'étions de la Cour, cela feroit bian, car je la connois, alla la tête pleine de vent.

COLOMBINE.

Oüi oüi allez, nous dirons tout ce qu'il faudra dire?

PIERROT.

Je vous ſerai bian obligé, pardonnez à mon inſuffiſance, Madame.

FLAMINIA.

Adieu mon ami.

PIERROT.

Juſqu'au revoir, (à part) tatigué que ces Gens de la Cour ont de l'eſprit, & qu'ils ſont honnetes.

SCENE II.

FLAMINIA. COLOMBINE.

COLOMBINE.

Vous voilà en faveur, Madame, & ce n'eſt pas peu de choſe d'être la confidente de Mr. Pierrot.

FLAMINIA.

C'eſt quelque choſe dans ces bois, cette confidence m'y amuſera, j'aime à me divertir de tout; la ſageſſe & la folie des

hommes, leur esprit, leurs talens, & leur ridicule y ontribuent tour à tour; toutes ces choses varient mes plaisirs, & donnent au tablea que je contemple dans la nature, les jours & les ombres qui lui sont nécessaires. Jugez de là du plaisir que j'aurois de voir ce grand ennemi des femmes dont Pierrot nous a parlé? je t'avoüe que j'ai une curiosité extrême de sçavoir ce que c'est.

COLOMBINE.

C'est sans doute quelqu'un qui a été aussi maltraité de nôtre sexe, que vous avez traité Lelio; si cela est, je souhaiterois que sa satire & l'amour innocent de ces Bergers, put vous coriger de l'insensibilité dont vous faites vanité.

FLAMINIA.

J'en serois bien fâchée.

COLOMBINE.

Vous seriez donc fâchée d'être raisonable; car enfin la raison condamne tout ce que vous faites, vous êtes jeune, aimable, spirituele, ce sont là des fonds que la nature vous a donné pour les faire valoir; vous avez eû ocasion de les bien placer chez Lelio, il vous adoroit, il est bien fait, il a du mérite, il étoit riche; Vous en falloit-il d'avantage, cependant vous avez abusé de sa tendresse, vous avez détruit vous même le bien que vos charmes vous avoit

fait trouver, & par une conduite & des ſentimens que l'on ne peu trop condamner, vous l'avez réduit à la miſére & au déſeſpoir ; il eſt diſparu, tous ſes amis & ceux qui l'ont connu, déplorent ſon malheur, vous ſeule êtes inſenſible à ſon ſort.

ELAMINIA.

Je le plains comme les autres, mais après tout je ne dois pas me punir de ſes erreurs. Suis-je la cauſe des folles dépenſes qui ont cauſé ſa ruine ?

COLOMBINE.

Eh qui donc ? ne les a t-il pas fait pour tâcher de vous plaire, ſi vous ne vouliez pas l'en recompenſer, deviez-vous les ſouffrir ?

FLAMINIA.

En verité Colombine, tu n'y penſe pas de parler comme tu fais ; rien n'eſt ſi naturel à une fille qui a des apas, que le plaiſir de plaire, & de joüir de ce ſentiment dans toute ſon étendue, la magnificence de ſes amants flatte ſa vanité ; les fautes que l'amour leur fait faire, marquent mieux le pouvoir de ſes charmes. S'ils étoient plus ſages, ils ſeroient moins amoureux ; au ſurplus elle n'eſt point chargée du ſoin de leur conduite, & par conſequent elle n'en peut être reſponſable, mais elle a interêt d'uſer de tout l'empire que ſes atraits lui donnent ſur les cœurs.

COLOMBINE.

Oüi, mais cet empire nous soume à des devoirs que l'honneur & la reconnoissance exigent des cœurs bienfaits.

FLAMINIA.

Tu dis là de grands mots qui ne signifient rien ; en quoi consiste l'honneur d'une fille, je te le demande ? n'est-ce pas à se défendre des piéges de l'amour ? doit-elle avoir de la reconnoissance pour les sentimens involontaires que ses apas font naître dans ses adorateurs ? leur sera-t elle obligée de l'empressement qu'ils ont de se satisfaire ? & leur doit-elle tenir compte des sacrifices qu'ils ne font qu'à leur propre interêt ? pour moi je ne vois point d'ennemi plus à craindre que les amans de nôtre siécle, ils abusent des sentimens les plus tendres & des droits les plus sácrés de la nature pour nous perdre ; j'ai vû sur cela des choses qui me font frémir : instruite par l'exemple d'autrui, je tâche de joüir du peu d'apas que le ciel m'a donné, sans m'exposer aux inconveniens qui suivent les engagemens sérieux ; heureusement la nature m'a fait un cœur peu susceptible, je lui en rends grace, puisque mon temperament me fait éviter des piéges dont la seule raison ne pouroit peut-être pas me garantir.

COLOMBINE.

Je ne prends point le change, vous avez raison, & vous avez tort : je conviens avec vous que les hommes sont dangereux, & vous faites bien de vous en défier, mais malgré la corruption du siécle, il est encore des cœurs bienfaits, qui méritent d'autres sentimens, Lelio est de ce nombre, & vous avez tort, mais très-tort de l'avoir traité comme vous avez fait.

FLAMINIA.

J'avoüe que Lelio est de tous les hommes que j'ai connu, celui qui m'a paru le plus estimable, & si j'avois été capable d'aimer quelqu'un, sçauroit été lui ; la nature a ses caprices en nous formant : elle a fait Lelio tendre, elle m'a fait insensible, ce n'est ni la faute de Lelio ni la mienne, je suis fâchée qu'il en soit la victime.

COLOMBINE.

Eh mort de ma vie, vous me feriez tourner la tête avec vos raisonemens.

FLAMINIA.

Je crois que tu jures.

COLOMBINE.

Vous me feriez faire pire.

FLAMINIA.

Laissons là tous ces discours inutils ; & ne songeons qu'à joüir le plus agréablement que nous pourons du peu de tems que nous

avons à rester dans cette solitude : mais je vois une jeune personne, c'est aparamment Silvia.

SCENE III.

FLAMINIA, COLOMBINE, SILVIA, ARLEQUIN.

FLAMINIA.

QU'avez-vous mon enfant, qu'est-ce qui vous a fait peur?

SILVIA.

C'est un voleur qui me poursuit.

FLAMINIA.

Un voleur !

SILVIA.

Oüi, je venois vous joindre, car Pierrot m'avoit dit que vous étiez ici, j'ai rencontré un jeune homme qui me sifloit, & qui faisoit semblant de me flater, j'ai eû peur, j'ai fui, & il a couru aprés moi. Ah le voilà Madame!

ARLEQUIN.

Elle joint sa troupe, je veux les surprendre.

Il se glisse le long des arbres pour tâcher de les surprendre sans être vû.

SILVIA.

Voyez voyez Madame, il veut nous surprendre ?

FLAMINIA.

Ne craigniez rien ? il nous sifle, & il semble qu'il ait peur de nous effaroucher, je gage que c'est ce jeune homme qui nous prend pour des Oyes, je veux m'en éclaircir, aprochez mon ami.

ARLEQUIN.

Miséricorde ! des Oyes qui parlent !

Arlequin épouvanté d'entendre parler des Oyes, se retire sur la pointe des pieds:

FLAMINIA.

Où allez-vous ?

ARLEQUIN.

Je suis perdu, malheureux que je suis ! pourquoi n'ai-je pas suivi les conseils de mon Maître. ?

COLOMBINE.

Il a peur tout de bon, amusez le ? je vais le surprendre.

FLAMINIA.

Je serois au désespoir s'il m'échapoit; parlez lui ma fille ? vous lui ferez moins de peur que nous.

SILVIA.

Je le veux bien, d'où vient que vous me poursuiviez il n'y a qu'un moment, & que vous me fuyez à présent ?

ARLEQUIN.

Je vous pourſuivois, oh je tremble de tout mon corps ! je n'ai pas la force de parler.

SILVIA.

Aprochez, ne craignez rien ?

COLOMBINE. *Le ſaiſiſſant.*

Oüi venez mon ami, on ne vous fera point de mal ?

ARLEQUIN.

Ah ! pour le coup je ſuis perdu.

COLOMBINE.

N'ayez pas peur mon petit ami.

ARLEQUIN,

Petite, petite mamour, ne me faites point de mal, je ne voulois pas vous en faire.

COLOMBINE.

Et pourquoi donc pourſuivez-vous cette petite ?

ARLEQUIN.

Parce que je la trouvois jolie, & je voulois la prendre pour l'aprivoiſer.

SILVIA.

Sérieuſement il me prenoit pour un oyſeau.

FLAMINIA.

Trés-ſérieuſement.

SILVIA.

Que cela eſt drole, ah, ah, ah.

FLAMINIA. *A Silvia.*

Careſſez le, vous l'aprivoiſerez mieux que nous ?

SILVIA.

Puiſque vous ne me pourſuiviez que par amitié, je n'ai plus peur, venez avec nous.

Elle le flatte, Arlequin ne ſe ſent pas d'aiſe, & les regarde curieuſement.

ARLEQUIN.

Qui ne croiroit pas que ces animaux là ont de la raiſon? qu'ils ſont aimables. Ah les charmans oyſeaux ! mais comment diable ont-ils pû aprendre à parler? cela me paſſe.

SILVIA.

Vous voulez ſans doute rire.

ARLEQUIN.

Je ne ris point, n'êtes vous pas une Oye?

SILVIA.

Moi ?

ARLEQUIN.

Oüi vous.

SILVIA.

Ah, ah, ah, qu'il eſt innocent.

FLAMINIA.

Cette ſcene eſt originale, il faut que je m'en donne tout le plaiſir ; qui vous a donc dit que nous étions des Oyes ?

ARLEQUIN.

Mon Maître qui le ſçait bien.

FLAMINIA.

Vôtre Maître est fou ; est-ce que des Oyes parlent ?

ARLEQUIN.

C'est ce qui m'étonne.

FLAMINIA.

Il vous a trompé mon enfant.

ARLEQUIN.

Je le crois, mais si vous n'êtes pas des Oyes, qu'elles sortes d'oyseaux êtes-vous donc ?

FLAMINIA.

Nous ne sommes pas des oyseaux ; nous sommes des femmes.

ARLEQUIN.

Des femmes, qu'est-ce que cela ?

FLAMINIA.

Ce sont les compagnes des hommes, les hommes & les femmes sont faits pour vivre ensemble, & pour s'aimer.

ARLEQUIN.

Je le crois, car je vous ai aimé d'abord que je vous ai vû, mais si vous êtes les compagnes des hommes, d'où vient que mon Maître n'en a point ?

FLAMINIA.

Je n'en sçais rien, mais je vous dis la vérité, nous avons soin des hommes ; nous les aimons, c'est nous qui les faisons naître, & qui les élevons.

ARLEQUIN.

Oh non vous voulez me tromper.

FLAMINIA.

Pourquoi le croyez vous ?

ARLEQUIN.

Parce que je ſçai bien que les hommes ne naiſſent point.

FLAMINIA.

Et comment croyez-vous donc être venu au monde ?

ARLEQUIN.

Moi je n'y ſuis point venu, j'y ai toûjours été.

COLOMBINE.

En voilà bien d'un autre.

SILVIA.

Ah qu'il eſt ſimple !

FLAMINIA.

Vous vous trompez mon ami, vous y êtes venu, & c'eſt une femme qui vous y a mis.

ARLEQUIN.

Cela ne peut pas être, car ſi j'étois venu au monde, je m'en ſouviendrois bien, aparamment je ne ſuis pas fou.

FLAMINIA.

Je vous dis la verité, il ne peut y avoir des hommes ſans femmes.

ARLEQUIN. *A Sylvia.*

Elle ſe moque de moi.

SILVIA.

Non, ce qu'elle vous dit eſt vrai.

ARLEQUIN.

Si cela eſt ainſi, vous en pouvez faire des hommes auſſi bien que les autres, faites-en donc un pour me faire plaiſir, & aprés cela je vous croirai?

COLOMBINE.

Voilà Silvia bien embaraſſée.

FLAMINIA.

Ecoutez mon ami, la nature n'a fait les hommes que pour les femmes, & ce n'eſt que pour plaire aux hommes, qu'elle a donné de la beauté aux femmes.

ARLEQUIN.

C'eſt donc pour cela qu'elle a fait cette petite ſi jolie?

FLAMINIA.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Je lui en ſuis bien obligé, il faut avoüer que la nature a bien de l'eſprit, venez, car puiſqu'elle vous a faite belle pour me plaire, je veux voir tout ce que vous avez de joli: qu'eſt-ce que cela?

SILVIA.

Tout beau vous êtes bien hardi, on ne touche pas là.

ARLEQUIN.

Pourquoi ? cela me fait plaisir.

COLOMBINE.

Il n'est pas dégouté.

SILVIA.

Mais cela ne m'en fait pas à moi.

ARLEQUIN.

Vous avez tort, puisque toutes ces jolies choses vous sont données pour plaire, vous devez être bien aise du plaisir qu'elles me font.

FLAMINIA.

La modestie ne veut pas que Silvia souffre ces libertés.

ARLEQUIN.

Eh de quoi se mêle la modestie ?

FLAMINIA.

Parlons d'autres choses, car ses questions à la fin nous embarasseroient. Quel homme est-ce que vôtre Maître ?

ARLEQUIN.

C'est un fort galand homme, quoiqu'ignorant, puisqu'il vous prenoit pour des Oyes.

FLAMINIA.

Comment le nommez vous ?

ARLEQUIN.

M. Lelio.

FLAMINIA.

Lelio.

ARLEQUIN.

Oüi Lelio.

COLOMBINE

Ah Madame, c'est vôtre amant!

FLAMINIA.

J'en suis toute emuë, y a-t-il long-tems que vous le connoissez ?

ARLEQUIN.

Depuis un an.

COLOMBINE

C'est lui même, voilà à peu près le tems qu'il est disparu.

ARLEQUIN.

Il vint loger chez un Hermite à qui j'étois, cet Hermite est mort, & je suis à M. Lelio depuis ce tems là.

COLOMBINE.

Et cet Hermite, ni lui, ne vous ont jamais parlé de femmes.

ARLEQUIN.

Non.

FLAMINIA.

Comment viviez-vous ici ?

ARLEQUIN.

De la chasse de nôtre Faucon, & des fruits de nôtre jardin, Mr. Lelio le cultive & je lui ayde.

COLOMBINE.

Le pauvre garçon, cela me fend le cœur.

FLAMINIA.

J'en suis touchée, que vous a-t-il dit de nous, quand vous lui en avez parlé ?

ARLEQUIN.

Pouf, il m'en a dit tant de mal, qu'il m'a fait peur, & je me ſerois allé cacher, ſans l'amitié que j'ai pour vous.

COLOMBINE.

Il n'en a que trop de raiſon.

FLAMINIA.

Mais encore que vous a-t-il dit ?

ARLEQUIN.

Mille menteries, il m'a dit que vous étiez les plus dangereux animaux de la nature, que vous lui aviez cauſé tous ſes malheurs, & que j'étois perdu ſi je venois à vous connoître, que vous étiez faites pour la perte des hommes, enfin que ſçais-je, il m'a dit cent ſotiſes de vous.

SILVIA.

Voilà un vilain homme.

ARLEQUIN.

Il eſt fou.

COLOMBINE.

Penſez-vous qu'il ait tort ?

SILVIA.

Vous le connoiſſez donc.

FLAMINIA.

Oüi Silvia : je t'avouë Colombine que ſon état me touche ſenſiblement, je pardonne à ſes malheurs la haine qu'il a pour moi, je veux le voir, tacher de ſoulager ſes peines, & de le conſoler.

COLOMBINE.

Vous ferez bien, je fouhaite que la pitié faſſe chez vous ce que l'amour n'a pû y faire.

FLAMINIA.

Je ſuis ſenſible à ſon état, je veux le voir, mais ſans être connuede lui ; ce jeune homme m'en offre l'ocaſion, il faut l'emmener avec nous, Lelio ne manquera pas de le venir chercher : je me déguiſerai en Berger, je l'entretiendrai ſous cet habit, & ſous pretexte de lui reprocher l'ignorance où il a laiſſé vivre ce jeune homme, je veux ſonder ſes ſentimens pour moi, & me juſtifier d'une maniere adroite, car je l'eſtime ſincerement. & je t'avoue que je ſuis fâchée qu'il me haïſſe.

COLOMBINE.

Aimez-le Madame, il ne vous haïra plus.

FLAMINIA.

Je te l'ai dit mille fois, je ne puis l'aimer, cependant il me fait pitié, & s'il veut ſe contenter de mon amitié, je tâcherai d'adoucir ſes maux dont je ſuis la cauſe inocente.

COLOMBINE.

Voyez-le toûjours, vous entendrez des veritez qui ne vous plairont guere, mais il eſt bon que vous les ſachiez, & je ſou-

haite qu'elles puissent vous coriger.

FLAMINIA.

Ecoutez mon ami, voulez-vous venir avec nous?

ARLEQUIN.

Oui je ne veux plus vous quiter.

SILVIA.

Venez, nous rirons ensemble.

ARLEQUIN.

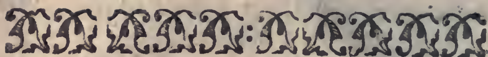
Allons, je vous suivrai par tout, je ne veux plus retourner avec mon maître; je suis fâché qu'il m'ait caché jusqu'à present qu'il y ait des femmes, je m'imagine que vous me ferez bien plaisir, car j'en ai plus senti depuis que je vous conois, que je n'en avois eû de ma vie.

FLAMINIA.

Tant mieux, suivez-nous, allons songer à mon déguisement.

Arlequin les suit avec des transports de joie.





ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

PIERROT, ARLEQUIN.

PIERROT.

BON, voilà ce jeune innocent qui ne savoit pas qu'il y eut des femmes au monde ah, ah, ah, je ne puis y penser sans rire, qu'alle bête, mais morgué sa bétise a quelque chose de plaisant : c'est drôle de voir un homme qui aime les filles sans savoir à quoi elles sont propres. Je voulions m'en divartir, car un Chasseur qui avoit de l'esprit, me disoit un jour, si je m'en souviens bian, qu'il y avoit à profiter avec les bêtes; & il me disoit cela à propos de moi.

ARLEQUIN *se parlant à lui-même.*

Qu'est ce donc que ces femmes ? elles me tiennent au cœur, & je ne sai pas pourquoi; Je voudrois bien trouver quelqu'un qui me l'aprit. Bon, voici Pierrot qui caresse toûjours cette petite que j'aime mieux que les autres.

PIERROT.

Je gage que vous rêvez à ces Oyes que

vous vouliez prendre tantôt.

ARLEQUIN.

Tu as raiſon, j'y penſe malgré moi, & cela m'embaraſſe.

PIERROT.

Je le croions bian, ce ſont de drôles d'oiſeaux que ces oiſeaux-là, n'eſt-ce pas ?

ARLEQUIN.

Je n'y comprens rien, toi qui les conois, aprens-moi ce que c'eſt.

PIERROT.

Oh tatigué vous m'en demandez trop, coment faire pour vous bian expliquer ce que c'eſt qu'une femme : tenez, c'eſt une bone choſe quand le caprice ly prend d'être bonne, & mauvaiſe quand le caprice ly prend d'être mauvaiſe.

ARLEQUIN.

Mais encore, à quoi ſont-elles propres ?

PIERROT.

A tout morgué : premierement alles ſont propres à faire enrager les homes depis le matin juſqu'au ſoir, pis à leur faire bian du plaiſir, pi à leur être bian utiles, pi à leur être bian contraires, pi à les bian honorer, pi à les bian deshonorer, pi.....

ARLEQUIN.

Eh ! coment veux-tu animal, que je puiſſe comprendre quelque choſe à ce galimatias ?

PIERROT.

Cela eſt pourtant bian clair.

ARLEQUIN.

Oui fort clair, laiſſe-là tous ces pis, je t'en prie, & dis-moi ſeulement ce que les homes font des femmes?

PIERROT.

Je vais vous dire le hic; l'on s'en fait bian aiſe.

ARLEQUIN.

Et coment fait on pour s'en faire bien aiſe?

PIERROT.

Tatigué qu'il eſt bête, & que je le ferions bien aiſe ſi je ly allions expliquer la manigance de l'amour; mais non, il vaut mieux ly parler d'autre choſe pour ly bian faire entendre cela (*il hauſſe la voix*) on s'en fait bien aiſe camarade.

ARLEQUIN.

Eſt ce que tu crois que je ſuis ſourd?

PIERROT.

Non, mais come vous avez l'entendement tant ſi peu épais, il eſt bon de crier fort afin de ſe faire bian entendre. Or donc vous ſaurez que pour ſe faire bian aiſe auprès d'une fille, il faut premierement la bian aimer, enſuite il faut s'en faire bian aimer, tant y a qu'après cela le reſte va de ly même.

ARLEQUIN.

Eh ! coment fait-on pour se faire bien aimer ?

PIERROT.

Morgué cela n'est pas facile à expliquer; pour le bian comprendre il faut d'abord savoir que l'amour est une chose où l'on ne comprend rian.

ARLEQUIN.

Me voila bien avancé.

PIERROT.

Oui, car ce n'est pas le tout d'être biau & bian fait, ce n'est itout pas le tout d'être laid & mal fait, riche ou pauvre, d'avoir de l'esprit ou de n'être qu'un sot, avec tout cela on plaît & on déplaît, & je ne savons pas pourquoi.

ARLEQUIN.

Que veut dire tout cela ?

PIERROT.

Ca veut dire clair comme le jour que l'amour est un caprice, & que je ne comprenons rian du tout à la maniere dont il patricote les hommes avec les femmes.

ARLEQUIN.

Je le crois, car pour moi je t'assure que je n'ai pas compris un mot de tout ce que tu m'as dit.

PIERROT.

J'ons eu pourtant bian de la peine pour

vous doner avec esprit une explication claire de l'amour.

ARLEQUIN.

Tu nommes donc une explication claire celle où l'on n'entend rien?

PIERROT.

Sans doute, car j'expliquons ce que j'ons dans l'esprit qui est l'amour où je ne comprenons rian, ainsi pour que mon explication soit aussi claire que mon esprit, il faut que vous n'y compreniez rian itout.

ARLEQUIN.

Que le Diable t'emporte avec tes explications.

PIERROT.

Je somes bian fâché que l'amour ne soit pas plus clair afin de vous l'expliquer plus clairement: mais voici Silvia, j'alons ly faire l'amour en votre presence, peut-être que vous l'aprendrez mieux come cela.

ARLEQUIN.

Voions.

SCENE II.

PIERROT, SILVIA, ARLEQUIN.

PIERROT.

Bon jour Silvia.

SILVIA *fâchée.*

Bonjour.

ARLEQUIN.

Cette mine refroignée qu'elle te fait, est-ce une marque d'amour?

PIERROT.

Non, ce n'eſt qu'un caprice.

ARLEQUIN.

Bonjour Silvia.

SILVIA.

Ah! bonjour Arlequin.

ARLEQUIN *à Pierrot.*

Cet air d'amitié eſt-il de l'amour?

PIERROT.

Non, ce n'eſt qu'un caprice. Qu'as-tu Silvia, on diroit que tu es fâchée?

SILVIA.

Je n'ai rien, laiſſe-moi.

ARLEQUIN.

Cela eſt-il tendre?

PIERROT.

Morgué non, ce n'eſt qu'une fantaiſie; mais je l'alons faire changer.

ARLEQUIN.

Qu'avez-vous Silvia, on diroit que vous êtes fâchée?

SILVIA.

Moi je ſerois bien fâchée de l'être contre vous.

ARLEQUIN *à Pierrot.*

Eſt-ce par un caprice qu'elle m'a dit cela?

PIERROT.

Oui; mais je ly en alons doner un autre; écoute Silvia, tu n'es qu'une capricieuſe; un autre s'en fâcheroit, mais je t'aimons, & je ne voulons qu'en rire.

SILVIA.

Laiſſe-moi tu me fatigue.

Il joue groſſierement avec elle, elle le rebute; Arlequin l'imite, elle reçoit ſes careſſes avec douceur.

PIERROT.

Morgué ce n'eſt que moi qui te fatigue, ce drôle là ne te fatigue pas.

Il veut la baiſer, elle lui donne un ſouflet. Arlequin qui l'imite dans tout ce qu'il fait la baiſe, & elle en rit.

Cela n'eſt pas bian.

SILVIA *à Arlequin.*

Vous êtes bien hardi.

ARLEQUIN.

C'eſt que je vous fais l'amour, & que j'aprens à le faire de Pierrot.

SILVIA.

Vous aprenez à faire l'amour de Pierrot:

PIERROT.

Oui, je ſomes ſon maître.

ARLEQUIN.

Ce qu'il vous dit eſt vrai.

SILVIA.

Si vous voulez vous faire aimer, ne prenez point de ſes leçons.

ARLEQUIN.

Il faut bien que j'en prene, car je ne ſai pas faire l'amour moi.

SILVIA.

Vous faites mieux l'amour que lui.

ARLEQUIN.

Moi ?

SILVIA.

Oui vous.

PIERROT.

Morgué cela ne vaut rian.

ARLEQUIN.

Vois Pierrot je fais mieux l'amour que toi, ah, ah, ah.

PIERROT.

J'enrage, écoute Silvia tu me fâches ; quel plaiſir prend tu de me bouter en colere ?

SILVIA.

Laiſſe-moi en repos.

Arlequin continue à la careſſer, elle reçoit avec plaiſir ſes careßes qu'il fait remarquer à Pierrot.

ARLEQUIN.

Vois vois Pierrot come j'ai bien apris à faire l'amour, ah, ah, ah : vois vois vois, ah, ah, ah.

PIERROT.

Morgué je voions que je ne volons rian qui me plaise.

SILVIA.

Je ne m'en soucie gueres, il est plus agreable que toi, & je l'aime mieux.

PIERROT.

Je ne somes pourtant pas si ignorant.

SILVIA.

Je ne sai qu'y faire, son ignorance est moins bête que ton savoir, & elle me plaît davantage.

ARLEQUIN.

Entens-tu Pierrot, elle m'aime mieux que toi, ah, ah, ah.

PIERROT.

A là parfin cela me boute de mauvaise himeur, & je me fâcherai tout de bon.

ARLEQUIN.

Eh pourquoi ?

PIERROT.

Parce que je ne voulons pas que vous ly fassiez l'amour.

ARLEQUIN.

Pourquoi donc m'aprenois-tu à le faire ?

PIERROT.

Ce n'étoit pas pour elle, & si vous continuez à me fâcher, je *(il le menace.)*

ARLEQUIN.

Eh !

PIERROT.

Tirez-vous d'ici pour votre profit, car quand je ſomes en colere, je ſomes pis qu'un lyon. (*Il veut aracher Silvia à Arlequin.*

ARLEQUIN.

Attens je vais te payer de ton impertinence. (*Il le bat & l'oblige à prendre la fuite.*))

PIERROT.

Je m'en vais, mais tu le payeras ; cela est ridicule : morgué je ly ont donné là une belle leçon : je ſomes la dupe de mon eſprit & j'enrage. (*à Silvia qui rit.*) Tu ris, cela n'eſt pas bian, mais je t'en ferons repentir.

SCENE III.

ARLEQUIN, SILVIA.

ARLEQUIN.

PArdi voila un grand belitre, il m'aprend à faire l'amour, & enſuite il ſe fâche parce que je l'ai bien apris.

SILVIA.

Il eſt inſuportable, & vous avez bien fait de le chaſſer.

ARLEQUIN.

Je ſuis bien aiſe que vous m'aimiez mieux que lui, cela m'aidera à profiter de vos le-

çons, car ce n'eſt plus que de vous que je veux aprendre à faire l'amour.

SILVIA.

De moi ?

ARLEQUIN.

Oui je ſens que je profiterai bien ſi vous voulez m'inſtruire.

SILVIA.

Et coment voulez-vous que je puiſſe vous inſtruire ?

ARLEQUIN.

Faites-moi l'amour, j'aprendrai come cela ce qu'il faut que je faſſe.

SILVIA.

Mais je ne le ſai pas moi.

ARLEQUIN.

Vous ne ſavez pas faire l'amour ?

SILVIA.

Non.

ARLEQUIN.

Tantpis, cependant Pierrot vous a donné des leçons.

SILVIA.

Lui; ah je vous aſſure qu'avec de telles leçons j'ignorerois l'amour toute ma vie !

ARLEQUIN.

Mais lorſque je les repetois avec vous ces leçons, vous les trouviez jolies.

SILVIA.

Oh, c'eſt autre choſe, les vôtres me feſoient plaiſir.

ARLEQUIN.

Si cela eſt ainſi, je ſerai votre maître.

SILVIA.

Coment vous y prendrez-vous?

ARLEQUIN.

La choſe eſt bien facile, on m'a dit que pour bien faire l'amour il faut comencer par bien aimer.

SILVIA.

Oui.

ARLEQUIN.

Et enſuite qu'il faut ſe faire bien aimer.

SILVIA.

Vous avez raiſon.

ARLEQUIN.

Or je vous aime de tout mon cœur; ainſi voila la moitié de la choſe faite : il ne me reſte donc qu'à me faire aimer de vous, ce qui me ſera bien aiſé, puiſque mes leçons vous font plaiſir.

SILVIA *à part.*

Il eſt tout à fait aimable.

ARLEQUIN.

Que dites-vous?

SILVIA.

Je dis que vous avez raiſon, je crois même que vos leçons ont déja fait effet, car je ſens que je vous aime.

ARLEQUIN.

Bon bon, voila qui va à merveille, nous

ſomes bien plus avancé que nous ne croions ma foi : coment morbleu le principal eſt deja fait, car Pierrot m'a dit que lorſque l'on s'aimoit bien, le reſte alloit de lui-même. A propos dites-moi ce que c'eſt que le reſte ?
(*Silvia ſouriant & tournant la tête.*)

SILVIA.

Je n'en ſai rien.

ARLEQUIN.

Ni moi non plus ; nous voila bien embaraſſés : coment pourons-nous le deviner ? car pour moi je vous declare que je n'en ſai pas davantage.

SILVIA.

Ne parlons pas de cela.

ARLEQUIN.

Eh bien laiſſons-le là juſqu'à ce que nous l'ayons deviné : j'y penſerai tant que peut-être je l'atraperai à la fin. Mais voici mon maître, celui qui me diſoit que vous étiez des Oyes.

SILVIA.

Celui-là ?

ARLEQUIN.

Oui il vouloit me faire croire que vous étiez des oiſeaux dangereux que l'on n'avoit jamais pû aprivoiſer : faites-moi bien des careſſes pour lui faire voir ſa ſotiſe. (*ils ſe careſſent.*)

SCENE IV.

LELIO, SILVIA, ARLEQUIN.

LELIO.

ARlequin m'eſt échapé, & je ne doute pas qu'il ne ſoit allé chercher ces femmes, il en avoit trop d'envie, elles étoient dans ces lieux à ce qu'il m'a dit. Juſtement, je ne me ſuis pas trompé : le voila avec une Bergere, il me paroît qu'elle l'a déja apprivoiſé. Que fais-tu ici ?

ARLEQUIN.

Je cherche à me faire manger de cet Oye. Oh l'ignorant qui prend des femmes pour des oiſeaux, qui a peur du plus joli animal du monde & du plus doux ; voyez voyez comme elle eſt mechante ?

LELIO.

Ah pauvre malheureux où eſt-tu tombé ?

ARLEQUIN.

Je ſuis fort bien tombé ; j'ai fait une bonne chaſſe, & ce petit Ortolent eſt bien dodu. *(Il joue avec elle.)*

LELIO.

Ces foreſts n'ont point de bêtes plus ſauvages ni plus dangereuſes.

SILVIA.

Je ne ſuis point une bête, & vous êtes plus ſauvage que les bêtes dont vous parlez, de me traiter come vous faites.

ARLEQUIN.

Elle a raiſon.

LELIO.

Allez ma mie, je n'ai rien à vous répondre : (*à Arlequin*) ſuis-moi.

ARLEQUIN.

Je ne veux pas.

LELIO.

Allons, M. le libertin, venez à la maiſon; je vous aprendrai ſi l'on me déſobéit impunement.

Il le prend & l'entraine de force.

ARLEQUIN.

Je veux reſter icy.

LELIO.

Marcheras-tu ?

SILVIA.

Cela eſt bien vilain de prendre les gens de force, je vais apeller nos Bergers qui vous le feront bien rendre.

LELIO.

Alez retrouver vos Compagnes & laiſſez ce jeune home en repos, il n'eſt pas fait pour vous.

SILVIA.

Arlequin

ARLEQUIN.

Silvia.

SYLVIA.

Quoi ! vous me quitez comme cela ?

ARLEQUIN.

J'en ſuis bien fâché, mais je ne ſuis pas le plus fort.

SILVIA.

Au ſecours, au ſecours, au voleur.

ARLEQUIN.

Oüy, criez bien fort.

SCENE. V.

FLAMINIA *déguiſée en Berger*, LELIO, ARLEQUIN, SILVIA.

FLAMINIA.

Qu'eſt-ce que ce bruit-là, qu'avez-vous Sylvia ?

SILVIA.

Ce vilain homme qui emmene Arlequin de force.

FLAMINIA.

Pourquoi lui faites-vous cette violence ?

LELIO.

Je n'ai point de compte à vous rendre.

FLAMINIA.

Ce jeune home s'eſt retiré chez-nous, & le droit d'hoſpitalité ne nous permet pas de vous l'abandoner ſans ſçavoir auparavant les droits que vous avez ſur lui ?

LELIO.

Ce ſentiment eſt juſte, & je veux bien y répondre : ce jeune home eſt à mon ſervice, il s'étoit échapé, je le retrouve, & je le ramene.

FLAMINIA.

Ah, ah ! Vous êtes donc ce bon maiſtre qui l'a laiſſé dans une ignorance ſi profonde qu'il n'a pas même ſçû juſqu'à ce jour qu'il y eût des femmes.

ARLEQUIN.

Il a raiſon, & vous devriez en mourir de honte.

SILVIA.

Ah ! le méchant maiſtre.

LELIO.

Oüy, c'eſt moi qui le lui ai caché par des vûës de ſageſſe qui vous ſont inconuës.

FLAMINIA.

Vous avez raiſon de dire qu'elles me ſont inconuës ; j'ai crû juſqu'à preſent que la nature étoit ſage & qu'il n'y avoit rien à reformer à l'ordre qu'elle a établi dans les choſes, mais je vois bien que vous êtes plus habile qu'elle, ah, ah, ah ! je ne puis m'empêcher

pêcher de rire du zéle qui vous oblige à priver ce pauvre inocent des plus grandes douceurs de la vie.

ARLEQUIN.

Vous avez raiſon.

LELIO.

Vous parlez avec bien de l'eſprit pour un Berger.

FLAMINIA.

Auſſi ne l'ai-je pas toûjours été, & tel que vous me voyez, je ſuis homme de condition.

LELIO.

Vous.

FLAMINIA.

Oüy, moy.

LELIO.

Vous me ſurprenez, mais ſi ce que vous me dites eſt vrai, par qu'elle avanture ou par quel caprice avez-vous choiſi ce genre de vie.

FLAMINIA.

Un amour malheureux m'y a reduit.

LELIO.

Un amour malheureux dites-vous? cette circonſtance excite ma curioſité, peut-on ſavoir coment cela eſt arivé?

FLAMINIA.

Je vous le dirai de bon cœur ſi la choſe peut vous faire plaiſir.

LELIO.

Je vous en ſerai obligé.

L'atention de Lelio pour ce que va dire Flaminia, l'empêche de voir les mouvemens d'Arlequin ; Silvia en profite, elle fait ſigne à Arlequin qui ſe ſauve avec elle ſans être aperçu.

FLAMINIA.

J'ai aimé une jeune perſone aimable ; mais qui n'étoit point faite pour aimer ; ſi j'avois eu moins de prévention & d'aveuglement, j'aurois conu l'inutilité de mes ſoins, & l'inſenſibilité naturele de ſon cœur ; nous aimons à nous ſéduire nous-mêmes dans les choſes que nous deſirons avec ardeur, j'ai cru pouvoir la déterminer par ma magnificence ; je n'ai rien épargné pour cela, mais l'on ne va pas loin du train que j'alois : j'ai eu bientôt conſumé ma fortune ; me voiant ſans reſſource, j'ai voulu faire expliquer mon amante, mais Dieu que je me ſuis trompé ! elle m'a declaré que je ne devois rien eſperer d'elle, qu'elle vouloit conſerver juſqu'à la fin ſon cœur & ſa liberté : jugez de mon deſeſpoir, je m'y ſuis abandoné, j'ai quitté la partie, & ne pouvant plus ſubſiſter dans le monde, je me ſuis refugié dans ces bois, où ſous un nom inconu, je me ſuis fait Berger : voilà, Monſieur, mon hiſtoire en peu de mots.

LELIO.

Cela eſt plaiſant, vous venez de faire la miene en faiſant la votre, j'ai aimé comme vous la plus ingrate des femmes; comme vous je me ſuis ruiné, & le deſeſpoir m'a conduit comme vous dans ces foreſts où je ne ſubſiſte que de la chaſſe.

FLAMINIA.

J'admire le raport de nos deſtinées & de nos erreurs; convenez Monſieur que nous avons été bien fous, & que ſi nous ſommes malheureux, ce n'eſt que par notre faute.

LELIO.

Vous avez raiſon, il faut être fou pour s'atacher aux femmes, elles ne ſont dignes que de mépris.

FLAMINIA.

Elles ont leurs défauts comme nous avons les nôtres, & tout bien examiné, je trouve qu'elles valent bien les hommes.

LELIO.

Pouvez-vous dire cela?

FLAMINIA.

Pourquoi ne le dirai je pas? les vertus & les foibleſſes leur ſont diſtribuées à peu près comme à nous. Eſt ce plus leur faute que la nôtre, ſi malheureuſement pour l'humanité la doſe des foibleſſes eſt toujours la plus forte?

LELIO.

Non ; mais l'experience nous aprend qu'une femme n'eſt qu'un compoſé de foibleſſes : ſi c'eſt la faute de la nature, on doit ſe défier d'un être qu'elle a formé dans ſa mauvaiſe humeur.

FLAMINIA.

Malgré votre chagrin, vous ne pouvez diſconvenir que leur commerce eſt aimable & utile.

LELIO.

Il eſt ſeducteur.

FLAMINIA.

Il façonne les hommes.

LELIO.

Il en fait des colifichets ou des fous comme vous & moi.

FLAMINIA.

Je vois bien que vous êtes trop piqué pour leur rendre juſtice.

LELIO.

Flaminia m'a apris à la rendre à ſon ſexe ; c'eſt le nom de la perſonne que j'ai aimé, la nature l'a partagée de tous les défauts du cœur, & pour la rendre plus dangereuſe, elle les a cachez chez elle ſous toutes les graces du corps & de l'eſprit.

ELAMINIA.

Mais encore quel eſt ſon crime ?

LELIO.

L'ingratitude la plus noire ; je l'ai aimée de l'amour le plus ſincere, j'ai tout ſacrifié pour elle, & j'ai toujours trouvé un cœur inſenſible que rien n'a pu toucher.

FLAMINIA.

Ne confondons point l'amour & la reconoiſſance, ce ſont des choſes bien diferentes ; la reconoiſſance eſt un devoir ſur lequel les paſſions ne doivent point influer ; l'amour au contraire eſt une paſſion qui ne dépend pas de nous de faire naître, & nous n'en devons qu'à ceux qui nous en ont donné, ainſi Flaminia peut être reconnoiſſante ſans avoir de l'amour.

LELIO.

Mais vous qui faites de ſi ſavantes analiſes des ſentimens, jugez-vous ſur ces regles, de ceux de votre amante ?

FLAMINIA.

Oui, la paſſion que j'ai eu pour elle ne m'a pas ébloui juſqu'au point de m'empêcher de lui rendre juſtice ; la liberté eſt le premier de nos biens, elle a ſçu défendre la ſienne contre tous les eforts que mon amour a fait pour la lui ravir, ainſi elle a été plus forte & plus ſage que moi, j'en juge par tous les maux que cette malheureuſe paſſion m'a cauſée.

LELIO.

Cela eſt fort plaiſant, j'avois crû ſote-

ment qu'elle avoit tort de vous avoir ſi mal-traité ; mais vous éclairez ma raiſon, & quant à vos lumieres, j'aprouve autant ſa conduite que je la condamnois.

FLAMINIA.

Elle m'a été contraire, mais dans le fond je ne la trouve pas ſi condamnable.

LELIO.

Au contraire elle eſt très-louable, je conçois même que vous devez lui ſavoir bon gré de la miſere où elle vous a réduit, le monde & ſes plaiſirs pouvoient vous corrompre ; la bonne chere alterer votre ſanté ; trop de commoditez, vous plonger dans le luxe & la moleſſe : ces choſes & mille autres inconvéniens qui naiſſent des richeſſes, pouvoient vous nuire, mais cette bonne & ſage amie y a mis bon ordre.

FLAMINIA.

Votre hironie eſt ici aſſez mal placée ; queſt-ce que mes erreurs ont de comun avec la perſone que j'ai aimé, doit-elle être reſponſable de mes fautes où elle n'a jamais eu de par ? tout ce qui lui en revient, c'eſt le chagrin de voir les malheurs où ma conduite m'a plongé, & de ſavoir qu'elle en eſt la cauſe inocente.

LELIO.

Ainſi vous êtes fort content d'elle ?

FLAMINIA.

J'aurois voulu de la tendresse, je ne pouvois être heureux sans cela, mais son cœur n'y étoit pas propre, c'est ma faute de m'être obstiné dans un amour qui ne pouvoit que me rendre malheureux.

LELIO.

J'admire votre flegme, il m'impatiente; mais malgré cela je vous trouve heureux d'avoir pu renoncer aux femmes sans conserver pour elles ni desir ni ressentiment, vous en êtes plus tranquile.

FLAMINIA.

Qui vous a dit que j'ai renoncé aux femmes, j'en serois bien fâché, j'aime trop à jouir de la vie?

LELIO.

Quoi! vous vous y jouez encore?

FLAMINIA.

Sans doute, mais c'est en homme sensé; je n'ai plus de ces passions effrenées qui font dépendre toute notre felicité d'un seul objet, je suis à present aussi coquet & volage que j'étois autrefois constant; je vais de belle en belle, & je ne m'arrête aux plus aimables qu'autant qu'il le faut pour m'amuser.

LELIO.

Eh de grace, dites-moi avec qui vous exercez ces nouveaux talensdans ces deserts?

FLAMINIA.

Avec de jeunes bergeres, elles ont moins de grace que les femmes du monde, mais elles ont plus de naturel, cela m'aide à dissiper mes ennuis : si vous m'en voulez croire vous suivrez mon exemple.

LELIO.

Moi ?

FLAMINIA.

Oui vous.

LELIO.

J'irois dans ces bois faire le coquet avec des jeunes Bergeres ?

FLAMINIA.

Sans doute.

LELIO.

Il me faudroit bien aussi aprendre à jouer du chalumeau & à faire des Eglogues à l'exemple de ces premiers hommes que la Grece nous vante, qui ne s'ocupant que du soin de leurs troupeaux, fesoient retentir les forests & échos de la Sicile de leurs amours & de leurs chansons champêtres.

FLAMINIA.

Pourquoi non ?

LELIO.

Ah, ah, ah, je vous admire.

FLAMINIA.

Ecoutez, le conseil que je vous donne n'est pas si mauvais, l'amour est encore ca-

ché dans le fond de votre cœur ſous des traits qui vous le font méconoître, & c'eſt lui.même qui vous tourmente ſous une forme nouvele ; ſi vous le voulez banir, cherchez comme moi quelqu'autre amuſement, c'eſt le ſeul moyen de vous guerir & d'adoucir vos peines.

LELIO.

Je vous ſuis bien obligé de l'avis, ſi c'eſt l'amour qui regne encore dans mon cœur, je ſuis vengé de lui & de Flaminia, puiſque leurs idées qui m'étoient autrefois ſi cheres, ne m'inſpirent que de l'horreur & du mépris ; adieu Monſieur, je vous laiſſe entretenir les échos de ces bois de vos tendres ſentimens, je vais jouir en ſecret de la belle découverte que vous m'avez fait faire, & offrir ma haine pour Flaminia ſur le noir autel de l'amour hideux qui, ſelon vous, regne encore dans mon ame ame. Arlequin, Arlequin ? il m'eſt échapé.

FLAMINIA.

Ecoutez, Monſieur?

LELIO.

Je n'ai pas le tems, ces idées m'ennuyent & me fatiguent. Adieu, je cours chercher mon valet.

SCENE VI.

FLAMINIA *seule.*

VOilà donc cet amant que j'ai vu si tendre & si soumis, qui juroit de m'aimer éternellement. Ce parjure n'a donc aujourd'hui que de la haine & du mépris pour moi, j'en suis dans une confusion & une colere que j'ai peine à retenir.

SCENE VII.

FLAMINIA, COLOMBINE.

FLAMINIA.

AH Colombine, tu me vois outrée ; Lelio, l'injuste Lelio !

COLOMBINE.

Je viens de l'apercevoir qui emmene Arlequin, il m'a paru furieux.

FLAMINIA.

Tu le détesterois si tu avois entendu notre conversation, il m'a acablé d'oprobres dans le tems que touchée de son état je cherchois à le soulager, & que je m'abaissois jusqu'à vouloir me justifier auprès de lui.

COLOMBINE.

Je l'avois prévu.

FLAMINIA.

Je t'avoue que je ſuis piquée au vif, je veux m'en venger.

COLOMBINE.

Vous venger Madame ! & dequoi ?

FLAMINIA.

De la haine qu'il a pour moi : il eſt plaiſant, par où l'ai je meritée cette haine ?

COLOMBINE.

Vous l'avez meritée par votre inſenſibilité.

FLAMINIA.

Il eſt vrai que je n'ai jamais eu d'amour pour lui, mais je ne l'ai jamais haï.

COLOMBINE.

Bon, elle eſt piquée ; voilà le caractere des femmes, les mépris de Lelio feront ce que ſon amour n'a pu faire : profitons de ce moment. Lelio n'eſt pas ſi condamnable que vous le croiez, les circonſtances qui ont ſuivi ces dédains ne le juſtifient que trop ; tout ce qui m'étonne, c'eſt que vous ſoiez ſi ſenſible à la haine qu'il vous marque : eſt-ce que dans le fond ſon amour vous flatoit ?

FLAMINIA.

Non, mais ſa haine me choque.

COLOMBINE.

Eh pourquoi ? à votre place j'en ſerois

bien aiſe : vous ne l'aimez pas, vous ne voulez pas l'aimer, vous avez cependant pitié de ſes malheurs, ce ſentiment eſt pénible pour vous, ſa haine vous en délivre, & cela vous doit tranquiliſer.

FLAMINIA.

Je ſens ta malice, mais je n'en ſuis pas la dupe, je verrois avec plaiſir l'indiference de Lelio, & j'ai toujours fait ce que j'ai pu pour le ramener à ce point, mais ſa haine & ſes mépris dont il oſe ſe vanter hautement m'ofenſent avec raiſon, parce que je ne les ai pas merités : c'eſt un ingrat & un homme injuſte qui me doit d'autres ſentimens.

COLOMBINE.

Vous avez raiſon Madame, & Lelio pouſſe les choſes trop loin.

FLAMINIA.

Je veux l'en faire repentir.

COLOMBINE.

Helas n'eſt-il pas aſſez malheureux !

FLAMINIA.

Il l'eſt trop, mais cela ne me ſatisfait pas.

COLOMBINE.

Que vous faut-il donc ?

FLAMINIA.

Qu'il m'aime encore, & que je le voye à mes pieds deſavouer tout ce qu'il m'a dit.

COLOMBINE.

J'en doute ?

FLAMINIA.

Et moi je n'en doute pas, je veux lui faire voir qu'il n'eſt pas facile de ſortir de mes fers lorſqu'on y eſt une fois entré : viens m'habiller, je vai envoyer Pierrot pour lui apprendre que je ſuis ici, & que je veux le voir.

COLOMBINE.

Vous avez raiſon, oui Madame, il faut punir ces cœurs rebelles qui croient pouvoir impunément s'échaper de nos chaînes, ils ſont bien plaiſans ma foi.

FLAMINIA.

Suis-moi.

COLOMBINE.

Voilà qui va à merveille, & ſi je ne me trompe, l'amour fera le dénouement de cette avanture.





ACTE TROISIE'ME.

SCENE PREMIERE.

LELIO, ARLEQUIN.

LELIO.

Te voilà bien rêveur, qu'as-tu ?

ARLEQUIN.

Je ſuis fâché contre vous.

LELIO.

Eh pourquoi ?

ARLEQUIN.

Parce que vous me retenez ici malgré moi, & que je m'y ennuie.

LELIO.

Tu ne t'y ennuiois pas autrefois.

ARLEQUIN.

J'étois un ignorant alors, je croiois qu'il n'y avoit rien qui valut mieux que la chaſſe & vous; mais depuis que j'ai vû des femmes je, eh, eh (*il pleure.*)

LELIO.

Tu éprouves les peines que je voulois t'éviter, juge par ce que tu ſoufre, combien les femmes ſont dangereuſes.

ARLEQUIN.

Vous me disiez tantôt que c'étoit des Oyes, à present vous voulez me persuader qu'elles sont cause du chagrin que j'ai de ne les pas voir, tandis que c'est vous seul qui m'en empêchez; allez, je ne vous croirai plus.

LELIO.

Cependant tu n'as jamais eu un si grand besoin de mes conseils.

ARLEQUIN.

Je vous en quitte de bon cœur, je n'ai besoin que de Silvia.

LELIO.

Mais que lui trouves-tu de si agreable?

ARLEQUIN.

Tout: elle ne peut remuer le bout de son pied sans me faire plaisir; si elle rit, elle répand la joie dans mon ame, elle me charme même quand elle fait la mine à Pierrot.

LELIO.

Et si elle rioit à Pierrot, & qu'elle te fit la mine, la trouverois-tu bien aimable?

ARLEQUIN.

Elle m'aime trop pour cela.

LELIO.

Qu'en sais-tu?

ARLEQUIN.

Je le sai parce qu'elle me l'a dit.

LELIO.

Ne t'y fie pas, les femmes ne disent jamais ce qu'elles pensent.

ARLEQUIN.

Silvia dit la verité, je le sai bien moi.

LELIO.

Quel est ton garant ?

ARLEQUIN.

Sa petite bouche qui est trop charmante pour faire une trahison.

LELIO.

Eh pauvre inocent !

ARLEQUIN.

Je ne suis pas si inocent que vous le croiez ; j'ai apris à Silvia à faire l'amour que je ne conoissois pas, & mes leçons lui ont fait plaisir.

LELIO.

Que veut-il donc dire ? Tu as donné des leçons d'amour à Silvia ?

ARLEQUIN.

Oui, & les plus jolies du monde : vous en auriez été charmé : je fesois comme cela & puis comme cela ; je l'embrassois, elle me donnoit de petits souflets qui me faisoient un plaisir charmant, en sorte que pour l'obliger à continuer je jouois toujours plus fort, & ensuite ah, ah, ah.

LELIO.

Eh bien ensuite.

ARLEQUIN.

Ensuite je la baisois, & cela me faisoit le plus grand plaisir du monde.

LELIO.

Fort bien, à ce que je vois tu es un grand maître.

ARLEQUIN.

Assurément, mais ce souvenir me rend encore plus triste.

LELIO.

Tâche de dissiper ces illusions qui ne sont que des pieges que tes passions te tendent pour te rendre malheureux.

ARLEQUIN.

J'aime mieux croire Silvia que vous, j'y trouve plus de plaisir.

LELIO.

Ecoute mon ami ? je connois avant toi tout ce que les femmes ont d'aimable, mais c'est cela même qui les rend dangereuses, j'en ai fait une triste experience, & tel que tu me vois, j'ai aimé de l'amour le plus vif & le plus sincere qui fut jamais.

ARLEQUIN.

Ah, ah, vous avez aussi fait l'amour ?

LELIO.

Oui, pour mon malheur.

ARLEQUIN.

Et qui vous l'avoit apris ?

LELIO.

L'amour même, c'est-à-dire ce penchant naturel qui nous porte vers les femmes en general, & que la beauté, ou des nœuds secrets que nous ne conoissons point, déterminent vers un objet particulier.

ARLEQUIN.

Fort bien, c'est donc aussi l'amour qui m'a instruit?

LELIO.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Je lui en sai bon gré, il m'a apris là une fort jolie chose.

LELIO.

Ah malheureux tu n'en conois pas le danger comme moi!

ARLEQUIN.

Mais encore quel mal vous a-t-il fait?

LELIO.

Tous ceux qu'il pouvoit me faire.

ARLEQUIN.

Vous verrez que vous aurez apris à faire l'amour aussi sotement que Pierrot, & que c'est pour cela que vous n'avez pas réussi.

LELIO.

Je ne puis m'empêcher d'en rire.

ARLEQUIN.

Voions, comment faisiez-vous?

LELIO.

Je fesois tout ce que pouvoit faire le plus tendre & le plus fidele de tous les amans, fêtes, plaisirs, petits soins, empressemens, caresses, enfin je n'ai rien negligé pour me faire aimer, mais tout cela m'a été inutile.

ARLEQUIN.

Vous voiez donc bien qu'il faut que vous ayez fait les choses de mauvaise grace, si vous les aviez fait comme moi, on vous auroit d'abord aimé.

LELIO.

Tu crois donc que je suis homme à faire les choses de mauvaises graces?

ARLEQUIN.

Oui, car lorsque vous me donnez des souflets, vous me faites mal & j'en pleure, ceux de Silvia au contraire me font plaisir & j'en ris; vous voiez donc bien que vous faites mal les choses, car dans le fond ce ne sont que des souflets de part & d'autre.

LELIO.

Tu te laisse entraîner aux malheurs que je voulois t'éviter; aprens par mon experience les dangers où tu t'expose. Je suis né avec beaucoup de bien, & je vivrois encore dans l'abondance sans une femme qui m'a réduit dans le déplorable état où tu me vois.

ARLEQUIN.

Comment a-t-elle fait cela?

LELIO.
En abusant de tous les sentimens de tendresse & de fidelité que j'avois pour elle.
ARLEQUIN.
C'étoit une méchante créature, & vous avez eu tort de l'aimer.
LELIO.
Elle étoit belle, & je me suis laissé séduire par ses charmes, mais j'ai bien apris à mes dépens que les graces que j'admirois en elle n'étoient que des dehors séducteurs qui me cachoient un cœur plein d'ingratitude, & dont la cruauté formoit seule le caractere.
ARLEQUIN.
Pardi il faloit que vous eussiez perdu l'esprit pour aimer une si mechante femme : dites-moi un peu, comment avez-vous pu vous en défaire ?
LELIO.
La misere m'a tiré de ses chaines.
ARLEQUIN.
C'est un assez vilain secours.
LELIO.
Après avoir consommé toute ma fortune, je me suis refugié dans ces bois chez l'hermite de qui je t'ai reçû ; tu vois la triste vie que j'y mene.
ARLEQUIN.
Je vous trouve encore bienheureux d'être sorti de ses mains. Vous faites fort bien de

la haïr, comme je fais fort bien d'aimer Silvia qui est aussi bonne que celle-la est méchante ; je l'aime davantage depuis que je sai qu'elle vaut mieux que les autres, car auparavant je croiois que toutes les femmes étoient également bonnes.

LELIO.

Me voilà bien avancé, n'ai-je pas bien employé ma Rethorique ?

ARLEQUIN.

Oh, voici Pierrot, celui qui fait si sotement l'amour.

SCENE II.

LELIO, ARLEQUIN, PIERROT.

ARLEQUIN.

Où as-tu laissé Silvia ?

PIERROT.

Tatigué, comme vous avez l'apetit ouvert, je l'ons laissée dans nos cabanes qui se moque bian de vous, (*à part*) je veux me venger.

ARLEQUIN.

Elle se moque de moi, dis-tu ?

PIERROT.

Assurement, est-ce que vous avez été assez simple pour croire qu'elle vous aimoit ?

ARLEQUIN.

Sans doute je l'ai crû, ne me l'a-t-elle pas dit devant toi ? PIERROT.

Ah, ah, ah, que vous êtes innocent! alle n'en faisoit semblant que pour rire & se moquer de votre bêtise, alle a dit comme cela, quand vous avez été parti, que ce garçon est bête! il croit de bonne foi que je l'aimons, parce que comme je voulions, disoit elle, me divartir de son innocence, je faisions semblant de le trouver aimable, afin de me mieux moquer de ly, sur cela toutes nos filles se sont mis à rirede vous, & je nous sommes divartis comme des Rois à vos dépens, ah, ah, ah!

ARLEQUIN.

Ecoutes, si tu ne change de discours, je t'assomme. PIERROT.

Si vous voulez que je vous trompions, comme Silvia; je le ferons volontiers, vous n'avez qu'à dire. LELIO.

Il a raison (*à part*) cecy vient tout à propos, je veux en profiter pour tâcher de le désabuser des femmes.

ARLEQUIN.

Seroit-il possible que Silvia pût me trahir? LELIO.

Tu le vois. ARLEQUIN.

J'enrage, mais non, je ne puis le croire; c'est ce drôle qui invente cela pour se ven-

ger de ce que l'on m'aime mieux que lui.

PIERROT.

Je vous diſons la verité, & vous le verrez bian vous-même ; alle ſe moque tout ouvertement de vous; elle me diſoit tantôt: as-tu vû Pierrot? Comme cet innocent croit bian faire l'amour, py elle rioit comme une fole, diſant comme cela, qu'alle n'avoit jamais vû une ſi grande bête.

LELIO.

Voilà qui eſt bien vilain à Silvia.

ARLEQUIN.

Je ſuis au deſeſpoir, la ſcelerate ! C'étoit donc pour me trahir qu'elle faiſoit ſemblant de m'aimer ?

PIERROT.

Sans doute, les femmes ſont toûjours come cela, (*à part*) bon, voila qui va bian.

ARLEQUIN.

Ah, la maudite eſpece !

LELIO.

Tu vois à preſent ſi j'avois tort, lorſque je te diſois de te défier d'elle.

ARLEQUIN.

Oüy, mon cher maître, vous avez raiſon, je ne veux jamais aimer de femmes, & je les fuirai autant que vous ; je veux aller trouver Silvia & lui dire bien des injures pour me venger. LELIO.

Garde t'en bien, ce ſeroit lui donner oc-

casion de te tromper encore ; elle feroit semblant de t'aimer, pour continuer à te joüer & à se divertir de ta simplicité & de ta bonne foi.

PIERROT.

Morgué que vous connoissez bian les femmes, cela arriveroit comme vous le dites.

ARLEQUIN.

Que je suis malheureux ! (*Il pleure.*)

LELIO.

Console-toi, mon ami, tu es encore bien heureux de la connoître avant que d'être engagé davantage, il t'en coûtera moins pour te guerir, & quelques jours d'absence effaceront tout cela de ton esprit.

ARLEQUIN.

Je me souviendrai toûjours d'elle malgré moi, car je sens que je ne puis m'empêcher d'y penser.

LELIO.

Cela te passera, je te le promets, tu n'a qu'à ne la plus voir.

ARLEQUIN.

Je veux la voir encore une fois pour lui dire que je la haïs, & que ce n'étoit que pour me moquer d'elle que je faisois semblant de l'aimer.

LELIO.

Non, mon enfant, la fuite est le seul remede à ton mal.

PIERROT.

Bon, morgué voila qui va bian. La balle chose

chose que l'esprit! Faisons à present notre commission : ce n'est pas le tout, Monsieur, je sommes icy pour faire une ambassade auprès de vous, de la part d'une belle Dame qui vous connoît, & qui m'envoye vous dire qu'elle vient souper avec vous.

LELIO.

Une Dame qui vient souper avec moi! Et qui est-elle?

PIERROT.

Alle se nomme Mademoiselle Flaminia; alle a apris d'Arlequin que vous étiez icy.

LELIO.

Juste Ciel, qu'entens-je?

ARLEQUIN.

Qu'avez-vous?

LELIO.

Je ne sçai où j'en suis, mon cher Arlequin, Pierrot.

ARLEQUIN.

Qu'a-t-il fait?

LELIO.

Il m'anonce la plus terrible nouvelle que je pouvois recevoir.

ARLEQUIN.

Ce coquin-là est fait aujourd'huy pour en donner de mauvaises, ôtes-toi d'icy, messager de malheur?

PIERROT.

Je ne sommes point un messager de mal-

D

heur, & morgué ce n'est point une mauvaise nouvelle que d'anoncer une belle Dame.

ARLEQUIN.

Si ce n'est que cela, il n'y a pas dequoi se fâcher.

LELIO.

Cette Dame dont il parle est cette même femme dont j'étois amoureux, & qui a causé tous mes malheurs.

ARLEQUIN.

Misericorde! sauvons-nous.

LELIO.

Je le devrois, mais je n'en ai pas la force.

ARLEQUIN.

Venez, je vous porterai.

LELIO.

Ote-toi de là.

PIERROT.

Quels diable de vartigaux!

LELIO.

Arlequin?

ARLEQUIN.

Monsieur.

LELIO.

Que lui donerons-nous? je n'ai rien.

ARLEQUIN.

Tant mieux.

LELIO.

Comment tant mieux?

ARLEQUIN.

Sans doute; puisqu'elle est cause que vous

n'avez plus rien, je ſerois charmé, ſi j'étois à votre place, de la faire mourir de faim pour me venger d'elle.

LELIO.

Que tu ſais peu ce que c'eſt que d'aimer, lorſque tu parle comme tu fais.

ARLEQUIN.

Je le ſai bien, mais je ne ſuis pas fou ; j'aimois Silvia, parce que je la croiois bonne ; à preſent que je ſai qu'elle ne vaut rien, je ne lui donnerois pas cela.

LELIO.

Tu ne ſais ce que tu dis, ſi elle paroiſſoit, tu changerois bientôt de langage.

ARLEQUIN.

Ah que non, je ne ſuis pas ſi ſot, je voudrois qu'elle vint, vous veriez ; mais dites-moi un peu, tout le mal que vous m'avez dit de cette Flaminia, n'eſt-ce point par hazard un conte d'Oyes ?

LELIO.

Tout ce que je t'en ai dit n'eſt que trop vrai.

ARLEQUIN.

Vous avez donc perdu l'eſprit ?

LELIO.

Tu as raiſon : Ciel comment me tirerai-je de cet embaras !

ARLEQUIN.

Ce pauvre homme me fait pitié : écoutez,

il eſt bien facile de ſe tirer de ce pas, délogeons au plus vîte, & emportons notre Faucon.

LELIO.

Tu me fais venir une bonne penſée : oui, va prendre le Faucon, & toi Pierrot va vîte vers Flaminia, & dis-lui que je l'atens avec impatience.

PIERROT.

Je m'y en alons (*à part*) voilà bian du bruit pour rian.

SCENE III.

LELIO, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

AH, ah, ah, que j'aurai de plaiſir quand elle viendra, & qu'elle trouvera les moineaux dénichez. Allons vîte ?

LELIO.

Oui, vas prendre le Faucon & tue-le?

ARLEQUIN.

Eh !

LELIO.

Ne m'entens-tu pas ? je te dis de le tuer.

ARLEQUIN.

Pourquoi faire ?

LELIO.

Pour donner à ſouper à Flaminia, puiſ-

que je n'ai pas autre chose.

ARLEQUIN.

Eh fi donc, vous voulez rire?

LELIO.

Je parle très-serieusement : fais ce que je te dis?

ARLEQUIN.

Mais songez-vous bien que nous n'avons que cet oiseau pour nous aider à vivre, & que si nous le tuons, il faudra ensuite mourir de faim.

LELIO.

Qu'importe, la vie m'est à charge, je n'ai plus que ce sacrifice à faire à Flaminia, il faut l'achever

ARLEQUIN.

Si vous êtes las de vivre, je ne le suis pas moi ; souvenez-vous bien de tous les maux que cette femme vous a faits, peut-être que cela vous mettra en colere, commme je m'y mets lorsque je pense que Silvia ne fesoit semblant de m'aimer que pour se moquer de moi.

LELIO.

Je suis trop foible.

ARLEQUIN.

Là mon petit maître, rapelez votre raison, & croiez votre pauvre Arlequin qui n'est pas si fou que vous.

LELIO.

Tout cela est inutile.

ARLEQUIN.

Que maudit ſoit les femmes, vous aviez bien raiſon de dire qu'elles ſont dangereuſes ; malheureux que nous ſommes ! pourquoi nous ont elles découverts ?

LELIO.

Tu en es la cauſe, c'eſt de toi que Flaminia a ſçu que j'étois dans ces lieux : ſi tu avois ſuivi mes conſeils, tu nous aurois évité tous ces chagrins.

ARLEQUIN *à part.*

Si j'ai fait la faute je la réparerai, le Faucon ne mourra point, je vais le prendre & me ſauver avec juſqu'à ce que cette mechante femme s'en ſoit allée : mais je vois Silvia; bon, il me vient une bonne penſée qui poura le rendre plus ſage. Ecoutez mon maître, je ne pouvois rien comprendre à l'amour lorſque Pierrot me l'expliquoit, & je l'ai d'abord apris en le voiant faire : or, puiſque vous ne pouvez aprendre à vous mettre en colere par ce que je vous dis, je vais me fâcher contre Silvia, peut-être l'aprendrez vous mieux comme cela.

LELIO.

Il a plus de réſolution que moi, j'en rougis.

SCENE IV.

SILVIA, ARLEQUIN, LELIO.

SILVIA.

BOnjour Arlequin, nous venons vous voir, & j'ai pris les devans pour avoir ce plaisir avant les autres.

Arlequin détourne la tête d'un air de méprit, Silvia continue.

Qu'avez-vous donc, d'où vient que vous me recevez si mal, est-ce que vous ne m'aimez plus ?

ARLEQUIN.

Non, je ne vous ai jamais aimé, & je n'en fesois semblant que pour me moquer de vous.

SILVIA.

Comment vous me trahissiez donc ?

ARLEQUIN.

J'en suis incapable, c'est vous qui me trahissiez, je n'en savois rien, & mon ignorance étoit la cause que je vous aimois de bonne foi ; mais à present que je sai que vous vous moquez de moi, je veux aussi me moquer de vous pour me venger.

SILVIA.

Arlequin ?

ARLEQUIN.

Laissez-moi.

SILVIA.

C'est donc tout de bon ?

ARLEQUIN.

Comment, si c'est tout de bon ? ah je vous en assure ! je ne veux jamais entendre parler de vous.

SILVIA.

Ni moi de vous ; allez vous êtes un ingrat qui ne meritez pas l'amitié que j'avois pour vous. *(elle pleure.)*

LELIO.

Il a plus de cœur que moi, j'en suis honteux.

ARLEQUIN.

Quoi Silvia vous pleurez !

LELIO.

Ahi.

SILVIA.

Oui je pleure, il n'est pas permis de me traiter comme vous faites ; ne vous ayant jamais fait que des amitiez que vous ne meritiez pas.

ARLEQUIN.

Ecoutez Silvia, je ne me fâche pas pour vous faire pleurer, mais seulement parce que vous vous êtes moquée de moi, & que cela m'a mis en colere.

LELIO.

Il se radoucit, ma foi j'en suis bien aise.

SILVIA.

Qui vous a dit que je me ſuis moquée de vous ? cela n'eſt pas vrai.

ARLEQUIN.

Cependant Pierrot me l'a aſſuré, demandez-le à mon maître ?

LELIO.

Oui, Pierrot le lui a dit en ma preſence.

SILVIA.

Pierrot eſt un menteur, il eſt fâché de ce que je vous aimois, & de ce que je ne l'aime pas, c'eſt pour cela qu'il vous fait ces contes.

ARLEQUIN.

Monſieur, je crois qu'elle a raiſon : croiez-vous qu'elle me trompe ?

LELIO.

Non, je la crois de bonne foi : oh la plaiſante choſe que l'eſprit humain, il n'y a qu'un moment que je feſois tous mes efforts pour les brouiller, & à preſent je tâche à les racomoder.

ARLEQUIN.

Puiſque c'eſt Pierrot qui ſe moquoit de moi & non pas vous, je ſuis bien fâché de ce que je vous ai dit ; faiſons la paix.

SILVIA.

Vous ne le meritez guere, mais je ſuis bonne, & je vous le pardonne.

ARLEQUIN.

Et moi auſſi je vous pardonne.

Il se joue inocemment avec elle, elle y répond; pendant ce temps-là Lelio a les bras croisez en homme occupé des reflexions caustiques & plaisantes que sa situation & celle de ces jeunes gens lui font faire.

LELIO.

J'admire le changement soudain qui s'est fait chez moi; grand Dieu que l'homme est foible! peut on compter sur ses résolutions & sur ses jugemens?

ARLEQUIN.

Vous ne vous en irez pas si tôt?

SILVIA.

Non, je souperai ici avec Mademoiselle Flaminia.

ARLEQUIN.

Quoi, vous venez souper ici?

SILVIA.

Oui, n'en êtes-vous pas bien aise?

ARLEQUIN.

J'en suis charmé. Monsieur?

Il tire son maître par la manche.

LELIO.

Que veux-tu?

FLAMINIA.

Il faut tuer le Faucon.

LELIO.

Eh pourquoi?

ARLEQUIN.

Parce que Silvia soupe ici.

LELIO.

Ah nous y voilà! le pauvre oiseau n'a plus

de protecteur. Mais tu n'y pense pas, tu me disois toi-même il n'y a qu'un moment que j'étois fou de le vouloir tuer.

ARLEQUIN.

Il est vrai, mais je ne savois pas alors que Silvia en mangeroit.

LELIO.

Tu sais à present comme alors que nous ne subsistons que de sa chasse, & que si la folle passion qui nous aveugle nous oblige à nous en priver, nous sommes exposez à mourir de faim dans ces bois.

ARLEQUIN.

N'importe, nous ferons comme nous pourrons, il faut donner à souper à Silvia.

LELIO.

Mais pourras-tu te résoudre à tuer un animal que tu aimois tant ?

ARLEQUIN.

Oh oui, parce qu'il ne sera pas malheureux d'être croqué par la petite dent de Silvia : allons, venez Silvia.

SCENE. V.

LELIO *seul.*

JE ne puis m'empêcher de rire du ridicule jeu que fait ici sa foiblesse & la mienne ;

la ſcene qui vient de ſe paſſer montre bien le cœur humain ; nous ne condamnons dans les autres que les paſſions que nous n'avons pas ; lorſque nos paſſions changent, nos jugemens changent de même : delà vient que nous aprouvons le ſoir ce que nous avons condamné le matin : puiſque je ne puis jouir de ma raiſon que pour contenter mes foibleſſes, l'arivée de Flaminia m'en offre un beau champ.

SCENE VI.

LELIO, FLAMINIA.

LELIO.

PAr quelle avanture, Madame, l'infortuné Lelio vous revoit-il encore ? eſt-il poſſible qu'il vous reſte quelque ſouvenir de lui ?

FLAMINIA.

Le hazard m'en a procuré l'occaſion ; j'aurois beaucoup mieux aimé le devoir à votre ſouvenir ; ne me ſuis-je point trop flattée, Monſieur, lorſque j'ai crû que vous auriez autant de plaiſir de me revoir que j'en ai de vous retrouver.

LELIO.

Mes ſentimens vous ſont trop connus pour que vous puiſſiez douter du plaiſir

que je ressens, que n'ai-je autant de raison d'être persuadé de ce que vous me dites ?

FLAMINIA.

La démarche que je fais en est une assez grande preuve, mais je doute que vous y soyez sensible, je sçai trop que vous me haïssez.

LELIO.

Je vous haïs !

FLAMINIA.

Oüi, & si cela n'étoit pas, auriez vous pris le parti que vous avez pris sans me consulter, m'auriez-vous caché jusqu'à present votre retraite ; vous êtes le plus cruel des hommes, puisque vous n'avez voulu faire usage de ma sensibilité que pour me faire regreter votre perte, & me jeter dans de mortelles inquietudes sur votre sort.

LELIO.

Seroit-il bien possible qu'il eût pû vous interesser ?

FLAMINIA.

En doutez-vous ?

LELIO.

Je n'en douterai plus si vous m'en assurez.

FLAMINIA.

Et moi je doute de tout ce que vous m'avez jamais dit ; vous me juriez autrefois un amour éternel ; je ne vous demandois que de l'estime & que de l'amitié, infidele à vos

ſermens & à tout ce que j'exigeois de vous, au lieu de l'amour que vous me prometiez, de l'eſtime & de l'amitié que je vous demandois, vous n'avez pour moi que de la haine & du mépris.

LELIO.

Juſte Ciel ! Pouvez-vous le dire, Madame ?

FLAMINIA.

Et vous, pouvez-vous le déſavoüer après me l'avoir dit à moi-même dans ces forêts, où je vous ai entretenu ſous l'habit d'un Berger.

LELIO.

Oh Ciel ! Quoi c'étoit vous ?

FLAMINIA.

Oüi, c'étoit moi, qui ſenſible à vos malheurs, vous cherchois pour me juſtifier, & vous donner des marques de mon eſtime & de mon amitié; jugez par les ſentimens que j'ai trouvé chez vous ſi les miens étoient bien placez, & ſi vous les meritiez.

LELIO.

Non, Madame, j'en ſuis indigne, je ne mérite que votre haine; je ne vous allegueraí point icy que tous les excès où vous m'avez vû tomber ne ſont que les ſuites des maux qui troublent ma raiſon, je ne veux point me juſtifier, il faut ceder à mon ſort qui veut que je ſois la victime de tous mes

ſentimens pour vous ; adieu, Madame, vous ne me verrez de votre vie.

FLAMINIA.

Arreſtez, Lelio, je vois bien que votre cœur eſt innocent, je ſuis fâché de vous en avoir parlé.

LELIO.

Vous êtes trop genereuſe, Madame.

FLAMINIA.

Je vous rends juſtice, je ſuis veritablement touchée de l'état où je vous vois.

LELIO.

Ah, Madame, que la vie me ſeroit chere, ſi mon amour ne vous étoit plus odieux!

FLAMINIA.

Il ne me l'a jamais été, mais je vous l'ay toûjours dit, mon cœur eſt incapable d'amour, ainſi ne lui en demandez point en échange. Il eſt reconnoiſſant & ſincere, & vous en pouvez sûrement attendre la plus conſtante des amitiez ; des cœurs bien faits ne peuvent-ils pas s'aimer ſans y mêler de l'amour?

LELIO.

Je vois bien, Madame, que mes maux ſont ſans remede, tout ce que vous faites pour les adoucir ne fait que les redoubler.

FLAMINIA.

Ne ſerez-vous jamais raiſonnable? Ecoutez-moi? Il faut nous voir, de deux choſes il en arrivera une, ou je vous rendrai plus

ſage, ou vous me rendrez plus ſenſible ; depuis que je ne vous ai vû j'ai pris du goût pour la ſolitude, c'eſt ce qui m'a engagé à acheter une Terre dans ce voiſinage, où j'allois lorſque ma Chaiſe s'eſt caſſée en paſſant dans ces Bois, je m'y amuſe de la lecture & de la chaſſe ; venez-y avec moy, j'aime ſurtout la Chaſſe du vol ; Arlequin m'a dit que vous vous y plaiſiez & que vous aviez dreſſé un Faucon excellent, vous voudriez bien me donner le plaiſir de le voir voler.

LELIO.

Vous voulez voir voler mon Faucon ?

FLAMINIA.

Je vous en prie.

LELIO.

Arlequin, Arlequin ?

ARLEQUIN.

Monſieur.

LELIO.

Viens vîte ?

ARLEQUIN.

Je n'ay pas encore fait.

COLOMBINE, *entrant.*

Il va venir ; bon jour, Monſieur, je ſuis charmée de vous revoir.

LELIO.

Bon jour, ma chere Colombine, je te ſuis bien obligé. Viendras-tu, malheureux ?

ARLEQUIN.

Dans nn moment.

LELIO.

Traitre, ſi tu me donnes la peine de t'aller chercher.

ARLEQUIN, *entrant.*

Pardi, vous êtes bien preſſé, je n'ai eû que le tems de le tuer.

LELIO.

Juſte Ciel, que je ſuis malheureux!

FLAMINIA.

Qu'avez-vous, Lelio?

LELIO.

Je ſuis au deſeſpoir.

FLAMINIA.

Eh de quoi?

LELIO.

Mon Faucon qu'Arlequin vient de tuer; je n'avois que cet Oyſeau qui pût vous faire plaiſir, & le voila mort.

FLAMINIA.

Et pourquoi ce garçon l'a-t-il tué?

LELIO.

Apprenez tous mes malheurs, & les horreurs de ma ſituation; je ne ſubſiſtois que par la Chaſſe de cet Oyſeau, c'étoit ma ſeule reſſource & tout ce qui me reſtoit dans le monde, vous m'avez fait demander à ſouper, je n'avois rien à vous donner, & il étoit trop tard pour chaſſer; dans cette

extremité je l'ai fait tuer comme le dernier ſacrifice que je pouvois vous faire ; mais comme je dois être la victime de tout ce que je fais pour vous, il arive que je vous prive de la ſeule choſe que j'avois & qui pouvoit encore vous faire plaiſir.

COLOMBINE.

Hélas, le pauvre garçon, je ne puis m'empêcher de pleurer !

FLAMINIA.

Je ſuis vaincuë, Lelio, mes yeux s'ouvrent, & je me repens de toutes les injuſtices que je vous ai faites, l'amour attendoit ce dernier ſacrifice pour vous donner mon cœur ; recevez-le avec ma main, je vous offre l'un & l'autre ſincerement.

COLOMBINE.

Ah, Madame, la bonne action que vous faites-là !

LELIO.

Quels tranſports imprevûs ſuccedent à ma douleur, n'eſt-ce point un ſonge qui me ſéduit, vous m'aimez, Madame?

FLAMINIA.

Oüi, Lelio, & de tout mon cœur.

LELIO.

Je ſuis le plus heureux des hommes.

COLOMBINE.

Je pleure de joye.

FLAMINIA.

Je ne puis auſſi retenir mes larmes ; Lelio,

oublions le passé & ne songeons plus qu'à vivre heureux ensemble.

LELIO.

Mon cœur & mon esprit sont absorbez par la joye. Je ne puis vous exprimer ce que je ressens.

COLOMBINE.

Et moi, Monsieur, je suis charmée, je vous ai pleuré souvent & je pleure encore du plaisir de vous voir heureux.

LELIO.

Je te suis bien obligé, ma chere Colombine.

FLAMINIA.

Vous devez l'aimer, la pauvre fille s'est toûjours interessée pour vous, & ce n'est pas sa faute si vous n'avez pas été heureux jusqu'icy.

LELIO.

Je n'oublierai jamais les obligations que je lui ai.

ARLEQUIN.

D'où vient que vous êtes si content ?

LELIO.

Flaminia m'aime, Arlequin, & je l'épouse.

ARLEQUIN.

Vous l'épousez, dites-vous, & cela vous fait plaisir?

LELIO.

Oüi, cela met le comble à ma felicité.

ARLEQUIN.

Dites-moi, n'eſt-ce pas-là par hazard le reſte de l'amour ?

LELIO.

Oüi, c'eſt-là où il doit aboutir.

COLOMBINE.

Et où il joüe ſouvent de ſon reſte.

ARLEQUIN.

Silvia, Silvia ?

SILVIA.

Que voulez-vous, Arlequin ?

ARLEQUIN.

J'ai trouvé le reſte de l'amour que nous cherchions tantôt, venez que je vous épouſe.

SILVIA.

Oh, cela ne ſe fait pas ainſi.

ARLEQUIN.

Mon maître ne fait pourtant pas autrement.

FLAMINIA.

Ne te mets pas en peine Arlequin, je vous marierai enſemble, ſi vous vous aimez bien, & j'aurai ſoin de vous, je veux que Silvia vienne avec moi, elle eſt trop aimable pour paſſer ſa vie dans les Bois, je vous dois faire du bien par reconnoiſſance de ceux que vous m'avez procurez ; que l'on faſſe avancer les Bergers qui m'ont accompagnée dans ces lieux. Mes enfans, je me marie avec Monſieur qui m'aime depuis long-tems, vous avez donné occaſion à mon bonheur, prenez part à ma joye.



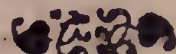
DIVERTISSEMENT.

DIALOGUE EN ITALIEN & en François.

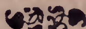
SEmprr instabile è l'amore
La costanza non gli piace;
Per tenere il dio fugace
Fra diletti lo avolgete,
E non sol lo fermarete
Mà sara vostro leguace.



Fixez l'amour par des douceurs,
Pour arrêter son inconstance,
Semez tous ses pas de fleurs.



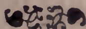
Bambino è l'amore.



Les plaisirs par d'aimables nœuds
Le soûmettront à votre empire.



Se ride l'amore
Fù lieto ogni core.]



Qui sait l'art de les faire rire,
Dispose à son gré de ses feux.

VAUDEVILLE.

Je voudrois que ce Dieu charmant
Voulut encore m'instruire

Du grand art de vous faire rire ;
Et d'amuser innocemment :
Je ne cherche que la nature,
Si le Partere est satisfait,
Vos mains m'en donneront l'augure ;
Aplaudissez je suis au fait.

APPROBATION.

J'AY lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux *le Faucon & les Oyes de Bocace, Comedie* ; les deux Contes m'ont paru maniés avec beaucoup d'art & d'agrément, & ne faire ensemble qu'un sujet simple & interessant. Fait à Paris ce 15. Fevrier 1725.

HOUDAR DE LA MOTTE.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé le Sieur DE LILLE Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage de sa composition, qui a pour titre, *Le Faucon & les Oyes de Bocace*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires. A CES CAUSES, voulant traitter favorablement ledit Sieur Exposant, nous lui avons

permis & permettons par ces Presentes, de faire imprimer ledit Livre en tels volumes, forme, marge, caractere, conjointement ou separément, & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & debiter par tout notre Royaume pendant le tems de six années consecutives, à compter du jour de la date desdites Presentes. Faisons deffenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre & debiter, ni contrefaire ledit Livre en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans dont un tiers à nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interests; A la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de ce Livre sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier, & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie; & qu'avant que de l'exposer en vente, le manuscrit ou imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur Fleuriau d'Armenonville; & qu'il en sera

enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le ſieur Fleuriau d'Armenonville, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité du contenu des Preſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Expoſant ou ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie deſdites Preſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, ſoit tenuë pour dûëment ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & féaux Conſeillers & Secretaires, foi ſoit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent, de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & neceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires; Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris le vingt-deuxiéme jour du mois de Fevrier, l'an de grace mil ſept cens vingt-cinq, & de notre regne le dixiéme. Par le Roy, en ſon Conſeil,

CARPOT.

Regiſtré ſur le Regiſtre VI. de la Chambre Royale & Sindicale de la Librairie & Imprimerie de Paris, N. 190. fol. 159. conformément au Réglement de 1723. qui fait défenſes Art. IV. à toutes perſonnes de quelque qualité qu'elles ſoient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, debiter & faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, ſoit qu'ils s'en diſent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir les Exemplaires preſcrits par l'Article CVIII. *du même Reglement. A Paris le 6. Mars 1725.*

Signé, BRUNET, Syndic.

L'ISLE DES ESCLAVES,

COMÉDIE

en un Acte,

REPRESENTÉE POUR LA PREMIERE fois par les Comédiens Italiens du Roy, le Lundy 5. Mars 1725.



A PARIS,

Chez { NOEL PISSOT, Quay des Augustins, à la descente du Pont-neuf, à la Croix d'or.
PIERRE DELORMEL, ruë du Foin, à Sainte Géneviéve.
FRANÇOIS FLAHAUT, Quay des Augustins, au coin de la ruë Pavée, au Roy de Portugal. }

M. DCC. XXV.

Avec Approbation, & Privilege du Roy.



ACTEURS.

IPHICRATE.

ARLEQUIN.

EUPHROSINE.

CLEANTHIS.

TRIVELIN.

DES HABITANS DE L'ISLE.

La Scene est dans l'Isle des Esclaves.





L'ISLE DES ESCLAVES,

COMÉDIE.

Le Théâtre représente une Mer & des Rochers d'un côté, & de l'autre quelques Arbres & des Maisons.



SCENE PREMIERE.

IPHICRATE *s'avance tristement sur le Théâtre avec* ARLEQUIN.

IPHICRATE *après avoir soûpiré.*



Rlequin ?

ARLEQUIN *avec une bouteille de vin qu'il a à sa ceinture.*

Mon Patron.

IPHICRATE,

Que deviendrons-nous dans cette Isle?

ARLEQUIN.

Nous deviendrons maigres, étiques, & puis morts de faim: voilà mon sentiment & nôtre histoire.

IPHICRATE.

Nous sommes seuls échappés du naufrage; tous nos Camarades ont péri, & j'envie maintenant leur sort.

ARLEQUIN.

Hélas! ils sont noïés dans la mer, & nous avons la même commodité.

IPHICRATE.

Dis-moi; quand nôtre Vaisseau s'est brisé contre le Rocher, quelques-uns des nôtres ont eu le temps de se jetter dans la Chalouppe; il est vrai que les vagues l'ont enveloppée, je ne sçai ce qu'elle est devenuë; mais peut-être auront-ils eu le bonheur d'aborder en quelqu'endroit de l'Isle, & je suis d'avis que nous les cherchions.

ARLEQUIN,

Cherchons, il n'y a pas de mal à cela; mais reposons-nous auparavant pour boire un petit coup d'eau-de-vie: j'ai sauvé ma

pauvre bouteille, la voilà ; j'en boirai les deux tiers, comme de raiſon, & puis je vous donnerai le reſte.

IPHICRATE.

Eh, ne perdons point de temps, ſuis-moi, ne négligeons rien pour nous tirer d'ici ; ſi je ne me ſauve, je ſuis perdu, je ne reverrai jamais Athênes, car nous ſommes dans l'Iſle des Eſclaves.

ARLEQUIN.

Oh, oh! qu'eſt-ce que c'eſt que cette Race-là ?

IPHICRATE.

Ce ſont des Eſclaves de la Grece révoltés contre leurs Maîtres, & qui depuis cent ans ſont venus s'établir dans une Iſle, & je crois que c'eſt ici : tiens, voici ſans doute quelques-unes de leurs Caſes ; & leur coûtume, mon cher Arlequin, eſt de tuer tous les Maîtres qu'ils rencontrent, ou de les jetter dans l'Eſclavage.

ARLEQUIN.

Eh! chaque Païs a ſa coûtume : ils tuënt les Maîtres, à la bonne-heure, je l'ai entendu dire auſſi ; mais on dit qu'ils ne font rien aux Eſclaves comme moi.

IPHICRATE.

Cela eſt vrai.

ARLEQUIN.

Eh! encore vit-on.

IPHICRATE.

Mais je ſuis en danger de perdre la liberté & peut-être la vie; Arlequin, cela ne te ſuffit-il pas pour me plaindre.

ARLEQUIN *prenant ſa bouteille pour boire.*

Ah! je vous plains de tout mon cœur, cela eſt juſte.

IPHICRATE.

Suis-moi donc?

ARLEQUIN *ſiffle.*

Hu, hu, hu.

IPHICRATE.

Comment donc, que veux-tu dire?

ARLEQUIN *diſtrait chante.*

Tala ta lara.

IPHICRATE.

Parles donc, as-tu perdu l'eſprit, à quoi penſes-tu?

ARLEQUIN *riant.*

Ah, ah, ah, Monſieur Iphicrate, la drôle d'avanture; je vous plains, par ma foi, mais je ne ſçaurois m'empêcher d'en rire.

IPHICRATE *à part les premiers mots.*

(Le Coquin abuſe de ma ſituation, j'ai mal fait de lui dire où nous ſommes.) Arlequin, ta gaïeté ne vient pas à propos, marchons de ce côté.

ARLEQUIN.

J'ai les jambes ſi engourdies.

IPHICRATE.

Avançons, je t'en prie.

ARLEQUIN.

Je t'en prie, je t'en prie; comme vous êtes civil & poli; c'eſt l'air du Païs qui fait cela.

IPHICRATE.

Allons, hâtons-nous, faiſons ſeulement une demi-lieuë ſur la Côte pour chercher nôtre Chalouppe, que nous trouverons peut-être avec une partie de nos gens; & en ce cas-là, nous nous rembarquerons avec eux.

ARLEQUIN *en badinant.*

Badin, comme vous tournez cela.
(*Il chante*)

L'Embarquement eſt divin
Quand on vogue, vogue, vogue;
L'Embarquement eſt divin
Quand on vogue avec Catin.

IPHICRATE *retenant sa colere.*

Mais je ne te comprens point, mon cher Arlequin.

ARLEQUIN.

Mon cher Patron, vos complimens me charment; vous avez coûtume de m'en faire à coups de gourdin qui ne valent pas ceux-là, & le gourdin est dans la Chaloupe.

IPHICRATE.

Eh ne sçais-tu pas que je t'aime ?

ARLEQUIN.

Oüi; mais les marques de vôtre amitié tombent toûjours sur mes épaules, & cela est mal-placé. Ainsi tenez, pour ce qui est de nos gens, que le Ciel les benisse; s'ils sont morts, en voilà pour long-temps; s'ils sont en vie, cela se passera, & je m'en goberge.

IPHICRATE *un peu émû.*

Mais j'ai besoin d'eux, moi.

ARLEQUIN *indifferemment.*

Oh cela se peut bien, chacun a ses affaires; que je ne vous dérange pas.

IPHICRATE.

Esclave insolent !

ARLEQUIN *riant.*

Ah ah, vous parlez la Langue d'Athênes, mauvais jargon que je n'entens plus.

IPHICRATE.

Méconnois-tu ton Maître, & n'es-tu plus mon Esclave.

ARLEQUIN *se reculant d'un air serieux.*

Je l'ai été, je le confesse à ta honte; mais va, je te le pardonne: les hommes ne valent rien. Dans le païs d'Athênes j'étois ton Esclave, tu me traitois comme un pauvre animal, & tu disois que cela étoit juste, parce que tu étois le plus fort: Eh bien, Iphicrate, tu vas trouver ici plus fort que toi; on va te faire Esclave à ton tour; on te dira aussi que cela est juste, & nous verrons ce que tu penseras de cette justice-là, tu m'en diras ton sentiment, je t'attens-là. Quand tu auras souffert, tu seras plus raisonnable, tu sçauras mieux ce qu'il est permis de faire souffrir aux autres. Tout en iroit mieux dans le monde, si ceux qui te ressemblent recevoient la même leçon que toi. Adieu, mon ami, je vais trouver mes Camarades & tes Maîtres.

(Il s'éloigne.)

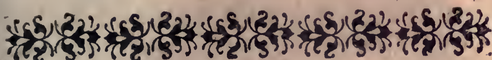
IPHICRATE *au desespoir, courant après lui l'épée à la main.*

Juste Ciel ! Peut-on être plus malheureux & plus outragé que je le suis ? Miserable, tu ne mérites pas de vivre.

ARLEQUIN.

Doucement ; tes forces sont bien diminuées, car je ne t'obéïs plus, prens-y garde.





SCENE II.

Trivelin avec cinq ou six Insulaires arrive conduisant une Dame & la Suivante, & ils accourent à Iphicrate qu'ils voyent l'épée à la main.

TRIVELIN *faisant saisir & desarmer Iphicrate par ses gens.*

ARrêtez, que voulez-vous faire ?

IPHICRATE.

Punir l'insolence de mon Esclave.

TRIVELIN.

Vôtre Esclave ? vous vous trompez, & l'on vous apprendra à corriger vos termes. *(Il prend l'épée d'Iphicrate & la donne à Arlequin.)*

Prenez cette épée, mon Camarade, elle est à vous.

ARLEQUIN.

Que le Ciel vous tienne gaillard, brave Camarade que vous êtes.

TRIVELIN.

Comment vous appellez-vous ?

ARLEQUIN.

Eſt-ce mon nom que vous demandez ?

TRIVELIN.

Oüi vraiment.

ARLEQUIN.

Je n'en ai point, mon Camarade.

TRIVELIN.

Quoi donc, vous n'en avez pas ?

ARLEQUIN.

Non, mon Camarade, je n'ai que des ſobriquets qu'il m'a donnez ; il m'appelle quelquefois Arlequin, quelquefois Hé.

TRIVELIN.

Hé, le terme eſt ſans façon ; je reconnois ces Meſſieurs à de pareilles licences : Et lui comment s'appelle-t-il ?

ARLEQUIN.

Oh diantre, il s'appelle par un nom lui ; c'eſt le Seigneur Iphicrate.

TRIVELIN.

Eh bien, changez de nom à preſent ; ſoïez le Seigneur Iphicrate à vôtre tour ; & vous, Iphicrate, appellez-vous Arlequin, ou bien Hé.

ARLEQUIN, *ſautant de joye, à ſon Maître.*

Oh, oh, que nous allons rire! Seigneur Hé.

TRIVELIN *à Arlequin.*

Souvenez-vous en prenant ſon nom, mon cher Ami, qu'on vous le donne bien moins pour réjoüir vôtre vanité, que pour le corriger de ſon orgueïl.

ARLEQUIN.

Oüi, oüi, corrigeons, corrigeons.

IPHICRATE *regardant Arlequin.*

Maraut!

ARLEQUIN.

Parlez donc, mon bon Ami, voilà encore une licence qui lui prend; cela eſt-il du jeu?

TRIVELIN *à Arlequin.*

Dans ce moment-ci, il peut vous dire tout ce qu'il voudra. (*à Iphicrate*) Arlequin, vôtre avanture vous afflige, & vous êtes outré contre Iphicrate & contre nous. Ne vous gênez point, ſoulagez-vous par l'emportement le plus vif; traitez-le de miſerable & nous auſſi, tout vous eſt permis à preſent: mais ce moment-ci paſſé, n'oubliez pas que vous êtes Arlequin, que voici Iphicrate, & que vous êtes auprès

de lui ce qu'il étoit auprès de vous : ce ſont-là nos Loix, & ma Charge dans la République eſt de les faire obſerver en ce Canton-ci.

ARLEQUIN.

Ah, la belle Charge !

IPHICRATE.

Moi, l'Eſclave de ce Miſerable !

TRIVELIN.

Il a bien été le vôtre.

ARLEQUIN.

Hélas ! il n'a qu'à être bien obéïſſant, j'aurai mille bontez pour lui.

IPHICRATE.

Vous me donnez la liberté de lui dire ce qu'il me plaira, ce n'eſt pas aſſez ; qu'on m'accorde encore un bâton.

ARLEQUIN.

Camarade, il demande à parler à mon dos, & je le mets ſous la protection de la République, au moins.

TRIVELIN.

Ne craignez rien.

CLEANTHIS *à Trivelin.*

Monſieur, je ſuis Eſclave auſſi, moi, & du même Vaiſſeau ; ne m'oubliez pas, s'il vous plaît.

TRIVELIN.

Non, ma belle Enfant; j'ai bien connu vôtre condition à vôtre habit, & j'allois vous parler de ce qui vous regarde, quand je l'ai vû l'épée à la main : Laissez-moi achever ce que j'avois à dire. Arlequin ?

ARLEQUIN *croïant qu'on l'appelle.*

Eh... A propos, je m'appelle Iphicrate.

TRIVELIN *continuant.*

Tâchez de vous calmer; vous sçavez qui nous sommes, sans doute.

ARLEQUIN.

Oh morbleu, d'aimables gens.

CLEANTHIS.

Et raisonnables.

TRIVELIN.

Ne m'interrompez point, mes Enfans; je pense donc que vous sçavez qui nous sommes. Quand nos Peres irrités de la cruauté de leurs Maîtres quitterent la Grece & vinrent s'établir ici, dans le ressentiment des outrages qu'ils avoient reçûs de leurs Patrons; la premiere Loi qu'ils y firent, fut d'ôter la vie à tous les Maîtres que le hazard ou le naufrage conduiroit dans leur Isle, & conséquemment de rendre la liberté à tous les Esclaves; la ven-

geance avoit dicté cette Loi ; vingt ans après la raiſon l'abolit, & en dicta une plus douce. Nous ne nous vengeons plus de vous, nous vous corrigeons ; ce n'eſt plus vôtre vie que nous pourſuivons, c'eſt la barbarie de vos cœurs que nous voulons détruire ; nous vous jettons dans l'Eſclavage, pour vous rendre ſenſibles aux maux qu'on y éprouve ; nous vous humilions, afin que nous trouvans ſuperbes, vous vous reprochiez de l'avoir été. Vôtre Eſclavage, ou plûtôt vôtre cours d'humanité dure trois ans, au bout deſquels on vous renvoïe, ſi vos Maîtres ſont contens de vos progrès : & ſi vous ne devenez pas meilleurs, nous vous retenons par charité pour les nouveaux malheureux que vous iriez faire encore ailleurs ; & par bonté pour vous, nous vous marions avec une de nos Citoïennes. Ce ſont-là nos Loix à cet égard, mettez à profit leur rigueur ſalutaire. Remerciez le ſort qui vous conduit ici ; il vous remet en nos mains, durs, injuſtes & ſuperbes ; vous voilà en mauvais état, nous entreprenons de vous guérir ; vous êtes moins nos Eſclaves que nos malades, & nous ne prenons que trois ans pour vous rendre ſains ; c'eſt-à-dire, humains, raiſonnables, & genereux pour toute vôtre vie.

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Et le tout *gratis*, ſans purgation ni ſaignée. Peut-on de la ſanté à meilleur compte ?

TRIVELIN.

Au reſte, ne cherchez point à vous ſauver de ces lieux, vous le tenteriez ſans ſuccès, & vous feriez vôtre fortune plus mauvaiſe : commencez vôtre nouveau régime de vie par la patience.

ARLEQUIN.

Dès que c'eſt pour ſon bien, qu'y a-t-il à dire ?

TRIVELIN *aux Eſclaves.*

Quant à vous, mes Enfans, qui devénez libres & Citoïens, Iphicrate habitera cette Caſe avec le nouvel Arlequin, & cette belle Fille demeurera dans l'autre : vons aurez ſoin de changer d'habit enſemble ; c'eſt l'ordre. (*à Arlequin*) Paſſez maintenant dans une Maiſon qui eſt à côté, où l'on vous donnera à manger, ſi vous en avez beſoin. Je vous aprens au reſte, que vous avez huit jours à vous réjoüir du changement de vôtre état ; après quoi l'on vous donnera, comme à tout le monde, une occupation convenable. Allez, je vous attends ici. (*aux Inſulaires*) Qu'on les

conduiſe. (*aux Femmes*) Et vous autres, reſtez.

Arlequin en s'en allant fait de grandes reverences à Cleanthis.



SCENE III.

TRIVELIN, CLEANTHIS *Eſclave*, EUPHROSINE *ſa Maîtreſſe.*

TRIVELIN.

AH ça, ma Compatriote; car je regarde deſormais nôtre Iſle comme vôtre Patrie; dites-moi auſſi vôtre nom?

CLEANTHIS *ſalüant.*

Je m'appelle Cleanthis, & elle Euphroſine.

TRIVELIN.

Cleanthis; paſſe pour cela.

CLEANTHIS.

J'ai auſſi des ſurnoms; vous plaît-il de les ſçavoir?

TRIVELIN.

Oüi-dà. Et quels ſont-ils?

CLEANTHIS.

J'en ai une liſte : Sotte, Ridicule, Bête, Butorde, Imbécile, *& cætera.*

EUPHROSINE *en ſoûpirant.*

Impertinente que vous êtes !

CLEANTHIS.

Tenez, tenez, en voilà encore un que j'oubliois.

TRIVELIN.

Effectivement, elle vous prend ſur le fait. Dans vôtre Païs, Euphroſine, on a bien-tôt dit des injures à ceux à qui l'on en peut dire impunément.

EUPHROSINE.

Hélas ! que voulez-vous que je lui réponde, dans l'étrange avanture où je me trouve.

CLEANTHIS.

Oh Dame, il n'eſt plus ſi aiſé de me répondre. Autrefois il n'y avoit rien de ſi commode ; on n'avoit affaire qu'à de pauvres gens : falloit-il tant de cérémonies ? (Faites cela, je le veux ; taiſez-vous, Sotte ?) voilà qui étoit fini. Mais à preſent il faut parler raiſon : c'eſt un langage étranger pour Madame, elle l'apprendra avec le temps ; il faut ſe donner patience : je ſe-

rai de mon mieux pour l'avancer.

TRIVELIN à *Cleanthis.*

Moderez-vous, Euphrosine. (*à Euphrosine*) Et vous, Cleanthis, ne vous abandonnez point à vôtre douleur. Je ne puis changer nos Loix, ni vous en affranchir : je vous ai montré combien elles étoient loüables & salutaires pour vous.

CLEANTHIS.

Hum. Elle me trompera bien si elle amande.

TRIVELIN.

Mais comme vous êtes d'un sexe naturellement assez foible, & que par-là vous avez dû céder plus facilement qu'un homme aux exemples de hauteur, de mépris & de dureté qu'on vous a donnez chez vous contre leurs pareils ; tout ce que je puis faire pour vous, c'est de prier Euphrosine de pezer avec bonté les torts que vous avez avec elle, afin de les pezer avec justice.

CLEANTHIS.

Oh tenez, tout cela est trop sçavant pour moi, je n'y comprens rien ; j'irai le grand chemin, je pezerai comme elle pezoit ; ce qui viendra, nous le prendrons.

TRIVELIN.

Doucement, point de vengeance.

CLEANTHIS.

Mais, nôtre bon Ami, au bout du compte, vous parlez de son sexe ; elle a le défaut d'être foible, je lui en offre autant ; je n'ai pas la vertu d'être forte. S'il faut que j'excuse toutes ses mauvaises manieres à mon égard, il faudra donc qu'elle excuse aussi la rancune que j'en ai contre elle ; car je suis femme autant qu'elle, moi : voïons qui est-ce qui décidera. Ne suis-je pas la Maîtresse, une fois ? Eh bien, qu'elle commence toûjours par excuser ma rancune ; & puis, moi, je lui pardonnerai quand je pourrai ce qu'elle m'a fait : qu'elle attende.

EUPHROSINE *à Trivelin.*

Quels discours ! Faut-il que vous m'exposiez à les entendre !

CLEANTHIS.

Souffrez-les, Madame ; c'est le fruit de vos œuvres.

TRIVELIN.

Allons, Euphrosine, moderez-vous.

CLEANTHIS.

Que voulez-vous que je vous dise ;

quand on a de la colere, il n'y a rien de tel pour la passer, que de la contenter un peu, voïez-vous; quand je l'aurai querellée à mon aise une douzaine de fois seulement, elle en sera quitte; mais il me faut cela.

TRIVELIN *à part à Euphrosine.*

Il faut que ceci ait son cours; mais consolez-vous, cela finira plûtôt que vous ne pensez. (*à Cleanthis*) J'espere, Euphrosine, que vous perdrez vôtre ressentiment, & je vous y exhorte en ami. Venons maintenant à l'examen de son caractere : il est necessaire que vous m'en donniez un portrait qui se doit faire devant la personne qu'on peint, afin qu'elle se connoisse, qu'elle rougisse de ses ridicules, si elle en a, & qu'elle se corrige. Nous avons-là de bonnes intentions, comme vous voïez. Allons commençons.

CLEANTHIS.

Oh que cela est bien inventé! Allons, me voilà prête; interrogez-moi, je suis dans mon fort.

EUPHROSINE *doucement.*

Je vous prie, Monsieur, que je me retire, & que je n'entende point ce qu'elle va dire.

TRIVELIN.

Hélas! ma chere Dame, cela n'eſt fait que pour vous; il faut que vous ſoïez preſente.

CLEANTHIS.

Reſtez, reſtez, un peu de honte eſt bien-tôt paſſée.

TRIVELIN.

Vaine Minaudiere & Coquette, voilà d'abord à peu près ſur quoi je vais vous interroger au hazard. Cela la regarde-t-il?

CLEANTHIS.

Vaine Minaudiere & Coquette; ſi cela la regarde? Eh voilà ma chere Maîtreſſe! cela lui reſſemble comme ſon viſage.

EUPHROSINE.

N'en voilà-t-il pas aſſez, Monſieur.

TRIVELIN.

Ah, je vous félicite du petit embaras que cela vous donne; vous ſentez, c'eſt bon ſigne, & j'en augure bien pour l'avenir: mais ce ne ſont encore-là que les grands traits; détaillons un peu cela. En quoi donc, par exemple, lui trouvez-vous les défauts dont nous parlons?

CLEANTHIS.

En quoi? par tout, à toute heure, en

tous lieux; je vous ai dit de m'interroger; mais par où commencer, je n'en ſçai rien, je m'y perds; il y a tant de choſes, j'en ai tant vû, tant remarqué de toutes les eſpeces, que cela me broüille. Madame ſe tait, Madame parle; elle regarde, elle eſt triſte, elle eſt gaïe : ſilence, diſcours, regards, triſteſſe, & joie; c'eſt tout un, il n'y a que la couleur de differente; c'eſt vanité müette, contente ou fâchée; c'eſt coquetterie babillarde, jalouſe ou curieuſe; c'eſt Madame, toûjours vaine ou coquette l'un après l'autre, ou tous les deux à la fois : voilà ce que c'eſt, voilà par où je débute, rien que cela.

EUPHROSINE.

Je n'y ſçaurois tenir.

TRIVELIN.

Attendez donc, ce n'eſt qu'un début.

CLEANTHIS.

Madame ſe léve, a-t-elle bien dormi, le ſommeil l'a-t-il rendu belle, ſe ſent-elle du vif, du ſémillant dans les yeux; vîte ſur les armes, la journée ſera glorieuſe : qu'on m'habille; Madame verra du monde aujourd'hui; elle ira aux ſpectacles, aux promenades, aux aſſemblées; ſon viſage peut ſe manifeſter, peut ſoûtenir le

le grand jour, il fera plaiſir à voir, il n'y a qu'à le promener hardiment, il eſt en état, il n'y a rien à craindre.

TRIVELIN à *Euphroſine.*

Elle développe aſſez bien cela.

CLEANTHIS.

Madame, au contraire, a-t-elle mal repoſé : Ah ! qu'on m'apporte un miroir ? comme me voilà faite ! que je ſuis mal-bâtie ! Cependant on ſe mire, on éprouve ſon viſage de toutes les façons, rien ne réüſſit ; des yeux battus, un teint fatigué ; voilà qui eſt fini, il faut envelopper ce viſage-là, nous n'aurons que du négligé, Madame ne verra perſonne aujourd'hui, pas même le jour, ſi elle peut, du moins fera-t-il ſombre dans la chambre. Cependant il vient compagnie, on entre : que va-t-on penſer du viſage de Madame ? on croira qu'elle enlaidit : donnera-t-elle ce plaiſir-là à ſes bonnes Amies ? non, il y a remede à tout : vous allez voir. Comment vous portez-vous, Madame ? Très-mal, Madame : J'ai perdu le ſommeil ; il y a huit jours que je n'ai fermé l'œil ; je n'oſe pas me montrer, je fais peur. Et cela veut dire : Meſſieurs, figurez-vous que ce n'eſt point moi, au moins ; ne me regardez pas ;

remettez à me voir ; ne me jugez pas aujourd'hui ; attendez que j'aïe dormi. J'entendois tout cela, moi ; car nous autres Esclaves, nous sommes doüez contre nos Maîtres d'une pénétration. Oh ! ce sont de pauvres gens pour nous.

TRIVELIN *à Euphrosine.*

Courage, Madame, profitez de cette peinture-là, car elle me paroît fidelle.

EUPHROSINE.

Je ne sçai où j'en suis.

CLEANTHIS.

Vous en êtes aux deux tiers, & j'acheverai, pourvû que cela ne vous ennuïe pas.

TRIVELIN.

Achevez, achevez ; Madame soûtiendra bien le reste.

CLEANTHIS.

Vous souvenez-vous d'un soir où vous étiez avec ce Cavalier si bien-fait ? j'étois dans la chambre : Vous vous entreteniez bas ; mais j'ai l'oreille fine : vous vouliez lui plaire sans faire semblant de rien ; vous parliez d'une femme qu'il voïoit souvent. Cette femme-là est aimable, disiez-vous ; elle a les yeux petits, mais très-doux : &

là-dessus vous ouvriez les vôtres, vous vous donniez des tons, des gestes de tête, de petites contorsions, des vivacitez. Je riois. Vous réüssites pourtant, le Cavalier s'y prit; il vous offrit son cœur. A moi? lui dites-vous: Oüi, Madame, à vous-même; à tout ce qu'il y a de plus aimable au monde. Continuez folâtre, continuez, dites-vous, en ôtant vos gands sous prétexte de m'en demander d'autres: mais vous avez la main belle, il la vit, il la prit, il la baisa, cela anima sa déclaration; & c'étoit-là les gands que vous demandiez. Eh bien, y suis-je?

TRIVELIN *à Euphrosine.*

En verité, elle a raison.

CLEANTHIS.

Ecoutez, écoutez, voici le plus plaisant. Un jour qu'elle pouvoit m'entendre, & qu'elle croïoit que je ne m'en doutois pas, je parlois d'elle, & je dis: Oh pour cela, il faut l'avoüer, Madame est une des plus belles femmes du monde. Que de bontez pendant huit jours, ce petit mot-là ne me valut-il pas? J'essaïai en pareille occasion de dire que Madame étoit une femme très-raisonnable: oh je n'eus rien, cela ne prit point; & c'étoit bien fait, car je la flattois.

EUPHROSINE.

Monſieur, je ne reſterai point, ou l'on me fera reſter par force; je ne puis en ſouffrir davantage.

TRIVELIN.

En voilà donc aſſez pour à preſent.

CLEANTHIS.

J'allois parler des vapeurs de mignardiſe auſquelles Madame eſt ſujette à la moindre odeur. Elle ne ſçait pas qu'un jour, je mis à ſon inſçu des fleurs dans la ruelle de ſon lit pour voir ce qu'il en ſeroit. J'attendois une vapeur, elle eſt encore à venir. Le lendemain en compagnie une roze parut, crac, la vapeur arrive.

TRIVELIN.

Cela ſuffit, Euphroſine, promenez-vous un moment à quelques pas de nous, parce que j'ai quelque choſe à lui dire; elle ira vous rejoindre enſuite.

CLEANTHIS *s'en allant.*

Recommandez-lui d'être docile, au moins. Adieu, nôtre bon Ami, je vous ai diverti, j'en ſuis bien-aiſe; une autre fois je vous dirai comme quoi Madame s'abſtient ſouvent de mettre de beaux habits, pour en mettre un négligé qui lui marque

tendrement la taille. C'est encore une finesse que cet habit-là ; on diroit qu'une femme qui le met ne se soucie pas de paroître : mais à d'autres ; on s'y ramasse dans un corset appétissant, on y montre sa bonne façon naturelle ; on y dit aux gens : Regardez mes graces, elles sont à moi celles-là ; & d'un autre côté on veut leur dire aussi : Voïez comme je m'habille, quelle simplicité, il n'y a point de coquetterie dans mon fait.

TRIVELIN.

Mais je vous ai prié de nous laisser.

CLEANTHIS.

Je sors, & tantôt nous reprendrons le discours qui sera fort divertissant ; car vous verrez aussi comme quoi Madame entre dans une Loge au Spectacle, avec quelle emphase, avec quel air imposant, quoique d'un air distrait & sans y penser ; car c'est la belle éducation qui donne cet orgueil-là. Vous verrez comme dans la Loge on y jette un regard indifferent & dédaigneux sur des femmes qui sont à côté, & qu'on ne connoît pas. Bon jour, nôtre bon Ami, je vais à nôtre Auberge.





SCENE IV.

TRIVELIN, EUPHROSINE.

TRIVELIN.

CEtte Scene-ci vous a un peu fatiguée, mais cela ne vous nüira pas.

EUPHROSINE.

Vous êtes des Barbares.

TRIVELIN.

Nous ſommes d'honnêtes gens qui vous inſtruiſons; voilà tout : il vous reſte encore à ſatisfaire à un petite formalité.

EUPHROSINE.

Encore des formalitez !

TRIVELIN.

Celle-ci eſt moins que rien; je dois faire rapport de tout ce que je viens d'entendre, & de tout ce que vous m'allez répondre. Convenez-vous de tous les ſentimens coquets, de toutes les ſingeries d'amour-propre qu'elle vient de vous attribuer ?

EUPHROSINE.

Moi, j'en conviendrois ! Quoi, de pareilles fauſſetez ſont-elles croïables ?

TRIVELIN.

Oh très-croïables, prenez-y garde. Si vous en convenez, cela contribuëra à rendre vôtre condition meilleure : je ne vous en dis pas davantage. On eſperera que vous étant reconnuë, vous abjurerez un jour toutes ces folies qui font qu'on n'aime que ſoi, & qui ont diſtrait vôtre bon cœur d'une infinité d'attentions plus loüables. Si au contraire vous ne convenez pas de ce qu'elle a dit, on vous regardera comme incorrigible, & cela reculera vôtre délivrance. Voïez, conſultez-vous.

EUPHROSINE.

Ma délivrance ! Eh puis-je l'eſperer ?

TRIVELIN.

Oüi, je vous la garantis aux conditions que je vous dis.

EUPHROSINE.

Bien-tôt ?

TRIVELIN.

Sans doute.

EUPHROSINE.

Monsieur, faites donc comme si j'étois convenuë de tout.

TRIVELIN.

Quoy, vous me conseillez de mentir?

EUPHROSINE.

En verité, voilà d'étranges conditions, cela révolte !

TRIVELIN.

Elles humilient un peu, mais cela est fort bon. Déterminez-vous, une liberté très-prochaine est le prix de la verité. Allons, ne ressemblez-vous pas au portrait qu'on a fait ?

EUPHROSINE.

Mais .....

TRIVELIN.

Quoi ?

EUPHROSINE.

Il y a du vrai, parcy, par-là.

TRIVELIN.

Parcy, par-là, n'est point vôtre compte: Avoüez-vous tous les faits ? en a-t-elle trop dit ? n'a-t-elle dit que ce qu'il faut ? Hâtez-vous ? j'ai autre chose à faire.

EUPHROSINE.

Vous faut-il une réponſe ſi éxacte ?

TRIVELIN.

Eh oüi, Madame, & le tout pour vôtre bien.

EUPHROSINE.

Eh bien....

TRIVELIN.

Après ?

EUPHROSINE.

Je ſuis jeune....

TRIVELIN.

Je ne vous demande pas vôtre âge.

EUPHROSINE.

On eſt d'un certain rang, on aime à plaire.

TRIVELIN.

Et c'eſt ce qui fait que le portrait vous reſſemble.

EUPHROSINE.

Je crois qu'oüi.

TRIVELIN.

Eh voilà ce qu'il nous falloit. Vous trouvez auſſi le portrait un peu riſible, n'eſt-ce pas ?

EUPHROSINE.

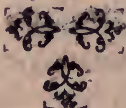
Il faut bien l'avoüer.

TRIVELIN.

A merveilles : Je ſuis content, ma chere Dame. Allez rejoindre Cleanthis ; je lui rends déja ſon véritable nom, pour vous donner encore des gages de ma parole. Ne vous impatientez point, montrez un peu de docilité, & le moment eſperé arrivera.

EUPHROSINE.

Je m'en fie à vous.



SCENE V.

ARLEQUIN, IPHICRATE, *qui ont changé d'habit*, TRIVELIN.

ARLEQUIN.

TIrlan, tirlan, tirlantaine, tirlanton: Gay, Camarade, le Vin de la République est merveilleux, j'en ai bû bravement ma pinte; car je suis si alteré depuis que je suis Maître, tantôt j'aurai encore soif pour pinte. Que le Ciel conserve la Vigne, le Vigneron, la Vendange & les Caves de nôtre admirable République.

TRIVELIN.

Bon, réjoüissez-vous, mon Camarade. Estes-vous content d'Arlequin?

ARLEQUIN.

Oüi, c'est un bon Enfant, j'en ferai quelque chose. Il soûpire par fois; & je lui ai deffendu celà, sous peine de désobéïssance; & je lui ordonne de la joïe. (*Il prend son Maître par la main & danse.*) Tala rara la la......

TRIVELIN.

Vous me réjoüissez moi-même.

ARLEQUIN.

Oh quand je suis gai, je suis de bonne humeur.

TRIVELIN.

Fort bien. Je suis charmé de vous voir satisfait d'Arlequin. Vous n'aviez pas beaucoup à vous plaindre de lui dans son Païs, apparemment.

ARLEQUIN.

Hé! là-bas? Je lui voulois souvent un mal de Diable, car il étoit quelquefois insupportable : mais à cette heure que je suis heureux, tout est païé, je lui ai donné quittance.

TRIVELIN.

Je vous aime de ce caractere, & vous me touchez. C'est-à-dire que vous joüirez modestement de vôtre bonne fortune, & que vous ne lui ferez point de peine.

ARLEQUIN.

De la peine? ah le pauvre homme! Peut-être que je serai un petit brin insolent, à cause que je suis le Maître : voilà tout.

TRIVELIN.

A cause que je suis le Maître : Vous avez raison.

ARLEQUIN

Oüi ; car quand on est le Maître, on y va tout rondement sans façon ; & si peu de façon méne quelquefois un honnête homme à des impertinences.

TRIVELIN.

Oh n'importe, je vois bien que vous n'êtes point méchant.

ARLEQUIN.

Hélas ! je ne suis que mutin.

TRIVELIN *à Iphicrate.*

Ne vous épouvantez point de ce que je vais dire. (*à Arlequin*) Instruisez-moi d'une chose : Comment se gouvernoit-il là-bas ; avoit-il quelque défaut d'humeur, de caractere ?

ARLEQUIN *riant.*

Ah ! mon Camarade, vous avez de la malice, vous demandez la Comédie.

TRIVELIN.

Ce caractere-là est donc bien plaisant ?

ARLEQUIN.

Ma foi, c'est une farce,

TRIVELIN.

N'importe, nous en rirons.

ARLEQUIN *à Iphicrate.*

Arlequin, me promets-tu d'en rire aussi ?

IPHICRATE *bas.*

Veux-tu achever de me désesperer ; que vas-tu lui dire ?

ARLEQUIN.

Laisses-moi faire ; quand je t'aurai offensé, je te demanderai pardon après.

TRIVELIN.

Il ne s'agit que d'une bagatelle ; j'en ai demandé autant à la jeune Fille que vous avez vûë, sur le chapitre de sa Maîtresse.

ARLEQUIN.

Eh bien, tout ce qu'elle vous a dit, c'étoit des folies qui faisoient pitié, des miseres ; gageons ?

TRIVELIN.

Cela est encore vrai.

Eh bien je vous en offre autant, ce pauvre jeune garçon n'en fournira pas davantage ; extravagance & misere, voilà son paquet : n'est-ce pas là de belles guenilles pour les étaller ? étourdy par nature, étourdy par singerie, parce que les fem-

mes les aiment comme cela ; un dissipe tout ; vilain quand il faut être libéral, libéral quand il faut être vilain ; bon emprunteur, mauvais payeur ; honteux d'être sage, glorieux d'être fou ; un petit brin mocqueur des bonnes gens ; un petit brin hableur ; avec tout plein de Maîtresses qu'il ne connoît pas : voilà mon homme. Est-ce la peine d'en tirer le portrait ? *(à Iphicrate)* Non, je n'en ferai rien, mon ami, ne crains rien.

TRIVELIN.

Cette ébauche me suffit. *(à Iphicrate)* Vous n'avez plus maintenant qu'à certifier pour véritable ce qu'il vient de dire.

IPHICRATE.

Moy ?

TRIVELIN.

Vous-même. La Dame de tantôt en a fait autant ; elle vous dira ce qui l'y a déterminée. Croïez-moi, il y va du plus grand bien que vous puissiez soûhaitter.

IPHICRATE.

Du plus grand bien ? Si cela est, il y a là quelque chose qui pourroit assez me convenir d'une certaine façon.

ARLEQUIN.

Prends tout, c'eſt un habit fait ſur ta taille.

TRIVELIN.

Il me faut tout ou rien.

IPHICRATE.

Voulez-vous que je m'avoüë un ridicule?

ARLEQUIN.

Qu'importe, quand on l'a été.

TRIVELIN.

N'avez-vous que cela à me dire?

IPHICRATE.

Va donc pour la moitié, pour me tirer d'affaire.

TRIVELIN.

Va du tout.

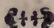
IPHICRATE.

Soit.

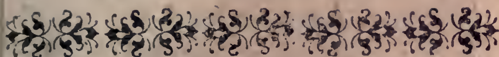
(*Arlequin rit de toute ſa force.*)

TRIVELIN.

Vous avez fort bien fait, vous n'y perdrez rien. Adieu, vous ſçaurez bien-tôt de mes nouvelles.



SCENE



SCENE VI.

CLEANTHIS, IPHICRATE, ARLEQUIN, EUPHROSINE.

CLEANTHIS.

SEigneur Iphicrate, peut-on vous demander dequoi vous riez ?

ARLEQUIN.

Je ris de mon Arlequin qui a confessé qu'il étoit un ridicule.

CLEANTHIS.

Cela me surprend, car il a la mine d'un homme raisonnable. Si vous voulez voir une Coquette de son propre aveu, regardez ma Suivante ?

ARLEQUIN *la regardant.*

Malepeste, quand ce visage-là fait le fripon, c'est bien son mêtier. Mais parlons d'autres choses, ma belle Damoiselle : Qu'est-ce que nous ferons à cette heure que nous sommes gaillards ?

CLEANTHIS.

Eh ! mais la belle conversation !

ARLEQUIN.

Je crains que cela ne vous fasse bâailler ; j'en bâaille déja. Si je devenois amoureux de vous, cela amuseroit davantage.

CLEANTHIS.

Eh bien, faites. Soûpirez pour moy ; poursuivez mon cœur, prenez-le si vous pouvez, je ne vous en empêche pas ; c'est à vous à faire vos diligences, me voilà, je vous attends : mais traittons l'amour à la grande maniére ; puisque nous sommes devenus Maîtres, allons-y poliment, & comme le grand monde.

ARLEQUIN.

Oüy-dà, nous n'en irons que meilleur train.

CLEANTHIS.

Je suis d'avis d'une chose ; que nous disions qu'on nous apporte des siéges pour prendre l'air assis, & pour écouter les discours galans que vous m'allez tenir : il faut bien joüir de nôtre état, en goûter le plaisir.

ARLEQUIN.

Vôtre volonté vaut une ordonnance. (*à Iphicrate*) Arlequin, vîte des siéges pour moi, & des fauteüils pour Madame.

IPHICRATE.

Peux-tu m'emploïer à cela !

ARLEQUIN.

La République le veut.

CLEANTHIS.

Tenez, tenez, promenons-nous plûtôt de cette maniere-là, & tout en conversant vous ferez adroitement tomber l'entretien sur le panchant que mes yeux vous ont inspiré pour moi. Car encore une fois nous sommes d'honnêtes gens à cette heure ; il faut songer à cela, il n'est plus question de familiarité domestique. Allons, procedons noblement, n'épargnez ni complimens, ni reverences.

ARLEQUIN.

Et vous, n'épargnez point les mines. Courage ; quand ce ne seroit que pour nous mocquer de nos Patrons. Garderons-nous nos gens ?

CLEANTHIS.

Sans difficulté : pouvons-nous être sans eux, c'est nôtre suite ; qu'ils s'éloignent seulement.

ARLEQUIN *à Iphicrate.*

Qu'on se retire à dix pas ?

Iphicrate & Euphrosine s'éloignent en faisant des gestes d'étonnement & de douleur ; Cleanthis regarde aller Iphicrate, & Arlequin Euphrosine.

ARLEQUIN *se promenant sur le Théâtre avec Cleanthis.*

Remarquez-vous, Madame, la clarté du jour.

CLEANTHIS.

Il fait le plus beau temps du monde ; on appelle cela un jour tendre.

ARLEQUIN.

Un jour tendre ? Je ressemble donc au jour, Madame.

CLEANTHIS.

Comment, vous lui ressemblez ?

ARLEQUIN.

Et palsembleu le moïen de n'être pas tendre, quand on se trouve tête-à-tête avec vos graces. (*à ce mot il saute de joïe.*) Oh, oh, oh, oh !

CLEANTHIS.

Qu'avez-vous donc, vous défigurez nôtre conversation ?

ARLEQUIN.

Oh ce n'est rien, c'est que je m'applaudis.

CLEANTHIS.

Raïez ces applaudiſſemens, ils nous dérangent. (*continuant*) Je ſçavois bien que mes graces entreroient pour quelque choſe ici. Monſieur, vous êtes galant, vous vous promenez avec moi, vous me dites des douceurs; mais finiſſons, en voilà aſſez, je vous diſpenſe des complimens.

ARLEQUIN.

Et moi, je vous remercie de vos diſpenſes.

CLEANTHIS.

Vous m'allez dire que vous m'aimez, je le vois bien: Dites, Monſieur, dites, heureuſement on n'en croira rien; vous êtes aimable, mais coquet, & vous ne perſuadrez pas.

ARLEQUIN *l'arrêtant par le bras, & ſe mettant à genoux.*

Faut-il m'agenoüiller, Madame, pour vous convaincre de mes flâmes, & de la ſincerité de mes feux?

CLEANTHIS.

Mais ceci devient ſérieux: Laiſſez-moi, je ne veux point d'affaire; levez-vous. Quelle vivacité! Faut-il vous dire qu'on vous aime? Ne peut-on en être quitte à moins? Cela eſt étrange!

ARLEQUIN *riant à genoux.*

Ah, ah, ah, que cela va bien ! Nous ſommes auſſi bouffons que nos Patrons; mais nous ſommes plus ſages.

CLEANTHIS.

Oh vous riez, vous gâtez tout.

ARLEQUIN.

Ah, ah, par ma foi vous êtes bien aimable, & moi auſſi. Sçavez-vous bien ce que je penſe ?

CLEANTHIS.

Quoi ?

ARLEQUIN.

Premierement, vous ne m'aimez pas, ſinon par coquetterie, comme le grand monde.

CLEANTHIS.

Pas encore, mais il ne s'en falloit plus que d'un mot, quand vous m'avez interrompuë. Et vous, m'aimez-vous ?

ARLEQUIN.

J'y allois auſſi quand il m'eſt venu une penſée. Comment trouvez-vous mon Arlequin ?

CLEANTHIS.

Fort à mon gré. Mais que dites-vous de ma Suivante ?

ARLEQUIN.

Quelle est fripponne!

CLEANTHIS.

J'entrevois vôtre pensée.

ARLEQUIN.

Voilà ce que c'est : tombez amoureuse d'Arlequin, & moi de vôtre Suivante; nous sommes assez forts pour soûtenir cela.

CLEANHTIS.

Cette imagination-là me rit assez; ils ne sçauroient mieux faire que de nous aimer, dans le fond.

ARLEQUIN.

Ils n'ont jamais rien aimé de si raisonnable, & nous sommes d'excellens partis pour eux.

CLEANTHIS.

Soit. Inspirez à Arlequin de s'attacher à moi, faites-lui sentir l'avantage qu'il y trouvera dans la situation où il est; qu'il m'épouse, il sortira tout d'un coup d'Esclavage; celà est bien aisé, au bout du compte. Je n'étois ces jours passez qu'une Esclave; mais enfin me voilà Dame & Maîtresse d'aussi bon jeu qu'une autre: je la suis par hazard; n'est-ce pas le hazard qui fait tout? qu'y a-t-il à dire à celà?

j'ai même un visage de condition, tout le monde me l'a dit.

ARLEQUIN.

Pardy je vous prendrois bien, moi, si je n'aimois pas vôtre Suivante un petit brin plus que vous. Conseillez-lui aussi de l'amour pour ma petite personne qui, comme vous voïez, n'est pas desagréable.

CLEANTHIS.

Vous allez être content ; je vais appeller Cleanthis, je n'ai qu'un mot à lui dire : éloignez-vous un instant, & revenez. Vous parlerez ensuite à Arlequin pour moi, car il faut qu'il commence ; mon sexe, la bienséance & ma dignité le veulent.

ARLEQUIN.

Oh, ils le veulent si vous voulez, car dans le grand monde on n'est pas si façonnier ; & sans faire semblant de rien, vous pourriez lui jetter quelque petit mot bien clair à l'avanture pour lui donner courage, à cause que vous êtes plus que lui, c'est l'ordre.

CLEANTHIS.

C'est assez bien raisonner. Effectivement, dans le cas où je suis, il pourroit y avoir de la petitesse à m'assujettir à de certaines formalitez qui ne me regardent plus ;

plus ; je comprens cela à merveille , mais parlez-lui toûjours, je vais dire un mot à Cleanthis ; tirez-vous à quartier pour un moment.

ARLEQUIN.

Vantez mon mérite, prêtez-m'en un peu à charge de revanche.

CLEANTHIS.

Laissez-moi faire. (*elle appelle Euphrosine*) Cleanthis ?



SCENE VII.

CLEANTHIS, & EUPHROSINE *qui vient doucement.*

CLEANTHIS.

APprochez, & accoûtumez-vous à aller plus vîte, car je ne sçaurois attendre.

EUPHROSINE.

Dequoi s'agit-il ?

CLEANTHIS.

Venez-çà, écoutez-moi : Un honnête

homme vient de me témoigner qu'il vous aime ; c'eſt Iphicrate.

EUPHROSINE.

Lequel ?

CLEANTHIS.

Lequel ? Y en a-t-il deux ici ? C'eſt celui qui vient de me quitter.

EUPHROSINE.

Eh que veut-il que je faſſe de ſon amour?

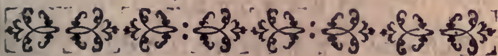
CLEANTHIS.

Eh qu'avez-vous fait de l'amour de ceux qui vous aimoient? vous voilà bien étourdie : Eſt-ce le mot d'amour qui vous effarouche ? vous le connoiſſez tant cet amour ; vous n'avez juſques-ici regardé les gens que pour leur en donner ; vos beaux yeux n'ont fait que cela, dédaignent-ils la conquête du Seigneur Iphicrate ? il ne vous fera pas de reverences panchées, vous ne lui trouverez point de contenance ridicule, d'airs évaporez ; ce n'eſt point une tête legere, un petit badin, un petit perfide, un joli volage, un aimable indiſcret ; ce n'eſt point tout cela : ces graces-là lui manquent, à la verité ; ce n'eſt qu'un homme franc, qu'un homme ſimple dans ſes manieres, qui n'a pas l'eſprit de ſe donner des airs, qui vous dira qu'il

vous aime ſeulement parce que cela ſera vrai : enfin ce n'eſt qu'un bon cœur, voilà tout ; & cela eſt fâcheux, cela ne pique point. Mais vous avez l'eſprit raiſonnable, je vous deſtine à lui, il ſera vôtre fortune ici, & vous aurez la bonté d'eſtimer ſon amour, & vous y ſerez ſenſible, entendez-vous ; vous vous conformerez à mes intentions, je l'eſpere, imaginez-vous même que je le veux.

EUPHROSINE.

Où ſuis-je ! & quand cela finira-t-il ? (*elle rêve*)



SCENE VIII.

ARLEQUIN, EUPHROSINE.

ARLEQUIN *arrive en ſaluant Cleanthis qui ſort. Il va tirer Euphroſine par la manche.*

EUPHROSINE.

QUe me voulez-vous ?

ARLEQUIN *riant.*

Eh, eh, eh, ne vous a-t-on pas parlé de moi ?

EUPHROSINE.

Laiſſez-moi, je vous prie.

ARLEQUIN.

Eh la la, regardez-moi dans l'œil pour deviner ma penſée ?

EUPHROSINE.

Eh penſez ce qu'il vous plaira.

ARLEQUIN.

M'entendez-vous un peu ?

EUPHROSINE.

Non.

ARLEQUIN.

C'eſt que je n'ai encore rien dit.

EUPHROSINE *impatiente.*

Ahi !

ARLEQUIN.

Ne mentez point ; on vous a communiqué les ſentimens de mon ame, rien n'eſt plus obligeant pour vous.

EUPHROSINE.

Quel état !

ARLEQUIN.

Vous me trouvez un peu nigaud, n'eſt-il pas vrai ? mais cela ſe paſſera ; c'eſt que je vous aime, & que je ne ſçai comment vous le dire.

EUPHROSINE.

Vous ?

ARLEQUIN.

Eh pardy oüi ; qu'eſt-ce qu'on peut faire de mieux ? Vous êtes ſi belle, il faut bien vous donner ſon cœur, auſſi-bien vous le prendriez de vous-même.

EUPHROSINE.

Voici le comble de mon infortune.

ARLEQUIN *lui regardant les mains.*

Quelles mains raviſſantes ! les jolis petits doigts ! que je ſerois heureux avec cela ! mon petit cœur en feroit bien ſon profit. Reine, je ſuis bien tendre, mais vous ne voïez rien ; ſi vous aviez la charité d'être tendre auſſi, oh ! je deviendrois fou tout-à-fait.

EUPHROSINE.

Tu ne l'eſt déja que trop.

ARLEQUIN.

Je ne le ſerai jamais tant que vous en êtes digne.

EUPHROSINE.

Je ne ſuis digne que de pitié, mon Enfant.

ARLEQUIN.

Bon, bon, à qui est-ce que vous contez cela ? vous êtes digne de toutes les dignitez imaginables : un Empereur ne vous vaut pas ni moi non plus : mais me voilà, moi, & un Empereur n'y est pas : & un rien qu'on voit, vaut mieux que quelque chose qu'on ne voit pas. Qu'en dites-vous ?

EUPHROSINE.

Arlequin, il me semble que tu n'as point le cœur mauvais.

ARLEQUIN.

Oh il ne s'en fait plus de cette pâte-là, je suis un mouton.

EUPHROSINE.

Respecte donc le malheur que j'éprouve.

ARLEQUIN.

Hélas ! je me mettrois à genoux devant lui.

EUPHROSINE.

Ne persecute point une infortunée, parce que tu peux la persecuter impunément. Vois l'extrémité où je suis réduite ; & si tu n'as point d'égard au rang que je

tenois dans le monde, à ma naissance, à mon éducation; du moins que mes disgraces, que mon Esclavage, que ma douleur t'attendrisse : tu peux ici m'outrager autant que tu le voudras; je suis sans azile & sans deffense, je n'ai que mon désespoir pour tout secours, j'ai besoin de la compassion de tout le monde, de la tienne même, Arlequin; voilà l'état où je suis, ne le trouves-tu pas assez miserable? tu es devenu libre & heureux, cela doit-il te rendre méchant? Je n'ai pas la force de t'en dire davantage; je ne t'ai jamais fait de mal, n'ajoûte rien à celui que je souffre.

ARLEQUIN *abbatu & les bras abbaissez, & comme immobile.*

J'ai perdu la parole.



SCENE IX.

IPHICRATE, ARLEQUIN.

IPHICRATE.

Cleanthis m'a dit que tu voulois t'entretenir avec moi; que me veux-tu? as-tu

encore quelques nouvelles insultes à me faire ?

ARLEQUIN.

Autre personnage qui va me demander encore ma compassion. Je n'ai rien à te dire, mon Ami, sinon que je voulois te faire commandement d'aimer la nouvelle Euphrosine : voilà tout. A qui diantre en as-tu ?

IPHICRATE.

Peux-tu me le demander, Arlequin ?

ARLEQUIN.

Eh pardy oüi je le peux, puisque je le fais.

IPHICRATE.

On m'avoit promis que mon Esclavage finiroit bien-tôt, mais on me trompe, & c'en est fait je succombe ; je me meurs, Arlequin, & tuperdras bien-tôt ce malheureux Maître qui ne te croïoit pas capable des indignitez qu'il a souffertes de toi.

ARLEQUIN.

Ah ! il ne nous manquoit plus que cela, & nos amours auront bonne mine. Ecoutes, je te deffends de mourir par malice ; par maladie, passe, je te le permets.

IPHICRATE.

Les Dieux te puniront, Arlequin.

ARLEQUIN.

Eh dequoi veux-tu qu'ils me punissent; d'avoir eu du mal toute ma vie ?

IPHICRATE.

De ton audace & de tes mépris envers ton Maître : rien ne m'a été si sensible, je l'avouë. Tu es né, tu as été élevé avec moi dans la maison de mon Pere, le tien y est encore; il t'avoit recommandé ton devoir en partant ; moi-même, je t'avois choisi par un sentiment d'amitié pour m'accompagner dans mon voïage ; je croïois que tu m'aimois, & cela m'attachoit à toi.

ARLEQUIN *pleurant.*

Et qui est-ce qui te dit que je ne t'aime plus ?

IPHICRATE.

Tu m'aimes, & tu me fais mille injures !

ARLEQUIN.

Parce que je me mocques un petit brin de toi; cela empêche-t-il que je ne t'aimes ? Tu disois bien que tu m'aimois, toi, quand tu me faisois battre ; est-ce que les étrivieres sont plus honnêtes que les mocqueries ?

IPHICRATE.

Je conviens que j'ai pû quelquefois te maltraitter ſans trop de ſujet.

ARLEQUIN.

C'eſt la verité.

IPHICRATE.

Mais par combien de bontez n'ai-je pas réparé cela ?

ARLEQUIN.

Cela n'eſt pas de ma connoiſſance.

IPHICRATE.

D'ailleurs, ne falloit-il pas te corriger de tes défauts ?

ARLEQUIN.

J'ai plus pâti des tiens que des miens : mes plus grands défauts, c'étoit ta mauvaiſe humeur, ton authorité, & le peu de cas que tu faiſois de ton pauvre Eſclave.

IPHICRATE.

Va, tu n'es qu'un ingrat ; au lieu de me ſecourir ici, de partager mon affliction, de montrer à tes Camarades l'exemple d'un attachement qui les eut touchéz, qui les eut engagez peut-être à renoncer à leur coûtume ou à m'en affranchir, & qui m'eut pénetré moi-même de la plus vive reconnoiſſance.

ARLEQUIN.

Tu as raiſon, mon Ami, tu me remontre bien mon devoir ici pour toi, mais tu n'as jamais ſçû le tien pour moi, quand nous étions dans Athênes. Tu veux que je partage ton affliction, & jamais tu n'as partagé la mienne. Eh bien va, je dois avoir le cœur meilleur que toi, car il y a plus long-temps que je ſouffre, & que je ſçai ce que c'eſt que de la peine; tu m'as battu par amitié, puiſque tu le dis, je te le pardonne; je t'ai raillé par bonne humeur, prens-le en bonne part, & fais-en ton profit. Je parlerai en ta faveur à mes Camarades, je les prierai de te renvoïer; & s'ils ne le veulent pas, je te garderai comme mon Ami; car je ne te reſſemble pas, moi, je n'aurois point le courage d'être heureux à tes dépens.

IPHICRATE *s'approchant d'Arlequin.*

Mon cher Arlequin! Faſſe le Ciel, après ce que je viens d'entendre, que j'aïe la joïe de te montrer un jour les ſentimens que tu me donnes pour toi! Va, mon cher Enfant, oublies que tu fus mon Eſclave, & je me reſſouviendrai toûjours que je ne méritois pas d'être ton Maître.

ARLEQUIN.

Ne dites donc point comme cela, mon

cher Patron ; si j'avois été vôtre pareil, je n'aurois peut-être pas mieux vallu que vous : c'est à moi à vous demander pardon du mauvais service que je vous ai toûjours rendu. Quand vous n'étiez pas raisonnable, c'étoit ma faute.

IPHICRATE *l'embrassant.*

Ta generosité me couvre de confusion.

ARLEQUIN.

Mon pauvre Patron, qu'il y a de plaisir à bien faire !

(*après quoi il deshabille son Maître.*)

IPHICRATE.

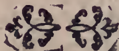
Que fais-tu, mon cher Ami ?

ARLEQUIN.

Rendez-moi mon habit, & reprenez le vôtre, je ne suis pas digne de le porter.

IPHICRATE.

Je ne sçaurois retenir mes larmes ! Fais ce que tu voudras.





SCENE X.

CLEANTHIS, EUPHROSINE. IPHICRATE, ARLEQUIN.

CLEANTHIS *en entrant avec Euphrosine qui pleure.*

LAissez-moi, je n'ai que faire de vous entendre gémir. (*& plus près d'Arlequin*) Qu'est-ce que cela signifie, Seigneur Iphicrate; pourquoi avez-vous repris vôtre habit?

ARLEQUIN *tendrement.*

C'est qu'il est trop petit pour mon cher Ami, & que le sien est trop grand pour moi.

(*Il embrasse les genoux de son Maître.*)

CLEANTHIS.

Expliquez-moi donc ce que je vois; il semble que vous lui demandiez pardon?

ARLEQUIN.

C'est pour me châtier de mes insolences.

CLEANTHIS.

Mais enfin nôtre projet?

ARLEQUIN.

Mais enfin, je veux être un homme de bien ; n'est-ce pas-là un beau projet ? Je me repens de mes sottises, lui des siennes; repentez-vous des vôtres, Madame Euphrosine se repentira aussi ; & vive l'honneur après : cela sera quatre beaux repentirs, qui nous serons pleurer tant que nous voudrons.

EUPHROSINE.

Ah, ma chere Cleanthis, quel exemple pour vous !

IPHICRATE.

Dites plûtôt quel exemple pour nous ; Madame, vous m'en voïez pénetré.

CLEANTHIS.

Ah vraiment, nous y voilà, avec vos beaux exemples ; voilà de nos gens qui nous méprisent dans le monde, qui font les fiers, qui nous maltraittent, qui nous regardent comme des vers de terre, & puis, qui sont trop heureux dans l'occasion de nous trouver cent fois plus honnêtes gens qu'eux. Fy, que cela est vilain, de n'avoir eu pour tout mérite que de l'or, de l'argent, & des dignitez : c'étoit bien la peine de faire tant les glorieux ; où en seriez-vous aujourd'hui, si nous n'a-

vions pas d'autre mérite, que cela pour vous? Voïons, ne feriez-vous pas bien attrapez? Il s'agit de vous pardonner; & pour avoir cette bonté-là, que faut-il être, s'il vous plaît? Riche? non, Noble? non, grand Seigneur? point du tout. Vous étiez tout cela, en valiez-vous mieux? Et que faut-il être donc? Ah! nous y voici. Il faut avoir le cœur bon, de la vertu & de la raiſon; voilà ce qu'il faut, voilà ce qui eſt eſtimable, ce qui diſtingue, ce qui fait qu'un homme eſt plus qu'un autre. Entendez-vous, Meſſieurs les honnêtes gens du monde? voilà avec quoi l'on donne les beaux exemples que vous demandez, & qui vous paſſent: Et à qui les demandez-vous? A de pauvres gens que vous avez toûjours offenſez, maltraittez, accablez, tout riches que vous êtes, & qui ont aujourd'hui pitié de vous, tout pauvres qu'ils ſont. Eſtimez-vous à cette heure, faites les ſuperbes, vous aurez bonne grace? Allez, vous devriez rougir de honte!

ARLEQUIN.

Allons, ma Mie, ſoïons bonnes gens ſans le reprocher, faiſons du bien ſans dire d'injures; ils ſont contrits d'avoir été méchans, cela fait qu'ils nous valent bien;

car quand on ſe repent, on eſt bon; & quand on eſt bon, on eſt auſſi avancé que nous. Approchez, Madame Euphroſine, elle vous pardonne, voici qu'elle pleure, la rancune s'en va & vôtre affaire eſt faite.

CLEANTHIS.

Il eſt vrai que je pleure, ce n'eſt pas le bon cœur qui me manque.

EUPHROSINE *triſtement.*

Ma chere Cleanthis, j'ai abuſé de l'autorité que j'avois ſur toi, je l'avouë.

CLEANTHIS.

Hélas, comment en aviez-vous le courage! Mais voilà qui eſt fait, je veux bien oublier tout, faites comme vous voudrez; ſi vous m'avez fait ſouffrir, tant pis pour vous, je ne veux pas avoir à me reprocher la même choſe, je vous rends la liberté; & s'il y avoit un Vaiſſeau, je partirois tout-à-l'heure avec vous: voilà tout le mal que je vous veux; ſi vous m'en faites encore, ce ne ſera pas ma faute.

ARLEQUIN *pleurant.*

Ah la brave Fille! ah le charitable naturel!

IPHICRATE.

Etes-vous contente, Madame?

EUPHROSINE.

EUPHROSINE *avec attendrissement.*

Viens, que je t'embrasse, ma chere Cleanthis?

ARLEQUIN *à Cleanthis.*

Mettez-vous à genoux pour être encore meilleure qu'elle.

EUPHROSINE.

La reconnoissance me laisse à peine la force de te répondre. Ne parles plus de ton Esclavage, & ne songes plus désormais qu'à partager avec moi tous les biens que les Dieux m'ont donné, si nous retournons à Athênes.

SCENE DERNIERE.

TRIVELIN,

& les Acteurs précedens.

TRIVELIN.

Que vois-je, vous pleurez, mes Enfans, vous vous embrassez!

ARLEQUIN.

Ah! vous ne voïez rien, nous sommes

admirables; nous ſommes des Rois & des Reines; enfin finale, la paix eſt concluë, la vertu a arrangé tout cela; il ne nous faut plus qu'un Bateau & un Batelier pour nous en aller; & ſi vous nous les donnez, vous ſerez preſque auſſi honnêtes gens que nous.

TRIVELIN.

Et vous, Cleanthis, êtes-vous du même ſentiment?

CLEANTHIS *baiſant la main de ſa Maîtreſſe.*

Je n'ai que faire de vous en dire davantage, vous voïez ce qu'il en eſt.

ARLEQUIN *prenant auſſi la main de ſon Maitre pour la baiſer.*

Voilà auſſi mon dernier mot, qui vaut bien des paroles.

TRIVELIN.

Vous me charmez, embraſſez-moi auſſi, mes chers Enfans, c'eſt-là ce que j'attendois; ſi cela n'étoit pas arrivé, nous aurions puni vos vengeances comme nous avons puni leurs duretez. Et vous Iphicrate, vous Euphroſine, je vous vois attendris, je n'ai rien à ajoûter aux leçons que vous donne cette avanture; vous avez été leurs

Maîtres, & vous en avez mal agi; ils ſont devenus les vôtres, & ils vous pardonnent; faites vos refléxions là-deſſus. La difference des conditions n'eſt qu'une épreuve que les Dieux font ſur nous : je ne vous en dis pas davantage. Vous partirez dans deux jours, & vous reverrez Athênes. Que la joïe à préſent & que les plaiſirs ſuccédent aux chagrins que vous avez ſenti, & célebrent le jour de vôtre vie le plus profitable.

FIN.



APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, *l'Isle des Eſclaves, Comédie*, dont j'ai crû que la lecture ſoûtiendroit l'idée qu'en a donnée la Repréſentation. Fait à Paris ce 28. Mars 1725.

HOUDAR DE LA MOTTE.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE: A nos amez & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra: SALUT. Nôtre bien-amé le Sieur DELORMEL, Nous ayant fait ſupplier de luy accorder nos Lettres de Permiſſion pour l'Impreſſion d'un Manuſcrit qui a pour titre, *l'Isle des Eſclaves*; offrant de le faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, ſuivant la feüille imprimée & attachée pour modéle ſous le Contre-ſcel

des Présentes ; Nous avons permis & permettons par ces Présentes audit Sieur Delormel, de faire imprimer ledit Ouvrage en un ou plusieurs Volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon luy semblera, sur papier & caracteres conformes à la feüille imprimée & attachée sous le Contre-scel des Présentes; & de le faire vendre & debiter par tout nôtre Royaume pendant le temps de trois années consecutives, à compter du jour de la date desdites Présentes: Faisons défenses à tous Libraires, Imprimeurs & autres Personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'Impression étrangere dans aucun lieu de nôtre obéïssance; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles: que l'Impression de cet Ouvrage sera faite dans nôtre Royaume & non ailleurs, & que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de Copie à l'Impression dudit Livre sera remis dans le même état

où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de nôtre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur FLEURIAU D'ARMENONVILLE, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans nôtre Bibliotheque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôtre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Fleuriau d'Armenonville, Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des Présentes: Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement: Voulons qu'à la Copie desdites Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foy soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier nôtre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & necessaires, sans demander autre Permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires: CAR tel est nôtre plaisir. DONNE' à Paris le vingt-sixiéme jour du mois d'Avril, l'an de grace mil sept cens vingt-cinq, & de

nôtre Regne le dixiéme. Par le Roy en ſon Conſeil.

DE S. HILAIRE.

Regiſtré ſur le Regiſtre VI. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 226. fol. 185. conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris le 3. May 1725.

BRUNET, *Syndic.*

L'EMBARAS DES RICHESSES,

COMEDIE.

L'EMBARAS DES RICHESSES

COMEDIE.

Representée pour la premiere fois sur le Theâtre de l'Hôtel de Bourgogne, par les Comediens Italiens ordinaires du Roy le neuf Juillet 1725.

DEDIE'E A MONSEIGNEUR

LE COMTE

DEMORVILLE,

Par M. D'ALLAINVAL.

Le prix est de 25. sols.



A PARIS,

Chez NOEL PISSOT, Quai des Augustins, à la descente du Pont-Neuf, à la Croix d'or.

M. DCC. XXVI.

Avec Aprobation & Privilége du Roi.

Ibi divitiæ ubi pax & hilaritudo, ubi divitiæ, si non adest pax & hilaritudo, ibi paupertas.



A
SON EXCELLENCE
MONSEIGNEUR
LE COMTE
DE MORVILLE,
MINISTRE,
SECRETAIRE D'ETAT,

Chevalier de la Toiſon d'Or, Gouverneur de Chartres, & l'un des Quarante de l'Academie Françoiſe, ci-devant Ambaſſadeur Extraordinaire auprès des Seigneurs Etats de Hollande, & Plenipotentiaire pour le Roi au Congrès de Cambray.

ONSEIGNEUR,

L'hommge que j'ai l'honneur de faire à VOTRE EXCELLENCE

des premiers essais de ma plume, est un tribut que je lui dois : Né dans une Ville & dans une famille que MONSEIGNEUR LE GARDE DES SCEAUX *votre illustre Pere, a toujours honorées de sa puissante protection, mon devoir a déterminé mon choix. Je sçai trop,* MONSEIGNEUR, *que tous vos momens sont consacrés au bonheur de l'Etat ; ainsi je n'abuserai point de ce temps qui lui est si précieux jusqu'à vous vanter à vous-même ce génie delicat, juste & profond, & tant d'autres brillantes qualités, qui vous ont mérité la confiance du Roy, l'estime & l'admiration des Cours Etrangeres, la vénération des Sçavans, & l'amour de toute la France : Agréés seulement,*

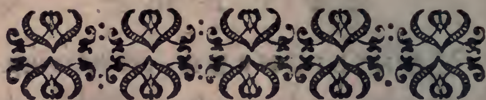
MONSEIGNEUR, *ces prémices comme un témoignage public du profond reſpect avec lequel j'ai l'honneur d'être,*

MONSEIGNEUR

DE VOTRE EXCELLENCE

Le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

D'ALLAINVAL.

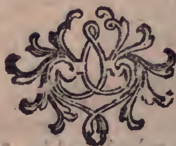


ACTEURS du Prologue.

L'AUTEUR.

THIBAUT *Paysan, frere de lait de l'Auteur.*

Le Theâtre represente la Chambre de l'Auteur.





L'EMBARAS DES RICHESSES

COMEDIE.

PROLOGUE.

L'Auteur appuyé nonchalamment sur une table, feüillette sa Comedie.

L'AUTEUR.

VOilà un Prologue qui ne me plaît point ; je n'en suis point content, tout cela me semble froid, insipide, languissant, & c'est le plus grand hazard du monde s'il fait fortune sur le Theâtre. Il me semble déja que le quart d'heure de Rabelais sonne, que la toile se leve : quelle situation ! ah je fremis ! . . . j'entens toute

l'aſſiſtance crier en ſymphonie à l'Acteur qui ouvre le Prologue, arrête, mon ami, arrête : que diable veus-tu dire? je vois déja où tu en veus venir ; quoi toujours des Auteurs des Marquis. Et fi fi, ne vois-tu pas que cela eſt uſé, tu ne me repetes que ce que j'ai vû dans tant d'autres Prologues : je ſuis las de cette monotonie ; en un mot je veux du neuf, & ſi tu n'as pas l'imagination aſſez fertile pour trouver & pour mettre en œuvre quelque idée heureuſe, ingenieuſe, délicate, qui me plaiſe, ne me dis rien du tout ; ce long préambule que tu veux me faire eſſuyer, va m'indiſpoſer contre toi peut-être à n'en pas revenir . . . . Quel parti prendre ? ma foi ſi les Comediens m'en croyoient, ils débuteroient tout d'un coup par la piece, c'eſt le mieux : je ſuis pourtant forcé de convenir qu'il en faut un pour bien faire ; car enfin quand le Parterre verra tantôt paroître ſur la Scéne un Dieu, cela l'effarouchera immancablement, ſi je n'ai eu le ſoin de le prévenir là-deſſus, de le préparer, & de l'accoûtumer, pour ainſi dire, à cette apparition, en lui inſinuant adroitement que l'action ſe paſſe à Athenes . . . . . mais . . . . . j'entens ouvrir ma porte ; je gage que ce ſera quelque

importun complimenteur : je ſuis perdu, ſi je ne trouve moyen de m'en délivrer....

L'AUTEUR, THIBAUT.

L'AUTEUR.

Ah c'eſt Thibaut mon frere de lait. Bon jour mon enfant.

THIBAUT.

Voute ſarviteur, Monſieu.

L'AUTEUR.

Comment te portes-tu ? comment ſe porte ta mere ?

THIBAUT.

Je nou portons tretous aſſez bien guieu marci.

L'AUTEUR.

Tu me trouves un peu en affaires.

THIBAUT.

Oh pargoi je me doute bian de ce que c'eſt qui vous trécaſſe la çarvelle.

L'AUTEUR.

Et quoi ?

THIBAUT.

J'avons apprins de vos nouvelles ; & ſi je ne ſis à Paris que depis ce matin.

L'AUTEUR.

Et bien qu'as-tu appris ? voyons.

THIBAUT.

Hébian pis qu'il faut vous le dire, vous

ſarez qu'en boutit devant hiar en tarre le gros Lucas.

L'AUTEUR *à part.*

Que me va-t il conter?

THIBAUT.

Et moi quand j'aviſis qu'il étoit mort, comme je ſis un fin marle, je devini bian qu'il ne pouroit pus être le farmier de parſonne, attendu qu'il eſtoit deffunt.

L'AUTEUR *à part.*

Qu'ai-je affaire de tout ce galimatias.

THIBAUT.

Dame je ne fus ni fou ni étordi, je prins hiar drés le matin mon pied dans mon cou, & je ſis venu pardevars le Signeur de noute village pour li demander ſa farme.

L'AUTEUR.

Eſt-ce là tout ce que tu as à me dire, Thibaut?

THIBAUT.

Baillez-vous patience, vſallez entendre. Le Signeur de nout village n'eſtoit pas cheux li, en l'étandant je me ſis mis à jaſer ové Blaiſe qui le ſart, & comme je lui diſés que je vou viandrois voir, Thibaut, m'a-t-il dit, ſçais-tu bian qu'il eſt bian ſçavant ce Monſieur Dorante? Comment morguoi, Blaiſe, ce li fis-je, oüi

palſanguoi, ce me fit-il ; tian Thibaut, il n'a qu'à revaſſer & gratter ſa tête un bout de temps, & crac vlà un Luivre baclé

L'AUTEUR *à part.*

Il me divertiroit, s'il avoit mieux pris ſon temps.

THIBAUT.

Il m'a dit qu'en appeloit ça être Poitre, vantreguoi, Monſieu, le biau mequier ! faut que ces Poitres ſoyont tarriblement riches ; combian gagnez-vous bian à la jornée l'une portant l'autre.

L'AUTEUR.

Tu ne ſçais ce que tu dis, mon pauvre Thibaut ; va, laiſſe moi en repos, je n'ai pas le tems de t'écouter.

THIBAUT.

Oh tetigué ce n'eſt pas le tout ; il m'a itou dit que vſaviez braſſé une drolerie . . . attendez . . . . il appeloit ça . . . . .

L'AUTEUR.

Une Comedie.

THIBAUT.

Oüi une Comedrille, & que c'étoit pour anit, & ové vout parmiſſion, je voudrés bian qu'ou me fiſſez l'amiquié de me dire où c'eſt qu'en montre ça.

L'AUTEUR.

Qu'il ne tienne qu'à cela, attens-moi

là-bas, je t'y menerai moi-même.

THIBAUT.

Allons, vſêtes un digne homme. *Il s'en va.*

L'AUTEUR.

Thibaut, reviens?

THIBAUT.

Me vla.

L'AUTEUR.

Reſte-là *à part.* Il me vient une penſée.

THIBAUT.

Comme vous voudrez *à part.* Quand je ſonge que j'avons tettée la même mere.

L'AUTEUR.

J'ai lû quelque part qu'un grand Maître de l'art avant d'expoſer ſes productions au grand jour du Theâtre, avoit coûtume de les lire à ſa ſervante, chez ces gens ſimples, c'eſt à la nature toute nuë qu'on parle, & un Auteur de Comedies, doit juger de ſes ouvrages, ſelon qu'il les remuë, plus ou moins, j'entens un Auteur qui regarde comme ſon point de vûë de peindre cette même nature, & de parler au cœur; car pour ceux qui ſont toujours à l'affût d'un mot pour badiner au tour, & qui voltigent méthodiquement de penſée en penſée, ils ne trouveroient pas leur compte avec de pareils auditeurs,

il faut trop d'esprit pour les entendre ; ça mets-toi là, & couvre-toi, je te veux lire ma piece.

THIBAUT.

Très-volontiers, vou n'avez qu'à dire, je ne demande pas mieux ; j'ai de l'esprit sans vanité, & quand j'allois à-l'icole & que le Magister étoit yvre, reverence parler, c'estoit-moi qui faisoit luire les autres.

L'AUTEUR.

Ma Comedie s'appelle *l'Embaras des Richesses ;* souviens-toi bien de cela.

THIBAUT.

Oüi oüi, *l'Embaras det Richesses*, j'aimerois bian st'embaras-là moi.

L'AUTEUR *bas.*

Commençons par le prologue *haut :* Figure-toi que cette chambre est un Caffé.

THIBAUT.

Un Caffé ! qui que c'est que ça ?

L'AUTEUR.

C'est un lieu où l'on prend des liqueurs, des rafraichissemens, & où s'assemblent tous les jours regulierement un nombre de gens qui critiquent toutes les pieces nouvelles.

THIBAUT.

Aparemment qui sont du mequier.

L'AUTEUR.

Non ces gens-là ont la prudence de ne rien mettre au jour, leur humeur caustique fait toute leur réputation. Imagine-toi encore qu'il entre dans ce Caffé un petit Abbé bien poudré, bien frisé qui m'aborde, & qui me dit d'un ton doucereux, » (*il lit*) hé bon jour notre feal: votre » serviteur, Monsieur l'Abbé. Sans doute » que vous irez voir ce soir *l'Embaras des* » *Richesses*: (*à Thibaut*) retiens bien que c'est le titre de ma piece.

THIBAUT.

Marchez vout chemin & ne vou boutez pas en peine.

L'AUTEUR *lisant.*

» Sans doute que vous irez voir ce soir » *l'Embaras des Richesses?* Cela pourra » se faire, Monsieur l'Abbé. De grace » n'en dites point de mal.

THIBAUT *riant.*

Ah ah ah.

L'AUTEUR *à part.*

Il rit, il faut que cet endroit l'ait frappé. *haut* Hé bien de quoi ris-tu?

THIBAUT.

Ha ha ha, je ris de ce sot d'Abbé qui viant justement s'addresser à vous pour vou prier de ne point dire de mal d'une chose que vs'avez faitte.

L'AUTEUR.

» Tu ne ris que de cela ? . . . je m'ap-
» plaudiſſois déja. (*Il continuë de lire*)
» De grace n'en dites point de mal, hé
» quel interêt prenez-vous à cela,
» Monſieur l'Abbé ? *à Thibaut* Ecoutez
» bien ?

THIBAUT.

Je ſis tout oreilles.

L'AUTEUR *liſant.*

» C'eſt que l'Auteur eſt un de mes amis.
» L'Auteur eſt un de ſes amis ! Voyons
» juſqu'où il pouſſera ſa hardieſſe. Il vous
» a apparemment lû ſa piece, Monſieur
» l'Abbé ? Belle demande ! Il me lit tout
» ce qu'il fait ! Oh le menteur fieffé ! Hé
» qu'en penſez-vous, s'il vous plaît, M.
» l'Abbé ? A vous dire la verité elle n'eſt
» pas trop bonne, ce n'eſt pas grand-choſe.

THIBAUT.

Elle n'eſt pas trop bonne : quoi ſt'Abé vou dit ça à vout nez, & vous ne li ſanglez pas ſus la gueule, faut qu'ou ſoyez tarriblement endurant.

L'AUTEUR.

Hé non & non ce n'eſt qu'une ſuppoſition, c'eſt moi qui lui fait dire cela.

THIBAUT.

Hé que diable ne parlez-vous donc :

mais si vou plaît, pourquoi li faire dire que vout ouvrage n'est pas grand-chose? je n'y comprens rian moi.

L'AUTEUR.

C'est une modestie d'Auteur qui ne tire pas à consequence.

THIBAUT.

Oh par la morguenne j'arés peur qu'en ne me print au mot.

L'AUTEUR.

Il n'y a rien à craindre; le public y est accoutumé, & il est trop indulgent pour se prévaloir de ces petits avantages. Je continuë: (*il lit*) » Monsieur l'Abbé puis-» que vous avez eu la lecture de la nou-» velle piece, oserai-je vous prier de m'en » faire le canevas en deux mots: Oüida ... » avec plaisir .... Premiere-» ment.

THIBAUT *baille*.

Ah!

L'AUTEUR.

bas Comme il baille! *haut* Est-ce que tu ne trouves pas cela plaisant?

THIBAUT.

Si fais ça est bian drole; mais c'est que ça m'ennuye.

L'AUTEUR.

Comment donc?

THIBAUT.

Blaiſe m'avoit dit que des Comedrilles ça étoit ſi bouffon que l'y avoit d'ſamoureux & pis ds'amoureuſes qui diſiont tant de droleries, & je ne vois rian de tout ça ecite.

L'AUTEUR.

Mais ceci n'eſt pas une Comedie.

THIBAUT.

Qui que c'eſt donc vou m'avez tantôt dit vou-meſme que c'en étoit une.

L'AUTEUR.

Ce que je te lis eſt le Prologue de la Comedie.

THIBAUT.

Hé qui que c'eſt qu'un Prologue ?

L'AUTEUR.

Le Prologue eſt une eſpece d'enfant perdu qu'on envoye reconnoître l'ennemi, & qui ſouvent en eſſuye le premier feu, ou pour parler plus clairement, c'eſt un petit ouvrage que l'on fait précéder la Comedie, dans lequel un Auteur cherche à ſe rendre favorable le Parterre.

THIBAUT.

C'eſt donc queuque Monſieu de vos amis que ce Parterre.

L'AUTEUR.

Bon à l'autre.

THIBAUT.

Vou mangez donc queuquefois avé li.

L'AUTEUR.

Et non & non. Le Parterre eſt une aſſemblée de gens d'eſprit qui ſont les juges nez de toutes les pieces nouvelles.

THIBAUT.

Si bian donc que drés qu'ou leus arez flanqué de voute priambule par la filoſomie, ils admireront tout ce que vous leus chanterez?

L'AUTEUR.

Non vraiment: ils ſiffleront ma piece, s'ils la trouvent mauvaiſe.

THIBAUT.

Par la jarnonce ça eſtant à quoi eſt donc bon vout Prologue, ça ne ſart donc à rian.

L'AUTEUR.

Il parle juſte: ton raiſonnement me détermine, je m'en vais trouver les Comediens, & leur dire qu'il faut abſolument qu'ils ſuppriment ce Prologue, il gâteroit tout. Je voudrois bien te lire ma Comedie; mais il eſt près de quatre heures, & d'ailleurs comme on la joüe aujourd'hui il me ſeroit impoſſible de profiter des avis que tu ne manquerois pas

de m'ouvrir : Viens avec moi je vais te faire placer.

THIBAUT.

Allons-nous camper en rang d'oignons avec les autres : Voyez-vous, Monsieu, quoique je ne sois qu'un sot lia plus d'esprit là dedans que dans la sarvelle de bian de grands Juges.

Fin du Prologue.



ACTEURS de la Comedie.

PLUTUS, *Dieu des Richesses.*
MIDAS, *Financier.*
SA FEMME.
PAMPHILE, *Officier fils de Midas & amoureux de Florise.*
CHRISANTE, *Bourgeois d'Athenes & pere de Florise.*
FLORISE, *fille de Chrisante, amante de Pamphile.*
ARLEQUIN, *Jardinier amant de Chloë.*
CHLOE *paysanne, maîtresse d'Arlequin.*
TRIVELIN, *valet de Pamphile.*
BRIARE'E, *Procureur.*
UN TAILLEUR.
SON GARÇON.
SUITE DE PLUTUS.
DANSEURS & MUSICIENS.

La Scene est à Athenes, vis-à-vis la Maison d'Arlequin.

Le Theâtre represente une rue, il y a dans l'enfoncemens la cabane d'Arlequin; & sur l'un des côtez un Palais de Financier.



L'EMBARAS DES RICHESSES

COMEDIE.



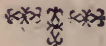
ACTE I. SCENE I.

TRIVELIN { *ſeul botté ayant un foüet à la main & une grande épée.*



AH! je n'en puis plus, je ſuis roüé, je ſuis eſtropié, je ſuis écorché, la faim, la ſoif, le ſommeil, la fatigue, tout me tourmente. Que le Diable t'emporte, petit fripon d'Amour, toi les Amoureux, leurs Maîtreſſes, les chevaux de

Poſte & moi-mêmo. (*Il donne deux coups d'éperon & un coup de foüet.*) Bon j'ai penſé me rompre le cou, je croyois être encore ſur cette maudite roſſe, & je ne ſonge pas que je ſuis arrivé à Athenes, mon pauvre eſprit ſe perd; hé le moyen! depuis ſix mois que Pamplile mon maître eſt devenu amoureux, il n'eſt plus pour moi de repos; toutes les nuits des Screnades, des Bals, n'étoit-ce pas aſſez d'être Officier, de plus fils de Financier pour faire enrager un valet, ſans être encore amoureux. Il y a un mois que nous partîmes pour la garniſon, je m'attendois d'y dormir tout mon ſoû: Bon, m'a-t-il été ſeulement poſſible d'y fermer l'œil; il me fit coucher dans ſa chambre, & trente fois dans un moment il me crioit à pleine tête, Trivelin, Trivelin, ouvre ta fenêtre, vois s'il eſt jour Encore s'il avoit quelque ſujet de s'allarmer, mais Floriſe l'aime, Chriſante pere de la belle approuve leur amour . . . . . . tout cela me met dans une colere . . . . . . allons la paſſer dans la cuiſine ſur quelque bouteille de vin . . . . .



SCENE



SCENE II.

PAMPHILE, TRIVELIN.

PAMPHILE *en dedans.*

TRivelin?

TRIVELIN.

Monſieur . . . ah voilà déja mon enragé de Maître qui m'appelle.

PAMPHILE.

Trivelin?

TRIVELIN.

Monſieur?

PAMPHILE *entrant.*

Où es-tu donc miſerable, où es-tu donc?

TRIVELIN.

Me voilà Monſieur.

PAMPHILE.

Traitre il y a une heure que je me tuë de t'appeller de tous les côtez . . . . comment tu n'eſt pas encore débotté?

TRIVELIN.

Cela va être fait tout à l'heure.

PAMPHILE.

Non tu iras comme cela: Ivrogne,

tu t'es amusé à boire à ton ordinaire.

TRIVELIN.

Hé Monsieur, nous ne faisons que descendre de cheval, & vous sçavez vous-même que depuis hier que nous partîmes du regiment nous courons la poste à jeûn.

PAMPHILE.

Te voilà bien malade, faquin, je te conseille de te plaindre : Vîte, qu'on se depêche de courir chez M. Chrisante, & de faire dire à la charmante Elorise que je viens d'arriver à Athenes.

TRIVELIN.

Hé, Monsieur, vous n'y songez pas, à peine est-il jour, tout le monde dort encore, & je me donne au Diable, il n'y a que les choüettes & nous d'éveillez à Athenes.

PAMPHILE.

Point de replique, fais ce que je te dis, si par hazard on te pouvoit faire parler à cette belle, ne manque pas de lui faire un récit des tourmens que j'ai soufferts depuis que je suis éloigné d'elle, assure-la bien que mon plus grand plaisir a été de m'occuper de son aimable idée, & que je n'ai point cessé de te parler d'elle : cours, je me rendrai chez elle au plu-tôt. *il sort.*

TRIVELIN.

J'y vas, Monsieur .... graces au ciel, je n'ai plus guere à souffrir; il ne revient ici que pour épouser sa Maîtresse, & une petite doze de mariage appaise les fumées de l'amour ..... mais j'entens quelqu'un qui chante.



SCENE III.

ARLEQUIN, TRIVELIN.

ARLEQUIN *chante.*

LArela, larela, larela.

TRIVELIN *a part.*

C'est lui-même.

ARLEQUIN, *apercevant Trivelin.*

Hom .... quelle bête est-ce là?

TRIVELIN *riant.*

Ah ah ah ah! il a peur de mon équipage militaire.

ARLEQUIN.

Si tu avances?

TRIVELIN.

Quoi tu ne me reconnois pas, Arlequin?

ARLEQUIN.

Ah c'eſt Trivelin, ah mon ami (*il court pour l'embraſſer ; mais appercevant l'épée de Trivelin il recule*) ôte donc ta grande épée, ſi tu veux que je t'embraſſe.

TRIVELIN.

Voilà qui eſt fait.

ARLEQUIN.

Ah ! mon cher ami Trivelin, depuis quand es-tu donc à Athenes ?

TRIVELIN.

J'arrive tout préſentement.

ARLEQUIN.

Es-tu toujours fort alteré ?

TRIVELIN.

Cela s'en va ſans dire, & toi toujours guai, joyeux ?

ARLEQUIN *ſaute.*

Toujours mon enfant, toujours. Je ſuis bien aiſe de te voir ; que je t'embraſſe encore ?

TRIVELIN.

De tout mon cœur.

ARLEQUIN.

T'es-tu bien diverti là-bas ?

TRIVELIN.

Pas mal ; je te conterai cela tantôt, j'ai maintenant à galoper pour mon Maître, j'aurai bien-tôt fait, & enſuite je me

rendrai à notre Cabaret.

ARLEQUIN.

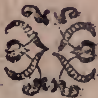
Va vîte, tu m'y trouveras, je vais dire bon-jour à Chloé, & puis je ne manquerai pas d'y aller.

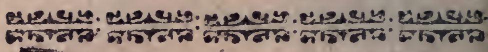
TRIVELIN.

Dans un moment je suis à toi.

ARLEQUIN *seul riant.*

Ah ah ah la drole de chose que l'Amour, cela fait la moitié de l'ouvrage : autrefois quand il falloit tirer de l'eau pour arroser mes fleurs, je trouvois que la corde étoit si rude & le puits si profond : mais depuis que j'aime Chloé, & que c'est pour lui faire des bouquets que je cultive mes fleurs je n'ai qu'à toucher la corde du bout du doigt seulement, & cela vient tout seul. Oh la plaisante chose que cet Amour ! si je sçavois celui qui l'a inventé.





SCENE IV.

CHLOE', ARLEQUIN.

CHLOE'.

BOn jour mon cher Arlequin.

ARLEQUIN.

Et bon jour ma chere Chloé, bon jour mon amour, ma rose, mon miel, mes macarons.

CHLOE'.

Tu as été bien long-tems à venir aujourd'hui.

ARLEQUIN.

J'étois allé te chercher ce bouquet dans mon jardin : prens-le, ma chere Chloé ; il sent bon comme toi.

CHLOE'.

Je t'ai attendu pendant une heure, & si-tôt que j'entendois quelqu'un chanter dans la ruë cela mettoit mon cœur dans un mouvement, & je disois, ah voilà mon cher Arlequin : mais aussi quand je voyois que ce n'étoit pas toi j'étois bien chagrine, je craignois qu'il ne te fût ar-

rivé quelque ohofe : vois combien je t'aime.

ARLEQUIN.

Cela eſt fort bien fait de m'aimer, ma chere Chloé; car moi je t'aime, oüi je t'aime de tout mon cœur : mais d'où vient que tu es triſte, qu'eſt-ce que tu as ?

CHLOE' *triſtement.*

Je n'ai rien, Arlequin.

ARLEQUIN.

Si, tu as quelque choſe... tu pleures... tu vas me faire pleurer auſſi, il ne faut pas ſe chagriner, mon petit nez, il faut toujours ſe tenir gaillarde, rire, chanter... dis donc ce que tu as.. ta mere t'a querellée, n'eſt-ce pas ?

CHLOE'.

Non au contraire, elle m'a dit qu'elle nous marieroit demain enſemble.

ARLEQUIN *ſaute de joye.*

Demain, oh demain... eſt-ce que cela ne te fait pas de plaiſir ?

CHLOE'.

Si fait, Arlequin, cela m'en fait beaucoup.

ARLEQUIN.

Si cela te fait du plaiſir, d'où vient donc que tu ne ris pas & que tu ne ſautes pas de joye comme moi ? tu as du chagrin, je le vois, & tu me le caches.

CHLOE'.

Il faut te l'avoüer, mon cher Arlequin, j'entens dire de tous les côtez que les hommes sont si trompeurs que je crains que tu ne cesses de m'aimer; Arlequin cela ne seroit pas honnête à toi de me planter là.

ARLEQUIN.

Moi je cesserois de t'aimer ! moi je planterois là ma chere Chloé, il faudroit que je fusse fou, où est-ce que je pourois trouver une autre fille si belle, si bonne, si douce, & qui m'aime comme toi ? nulle part. Oh ne t'embarasse pas nous serons demain mariez, allons donc réjoüis-toi : cela est si drole le mariage.

CHLOE'.

Helas ! il peut encore arriver bien des choses jusqu'à demain : j'ai revé cette nuit que tu me quittois pour en aimer une autre : ah mon cher Arlequin, si cela étoit j'en mourrois de douleur.

ARLEQUIN.

Va mon petit cœur, va ne crains pas cela, je t'aimerai toute ma vie, je te le jure : j'ai eu le même reve de toi, moi. J'ai révé, cela est bien pis, tu vas entendre, j'ai révé que tu étois mariée à un Monsieur & que tu ne voulois pas seulement me regarder, Et bien est-ce que cela me fâche ?

noir

non, parce que je ſçai bien que tu ne pourrois jamais trouver un Amant plus joli que moi, & qui t'aime tant.

CHLOE'.

Ton reve eſt un menteur aſſurément, mon cher Arlequin : moi je me marierois à un autre, oh tu ſçais bien que je t'aime trop pour te faire cette peine-là. Je t'aime tant que ſi un beau Monſieur tout doré me diſoit, Chloé, tu es bien aimable ; ſi tu veux m'aimer & m'épouſer, je te donnerai de beaux habits, de belles garnitures, de beaux rubans : un beau char : je lui dirois non ; j'aime mieux être la femme d'Arlequin, qui n'eſt qu'un jardinier.

ARLEQUIN.

Fort bien : & moi tien ſi une Princeſſe..... par exemple Madame la République étoit amoureuſe de moi, & qu'elle me dit, hé bon jour le petit Arlequin, que tu eſt joli, que tu eſt charmant, je lui dirois, cela eſt vrai, Madame, je ſuis un drole de corps : Je ſuis folle de toi. Oh, Madame, je ne ſuis pas digne de rendre folle une ſi grande Princeſſe ; car il faut parler honnêtement.

CHLOE'.

Tu as raiſon.

ARLEQUIN.

Si tu veux te marier à moi j'ai de ſi bon vin, de ſi bon fromage. Je boirois ſon vin, je mangerois ſon fromage . . . . .

CHLOE'.

Tu le mangerois, Arlequin?

ARLEQUIN.

Ecoute donc : Et puis quand j'aurois bû & mangé, je lui dirois allez au Diable, vous êtes trop laide, j'aime mieux être le mari de Chloé, cela eſt-il bien répondu?

CHLOE'.

Il n'y a que ce fromage qu'il ne faudroit pas manger : que je ſerois heureuſe, mon cher Arlequin, ſi tu m'aimois toujours de même, je ſerai bien charmée, je t'aſſure, quand nous ſerons mariez ; je te verrai toute la journée, j'irai travailler avec toi dans ton jardin : quand je ſuis loin de toi je ſuis toujours réveuſe, triſte, inquiete, tout m'ennuye, tout me déplaît.

ARLEQUIN.

Tout comme moi : mais auſſi quand je te vois je ſuis ſi content.

CHLOE'.

Hai, il faut déja que je te quitte, mon cher Arlequin.

ARLEQUIN.

Quoi tu t'en vas dëja? encore un petit

moment, on n'a pas ſeulement le temps de te regarder.

CHLOE'.

Je ne ſçaurois, je le voudrois bien.

ARLEQUIN.

Je t'en prie.

CHLOE'.

Je crains que ma mere ne me gronde.

ARLEQUIN.

Tu lui diras que tu étois avec moi.

CHLOE'.

Oh que je n'ai garde, ce ſeroit bien pis; elle m'a défendu de te parler que devant elle, & moi j'aimerois preſqu'autant ne te point voir; il me ſemble que ce que tu me dis ne me fais pas tant de plaiſir quand ma mere y eſt; cela me rend toute honteuſe.

ARLEQUIN.

Et moi cela me rend comme un nigaut, je n'ai plus d'eſprit pour te dire de jolies choſes.

CHLOE'.

Va, mon cher Arlequin, va travailler, je m'échaperai ce matin, & je t'irai voir dans ton jardin.

ARLEQUIN.

Tu y viendras.... Ah....

CHLOE'.

Oüi, Arlequin, j'irai; adieu mon ami.

ARLEQUIN.

Adieu ma petite Chloé, adieu mon petit bouchon : ne manque pas au moins d'y venir.

CHLOE'.

Non je te le promets.

ARLEQUIN *ſeul.*

Cette fille-là eſt la meilleure fille du monde, je ſerois avec elle toute ma vie ſans m'ennuyer, je ne ſuis jamais raſſaſié de la voir : Trivelin ne ſera pas encore venu au Cabaret, en l'attendant je vais me divertir. *Il ſaute & chante.*





SCENE V.

MIDAS, ARLEQUIN.

ARLEQUIN *chante.*

Vive mon joli jardin ſoir & matin
J'y ris, j'y chante, j'y badine,
Ah! le favorable terrain,
La roſe y croît ſans épine.

Arlequin pendant l'a parte que fait Midas, danſe & chante ſouvent le dernier vers de l'air.

MIDAS *à part.*

VOilà mon chanteur, quel goſier il faut que ce drole là ait le Diable dans le corps. . . . il m'eſt impoſſible d'y réſiſter . . . . . dès que l'aurore paroît le boureau commence ſon vacarme . . . . quoi faudra-t-il toute ma vie avoir les oreilles étourdies de ce miſerable, il faut, quoiqu'il en coûte, que je me procure du repos . . . . . j'imagine un moien qui peut-être me réüſſira.

ARLEQUIN.

La roſe y croît ſans épine . . ah ah ah, vous voilà, Monſieur Midas?

MIDAS.

Bon jour, Arlequin.

ARLEQUIN.

Voulez-vous vous divertir avec moi ?

MIDAS.

Me divertir avec toi : moi?

ARLEQUIN.

Oüi, eſt-ce que vous n'oſeriez ?

MIDAS.

Tu me fais pitié, mon enfant, tu me fais pitié.

ARLEQUIN *riant.*

Je vous faits pitié, ha, ha, ha; les Maltotiers ne ſont pourtant gueres pitoyables ; pourquoi donc eſt-ce que je vous fais pitié?

MIDAS.

Peus-tu être ſi joyeux étant auſſi malheureux que tu es ?

ARLEQUIN *riant.*

Moi je ſuis malheureux, ha ha ha?

MIDAS.

Sans doute.

ARLEQUIN *riant.*

Ha ha ha, vous me faites crever de rire.

MIDAS.

Que je plains ton aveuglement ! quoi tu ne vois pas que tu menes une vie miſerable ?

ARLEQUIN *riant.*

Une vie miserable, ah ah le Diable m'emporte si je l'aurois jamais crû; je dors bien, je mange bien, je bois bien, je ne crains rien, je ne souhaite rien, & vous appellez cela une vie miserable, ah ah ah; voilà pourtant un bon malheur: voyons donc votre bonheur à vous?

MIDAS.

Quelle comparaison? je suis riche, moi, j'ai de belles terres qui me rapportent de quoi vivre.

ARLEQUIN.

C'est être riche cela?

MIDAS.

En ton avis?

ARLEQUIN *riant.*

Je suis donc riche aussi moi? ah ah ah.

MIDAS.

Toi riche? hé tu te mocques!

ARLEQUIN.

Et vraiment oüi je le suis, n'ai-je pas mon petit jardin qui me rapporte aussi de quoi vivre, il a nourri tous mes peres, il me nourrira tout de même, je suis si content de l'avoir.

MIDAS.

Sache, mon cher Arlequin, que la plus petite de mes terres vaut vingt jardins comme le tien.

ARLEQUIN.

Qu'eſt-ce que cela me feroit quand mon jardin ſeroit auſſi grand que tout le monde, il m'auroit peut-être coûté à avoir beaucoup de peine, ou quelque mauvaiſe action.

MIDAS *à part.*

Qu'entend-il par-là? voudroit-il dire...

ARLEQUIN.

Et puis en ſerois-je plus grand; plus beau, plus joyeux, en mangerois-je davantage, non; ſi petit qu'il eſt il en nourriroit encore deux avec moi: mais vous comment faites-vous done? vous êtes donc bien gourmand pour manger tant de terres? en bonne cauſe que vous êtes tous les jours quatre heures à table, petit comme vous êtes, où mettez-vous donc tout cela?

MIDAS.

Tout ce que mes terres me rapportent n'eſt pas pour ma table; j'en réſerve une partie pour mes plaiſirs, une autre pour.....

ARLEQUIN. *riant.*

Pour vos plaiſirs, ha ha ha, vous achetez donc vos plaiſirs? ha ha ha. Les miens ne me coûtent rien, & ſi du matin au ſoir je chante, je ris, je ſaute.

MIDAS *à part.*

Je n'en aurai point de raiſon de ce côté-là.

ARLEQUIN.

C'eſt encore un héritage que j'ai reçû de mes peres que ma bonne humeur .... je me marierai demain avec Chloé, & ſitôt que j'aurai des enfans, je leur ferai part de cet héritage-là, vous les entendrez chanter, je vous en répons.

MIDAS.

bas Ah je ſuis perdu ! mais changeons de batterie .... *haut* Viens, mon cher Arlequin, je veux faire quelque choſe de toi, viens demeurer chez moi.

ARLEQUIN.

Et pourquoi faire ?

MIDAS.

Je te donnerai une place parmi mes Commis.

ARLEQUIN.

Qu'eſt-ce que vos Commis ? ah ! ſont-ce ces gens qui ſont toute la journée attachez devant une table, & qui diſent toujours, cinq & cinq ſont dix.

MIDAS.

Juſtement.

ARLEQUIN.

Oh je ne veux point de ces galeres-là.

MIDAS.

Quoi tu trouves cela plus fatiguant que de labourer ton jardin du matin au ſoir.

ARLEQUIN.

Oüi, car en travaillant je ſonge toujours à ma chere Chloé, & je chante.

MIDAS.

Arlequin tu ne ſçais pas ce que tu refuſes : le parti que je te propoſe eſt le chemin le plus court pour devenir grand Seigneur.

ARLEQUIN.

Grand Seigneur? vos Commis ſont donc aprentifs grands Seigneurs.

MIDAS.

Sans conteſtation.

ARLEQUIN.

Cet apprentiſſage là eſt-il bien long & bien difficile?

MIDAS.

Non, en peu de tems on y parvient; il n'eſt même pas neceſſaire d'avoir de l'eſprit, il ne faut qu'une conſcience aiſée.

ARLEQUIN.

Vous êtes grand Seigneur, vous?

MIDAS.

Oüi.

ARLEQUIN *riant.*

Vous autres grands Seigneurs vous avez des mines bien bouffonnes. Dites-moi qu'eſt-ce que le mêtier de grand Seigneur?

MIDAS.

Peſte de l'homme ! ce n'eſt pas un mêtier, c'eſt une qualité.

ARLEQUIN.

Une qualité .... & comment fait-on pour la faire ?

MIDAS.

Quel galimatias ! il ne faut rien faire.

ARLEQUIN.

Rien du tout.

MIDAS.

Non, (*à part*) j'aimerois mieux parler à une ſtatuë.

ARLEQUIN.

Cela eſt donc bien ennuyeux d'être toujours comme cela (*il ouvre la bouche ſans parler & équarquille les mains*) Oh je ne gagnerois pas ma vie à cette qualité là, je ne pourois jamais la faire ; j'aime à aller, à venir & à faire toujours quelque choſe moi : mais les grands Seigneurs vivent-ils plus long-tems que les autres ?

MIDAS.

Mais non, (*à part*) quelle diable de queſtion !

ARLEQUIN.

A quoi ſert donc cette grande Seigneurie ? j'aime tout autant reſter jardinier comme je ſuis.

MIDAS.

Mais quand nous avons la moindre maladie.

ARLEQUIN.

Maladie ? ah il faut que ce ſoit votre gourmandiſe, les plaiſirs que vous achetez & votre faineantiſe qui vous apportent des maladies, car mes peres ni moi n'en avons jamais eu : Eh bien quand vous avez de vos maladies que faites-vous donc ?

MIDAS.

Tout d'un coup des Medecins de toutes les couleurs.

ARLEQUIN.

Ah les Medecins, ce nom-là m'a fait grande peur, c'eſt apparemment une groſſe maladie, on en meurt n'eſt-ce pas ?

MIDAS.

Et non & non ; les Medecins ſont . . . . .

ARLEQUIN.

C'eſt donc là votre vie heureuſe à vous de manger plus que trente autres, d'être un faineant, d'avoir des maladies & des medecins. ah ah ah.

MIDAS.

Mais . . . .

ARLEQUIN.

Adieu adieu, je ſuis bien ſot d'écouter tous vos contes, vous me faites perdre

mon temps : pendant que je ſuis à entendre vos raiſonnemens je ne me divertis pas ; adieu gardez votre bonheur pour vous, j'aime mieux mon malheur à moi : *bas* Allons trouver Trivelin dans le Cabaret. *Il s'en va en chantant.*

MIDAS *ſeul.*

Que ce drole-là eſt heureux ! maudite ambition ! maudite ſoif de l'or, pourquoi m'avez-vous tiré de l'heureuſe obſcurité où je ſuis né ; je goûterois tous les jours comme cet homme mille plaiſirs innocens, & je paſſerois les nuits ſans troubles & ſans inquietudes : Oh Plutus reprenez les richeſſes que vous m'avez données, ou faites m'en joüir plus tranquilement.



SCENE VI.

MIDAS, SA FEMME, PAMPHILE.

MADAME MIDAS.

A Moi ici Dave, Silvain, Soſie, que l'on coure après Arlequin, & qu'on me l'aſſomme : (*à ſon mari*) comment, Monſieur, vous êtes-là & les bras croiſez, & vous ne m'avés pas défait de ce miſe-

rable qui trouble tous les jours mon repos.

MIDAS.

Et que vouliés-vous que je lui fisse, ma chere femme ?

MADAME MIDAS.

Ce que je voulois qu'il lui fît, helas, il falloit le carresser, le remercier, le récompenser de la bonté qu'il a de venir tous les jours m'éveiller, & me fendre la tête de ses chansons, il falloit le prier de me continuer une pareille aubade ; cela vous divertit apparemment ?

PAMPHILE.

Mais, ma mere . . . . .

MADAME MIDAS.

Taisés-vous, vous : j'enrage de voir que malgré toutes les peines que je me suis données pour faire de vous un joli homme, vous ne soiés qu'un sot comme votre pere.

MIDAS.

Quelle femme !

PAMPHILE.

Mais avec votre permission, ma mere, . . .

MADAME MIDAS.

Allés, allés, laissés-nous, allés auprès de votre Florise, c'est tout ce que vous sçavés faire ; dépechés-vous de l'épouser, & de retourner à votre Régiment : allés donc, vous dis-je, j'ai bien affaire de

votre figure ici. (*Pamphile sort*) Que je ſuis malheureuſe avec de la beauté, quelque jeuneſſe, de l'eſprit & des ſentimens, d'être l'épouſe d'un homme fait comme cela. Soſie, Soſie.

SOSIE *en dedans.*

Madame.

MADAME MIDAS.

Viendras-tu, petit coquin ?

SOSIE.

Me voilà, Madame.

MADAME MIDAS.

Vîte, va me chercher le Juge du quartier, qu'il vienne, qu'il accoure.

MIDAS.

Le Juge du quartier, ma mie ?

MADAME MIDAS.

Oüi, le Juge du quartier.

MIDAS.

Et pourquoi faire, s'il vous plaît.

MADAME MIDAS.

Pour me faire faire juſtice, puiſque vous n'avés pas l'eſprit de me la rendre vous-même : je veux qu'on m'enferme Arlequin.

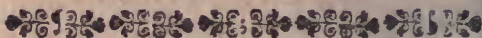
MIDAS.

Vous n'y ſongés pas, le cas n'eſt pas aſſez grave.

MADAME MIDAS.

Comment, merci de ma vie, n'eſt-ce

donc rien à votre avis que d'éveiller tous les jours une femme comme moi ; je suis obligée de courir le Bal & les Assemblées tant que la nuit dure , quand voulés-vous donc que je repose ? s'il m'est impossible de le faire le long de la journée, suis-je de fer ? c'est trop peu que de l'enfermer , je veux le faire pendre , le traitre qu'il est , toutes les femmes d'Athenes me prêteront main forte ; comme elles menent la même vie que moi elles sont interessées dans cette affaire , de plus j'ai deux jeunes Senateurs à qui tous les soirs je fais la leçon à ma toilette , je suis sure de leur suffrage. *à Sosie* Quoi tu n'est pas encore parti ?



SCENE VII.

PLUTUS , MIDAS , SA FEMME , SUITE DE PLUTUS.

PLUTUS.

à Sosie ARrête , *à Midas* & vous reconnoisses Plutus qui vous a comblés de biens , & qui vient encore travailler à votre tranquilité.

Midas

MIDAS.

Ah Seigneur !

MADAME MIDAS.

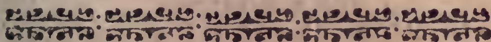
L'injure étoit trop criante, & je ſçavois bien que les Dieux étoient trop galans pour ſouffrir plus long-tems une femme comme moi expoſée aux inſultes d'un miſerable.

PLUTUS.

Rentrés chez vous, l'ennemi de votre repos s'avance, je l'entens, & je vais vous en vanger dans le moment.

MADAME MIDAS.

De grace, Seigneur Plutus, ne lui faites point de quartier.



SCENE VIII.

PLUTUS, ARLEQUIN, SUITE, &c.

PLUTUS *bas.*

LE voilà, il faut joüer d'adreſſe.

ARLEQUIN *entre en chantant.*

La la la . . Trivelin n'eſt pas venu dans le Cabaret, j'ai bu un coup tout ſeul & je m'en vas travailler dans mon jardin en

attendant que Chloé y vienne *les violons joüent un Prélude.* Des violons ! des violons !

PLUTUS.

Viens, Arlequin, viens te divertir avec nous.

ARLEQUIN.

Très volontiers, je le veux bien ; mais qui êtes-vous ? *à part* la drole de figure !

PLUTUS.

Je ſuis un Dieu.

ARLEQUIN.

Etes-vous Jupiter ?

PLUTUS.

Non, je ſuis Plutus le Dieu des Richeſſes.

ARLEQUIN.

Le Diable m'emporte ſi je vous connoiſſois.

PLUTUS.

Je le crois bien.

ARLEQUIN.

à part. J'aime ce Dieu, il eſt de bonne humeur. *haut* Y a-t-il long-tems que vous êtes Dieu ?

PLUTUS.

Oüi : mais cependant je ſuis une Divinité plus moderne que les autres.

ARLEQUIN.

Ne feriés-vous point un Dieu venu

dans une nuit comme un champignon?

PLUTUS.

Quoique je sois le plus moderne des Dieux, cela n'empêche pas que je ne sois celui qui reçoit le plus de vœux des mortels; autrefois les Temples des Dieux étoient remplis d'hommes qui leur demandoient la probité, la force, la constance, la science; les femmes venoient leur demander la chasteté, la modestie, l'amour pour leurs maris, l'attachement pour leur ménage, la sincerité: on y voyoit ruisseler le sang des victimes qu'on leur immoloit: mais depuis que j'ai eu des Titres de Divinité, il y a bien eu du changement; l'herbe croît sur leurs Autels, & tandis que je suis tout enfumé d'encens, j'ai le plaisir de voir qu'on n'en brûle presque pas un grain en leur honneur.

ARLEQUIN.

Mais comment diable ont-ils été assez sots pour recevoir parmi eux une fine mouche qui leur escroque toutes leurs pratiques.

PLUTUS.

A te dire le vrai, mon cher Arlequin, la chose n'a pas été bien facile, le Destin étoit mon juge, & j'avois contre moi tous les Dieux, mais j'avois toutes les Déesses dans ma manche: tu vois par-là que j'ai

toujours eu le droit de plaire au beau ſexe. Venus ſe mit à leur tête, & quand on eſt riche, & qu'on a de pareilles ſolliciteuſes, on a toujours bon droit.

ARLEQUIN.

Oh il n'y a point moyen de tenir contre ces Avocats-là, ils ont de certaines petites mines ſi appétiſſantes.

PLUTUS.

Bien plus, Jupiter devint amoureux de la belle Danaë, & comme il avoit beſoin de moi pour s'inſinuer dans la Tour d'airain où cette Princeſſe étoit enfermée, il prit mon parti, & y entraîna avec lui Mercure & l'Amour; ce dernier s'en eſt bien mordu les pouces depuis.

ARLEQUIN.

L'Amour? Et pourquoi donc?

PLUTUS.

Avant que je fuſſe Dieu ce n'étoit que par une conſtance ennuyeuſe & par une tendreſſe infinie qu'un Amant touchoit le cœur de ſa Maîtreſſe.

ARLEQUIN.

Et à préſent donc?

PLUTUS.

A préſens, ha ha ha, tiens on fait l'amour comme quand on veut prendre une maiſon à loyer, on lit l'écriteau, on y entre, on dit cette maiſon-là eſt drole,

je crois que je m'y plairai ; on ſe débat du prix ; on en convient, on paſſe le bail ; on s'y loge, & dès le lendemain on voudroit en déménager.

ARLEQUIN.

C'eſt que quand on vient pour loüer cette maiſon il y a de beaux meubles, de belles tapiſſeries qui en cachent tous les défauts ; mais quand on s'y loge, il n'y a plus que les quatre murailles, & pour lors on voit que le dedans ne vaut rien.

PLUTUS.

Revenons à mon hiſtoire : Quand j'eus Jupiter de mon côté, le Deſtin prononça un Arrêt en ma faveur, & je n'eus plus pour adverſaires que Mars le Dieu des Guerriers, & Apollon le Dieu des Poëtes ; Mars faiſoit le diable à quatre dans le ciel, il me menaçoit de me faire ſauter par les fenêtres, Apollon fit une Satyre contre moi, où il diſoit que j'étois un miſerable fils de la Terre, ſans éducation, ſans eſprit, ſans délicateſſe.

ARLEQUIN.

Etes-vous racommodé avec eux ?

PLUTUS.

Non, notre inimitié ſera éternelle : Mars ne s'en ſoucie gueres ; quand ce Dieu va faire quelque campagne, Venus a ſoin de ſon équipage ; d'ailleurs il a le

privilege de ne point payer ses dettes, mais Apollon en enrage bien, il a fait plusieurs tentatives pour faire sa paix avec moi, il a composé des vers en mon honneur, mais comme je n'entens rien à tous ces rogatons-là, je l'ai laissé chanter, tant qu'enfin las de se morfondre dans mon antichambre, il s'est remis de plus belle à déclamer contre moi, jusqu'à dire que j'étois la source de tous les maux.

ARLEQUIN.

A qui en a ce belître-là de mal parler d'un Dieu qui est si bon Diable ?

PLUTUS.

Va, Arlequin, laisse le dire, il est assez puni d'être broüillé avec moi, tout ce qu'il dira ne me fera pas grand tort ; les mortels ont trop appris à connoître ce que je vaux.

ARLEQUIN.

A propos, Seigneur Plutus, dans quel pays sont donc vos Temples ?

PLUTUS.

Je laisse aux autres Dieux ces magnifiques Edifices que tu vois ; pour moi l'Univers est mon Temple ; j'ai des Autels dans les cœurs de la plûpart des hommes, j'en ai dans celui de la Coquette, dans celui du Magistrat, dans celui du Financier, que sçais-je peut-être, dans

celui du Philosophe. C¿a, mon cher Arlequin, je veux que tu sois un de mes adorateurs ; (*Plutus donne à Arlequin une urne dorée*) tiens voilà un trésor que je te donne.

ARLEQUIN *avec étonnement.*

Oh la belle chose! comment l'appellés-vous ?

PLUTUS.

Un trésor.

ARLEQUIN.

Un trésor ..... Le beau nom! A quoi cela est-il bon ?

PLUTUS.

A toutes choses ; que j'en donne autant au premier faquin, j'en fais un homme d'importance, d'un miserable, j'en fais un honnête homme, d'un stupide, j'en fais un bel esprit.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce qu'un bel esprit?

PLUTUS.

Un bel esprit ..... C'est un homme qui fait des Livres.

ARLEQUIN.

Ah que je serai aise d'en faire aussi, je ferai de si beaux Almanacs, ils ne seront pas comme ceux qu'on vend ; ces ignorans-là apportent toujours de la pluye, oh bien moi je n'y mettrai que du beau

temps, & je ferai faire si chaud pendant l'hyver, qu'on s'ira baigner.

PLUTUS.

Qu'est-ce qu'un homme à qui je ne donne point de mes faveurs ? un miserable, un . . . . .

ARLEQUIN.

J'étois donc comme cela, moi ?

PLUTUS.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Oh l'honnête homme de Dieu, que je vous suis obligé de m'ôter tous ces vices-là . . . . A propos je vous prie de ma nôce.

PLUTUS.

De ta nôce ; & qui est-ce que tu épouses ?

ARLEQUIN.

Chloé ; un charmant petit minois qui demeure là.

PLUTUS.

Y songes-tu, mon cher Arlequin ? d'épouser une fille qui n'a point de bien, je ne souffrirai jamais cela, il te faut une Maîtresse riche.

ARLEQUIN.

Oh mais j'aime bien Chloé, & nous étions tous deux petits comme cela, que nous nous aimions déja.

Plutus.

PLUTUS.

Tu te mocques, apprens qu'un galant homme quand il se marie, ne consulte que son interêt, sans s'embarasser de l'Amour.

ARLEQUIN.

Oh oüi, mais j'ai juré que j'aimerois toujours Chloé, & que je l'épouserois.

PLUTUS *riant.*

Que tu es simple avec tes scrupules : va les sermens amoureux n'obligent à rien.

ARLEQUIN.

Vous avés beau dire, j'aime trop Chloé, je ne veux jamais la quitter.

PLUTUS.

Je sçaurai bien-tôt de tes nouvelles là-dessus : mais j'ai encore une chose à te dire.

ARLEQUIN.

Dites.

PLUTUS.

J'ai de deux sortes d'adorateurs ; les uns ne m'aiment que par rapport aux plaisirs & aux honneurs que mes faveurs leur procurent. Ils sont toujours prêts à les répandre à droit & à gauche ; & ils appellent cela grandeur d'ame.

ARLEQUIN.

Ce sont des ingrats, n'est-ce pas ?

PLUTUS.

Assurément : mais j'ai aussi de bonnes ames zelées pour mon culte, qui ne m'aiment que par rapport à moi ; ils ne sont pas plus satisfaits que quand ils contemplent dans leur coffre fort mes bienfaits ; pour les conserver il n'est ni sermens, ni parjures, ni crimes qui leur coûtent, & plutôt que de perdre la moindre de mes bonnes graces, ils se laisseroient égorger & mourir de faim : c'est à toi, mon cher Arlequin, à voir si tu veux en imitant ces derniers, gagner de plus en plus ma bienveillance.

ARLEQUIN.

Oüi oüi *bas*, je vais enterrer cela dans mon jardin ; ne le dites pas au moins.

PLUTUS.

Ne crains rien, (*à sa suite*) allons, mes enfans, divertissés Arlequin.

ARLEQUIN.

Oüi, divertissés-moi.

On danse.

AIR.

Deux Suivans de Plutus ensemble.

Heureux Arlequin !
Que ton Destin
Est digne d'envie ;

Plutus prévient tes désirs,
Tu vas voir couler ta vie
De plaisirs en plaisirs.

Une voix.

Quand Plutus nous aime,
Que notre sort est doux;
Tous les Dieux jusquà l'Amour-même
Sont pour nous.

Tous les deux.

Heureux Arlequin! &c. On danse.

VAUDEVILLE.

L'Amour n'est plus comme au vieux tems,
Un Roman de longue lecture
Souvent dix Tomes rebutans
Ne concluoient pas l'avanture;
Mais à l'usage des Traitans
Plutus l'a réduit en brochure. Turelure lure ton ton ton, &c.

PLUTUS.

Dans l'Univers tout suit mes loix,
Je tourne à mon gré la Nature,
Pour ayeux je donne des Rois,
A la plus abjecte Roture,
De Themis je regle la voix,
Pour favoriser l'imposture. Tu relure &c.

ARLEQUIN.

Vieilles qui voulés plaire encor,
Malgré votre antique figure,
Choisissez-moi, c'est un trésor.
Qu'un nigaut de mon encolûre;
Mais commencez par parler d'or;
Sans cela point d'Amour j'en jure,
Turclure lure, &c.

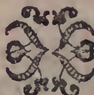
PLUTUS.

Adieu Arlequin: si tu m'es fidele, tu recevras bien-tôt de moi de nouveaux bienfaits.

ARLEQUIN.

Serviteur, Monsieur Plutus . . . . Ah mon cher trésor que je suis aise de t'avoir: mais pourtant je suis fâché d'avoir dit à Plutus que j'allois le mettre dans mon jardin, s'il alloit venir lui-même me le prendre: je sçai bien ce que je vais faire, je vas l'enterrer dans ma cave. Ah mon joli trésor!

Fin du I. Acte.





ACTE II. SCENE I.

PAMPHILE, FLORISE, TRIVELIN.

PAMPHILE.

NOn ; belle Floriſe, je ne ſçaurois vous exprimer les tourmens que l'abſence m'a fait ſouffrir.

FLORISE.

Pamphile, les peines que j'ai reſſenties me font aiſément juger des vôtres.

PAMPHILE.

Que Trivelin vous diſe l'état où j'étois.

TRIVELIN.

Cela eſt vrai, Mademoiſelle, on prenoit mon Maître pour un fou.

PAMPHILE.

Tais-toi, impertinent. Qu'il eſt cruel à un Amant bien épris de ſe voir loin de ce qu'il aime ; il n'étoit pour moi ni plaiſirs, ni repos.

TRIVELIN.

Oh pour cela j'en ſuis témoin ; toutes les Dames de la Garniſon étoient folles

de mon Maître, si vous sçaviés les petites mines & les petites façons qu'elles faisoient pour l'accrocher : mais malgré tout cela il n'a pas seulement daigné les regarder, j'en enrageois assez ; car elles avoient de jolies soubrettes qui mouroient d'envie de m'en conter.

PAMPHILE.

J'attens qu'il plaise à M. Trivelin de me laisser parler.

TRIVELIN.

Voilà le grand-merci, on plaide sa cause.

PANPHILE.

Encore... Que deviendrois-je, charmante Florise, si j'étois encore obligé de m'éloigner de vous.

FLORISE.

Ne me parlez point de cette séparation, Pamphile, j'y entrevois des chagrins qui m'ôtent tout le plaisir que j'ai de vous voir ; mais enfin que prétendés-vous faire ?

PAMPHILE.

Vous demander à votre pere, le presser, le conjurer de couronner mon amour.... Qu'avés-vous, vous me semblés interdite, que faut-il que je pense, ma résolution vous déplairoit-elle, ne m'aimeriés-vous plus?

FLORISE.

Ah Pamphile, que vous connoissés mal mon cœur, de le croire capable de changer pour vous : non je suis toujours la même.. Mais....

TRIVELIN *à part.*

Voilà un mais qui nous joüera quelque mauvais tour.

PAMPHILE.

De grace, achevés, cette incertitude m'accable.

FLORISE.

Je crains que mon pere n'y donne pas les mains si facilement.

PAMPHILE.

Que vous m'allarmés, adorable Florise! votre pere vous auroit-il dit quelque chose? Sur quoi fondés-vous vos soupçons? Parlés, qu'avés-vous apperçû?

FLORISE.

Peut-être je m'effraye sans sujet; mais je trouve que mon pere depuis quelque temps est devenu réveur, il affecte de ne me plus parler de vous : Ah Pamphile! s'il m'alloit défendre de vous voir.

PAMPHILE.

Y Pouriés-vous consentir?

FLORISE.

Que voudriés-vous que je fisse?

PAMPHILE.

Au moins promettés-moi, belle Florise, que votre cœur sera toujours à moi.

FLORISE.

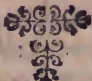
Remenés - moi au logis, Pamphile, peut-être serons-nous plus heureux que nous ne l'esperons.

PAMPHILE.

Allons, ensuite je chercherai votre pere, je lui étalerai toute ma tendresse, je ferai agir auprès de lui mes prieres & mes larmes, je n'épargnerai rien pour me le rendre favorable, heureux belle Florise; si avec tout cela j'étois assuré de vous obtenir. *Ils sortent.*

TRIVELIN.

Les voilà bien embarassés .... Allons voir si Arlequin seroit d'humeur de venir boire un coup : je n'ai pas pû l'aller joindre tantôt comme je le lui avois promis ... mais le voici ....





SCENE II.

ARLEQUIN, TRIVELIN.

Arlequin sort de sa maison qu'il ferme soigneusement, & vient tristement sur le Theâtre le chapeau sur ses yeux.

ARLEQUIN.

OUf

TRIVELIN *courant à lui.*

Ah Arlequin, mon ami.

ARLEQUIN *brusquement.*

Qu'est-ce que ce gros animal-là ! Tu as bien le cœur en joye.

TRIVELIN.

Comment ?

ARLEQUIN.

Passe ton chemin, ce brutal-là ....

TRIVELIN.

Je viens pour boire avec toi.

ARLEQUIN.

Je n'ai pas soif, moi.

TRIVELIN.

Je sçai pourtant où il y a de bon vin.

ARLEQUIN.

Je ne bois plus que de l'eau.

TRIVELIN.

Si tu en avois goûté ?

ARLEQUIN.

Tu feras bien de l'aller boire, & de me laiſſer en repos.

TRIVELIN.

Quelle mouche t'a donc piqué ? toi qui étois toujours de ſi bonne humeur ?

ARLEQUIN.

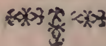
Je veux être comme il me plaît, moi : c'eſt ma volonté, qu'as-tu à dire à cela ?

TRIVELIN.

Tu te fâches ? tant pis pour toi, tu te défâcheras à ton aiſe. *Il s'en va.*

ARLEQUIN *ſeul.*

Ces droles-là il ſemble qu'on ſoit toujours obligé d'aller boire avec eux, & qu'on n'ait rien à faire & à ſonger que cela : je me ſoucie bien de ſon vin ; il ſeroit bien aiſe de me tenir dans le Cabaret, bois, Arlequin, ah le bon vin ! à ta ſanté, à tes amours, de tout mon cœur, réveille-toi . . . . . il m'enivreroit comme cela, & puis il viendroit prendre ce que j'ai.





SCENE III.

ARLEQUIN, CHLOE'.

CHLOE'.

ET vîte, mon cher Arlequin, & vîte.

ARLEQUIN.

Hé bien, hé bien, (*bas*) voilà déja l'autre, on ne peut pas être un moment en repos.

CHLOE'.

Il y a une heure que je te cherche, mon enfant, j'ai couru à ton jardin; mais je ne t'y ai point trouvé : Eſt-ce que tu n'y as pas encore été travailler?

ARLEQUIN *froidement.*

Non.

CHLOE'.

Viens vîte avec moi.

ARLEQUIN.

Où?

CHLOE'.

Chez Galatée; c'éſt aujourd'hui le jour de ſa naiſſance, il y a des violons, on y danſe, & nous y danſerons auſſi : allons,

viens donc . . . Eſt-ce que cela ne te fait pas de plaiſir.

ARLEQUIN.

Vas-y ſi tu veux . . . pour moi je n'ai pas envie de danſer.

CHLOE'.

Qu'as-tu donc ?

ARLEQUIN *boitant.*

Je ſuis boiteux.

CHLOE'.

Tu es boiteux ? le pauvre Arlequin ! va mon ami ce ne ſera rien . . . . viens, tu chanteras.

ARLEQUIN *parlant enrumé.*

Je ſuis enrumé.

CHLOE'.

Tu es enrumé, j'en ſuis bien fâchée, Arlequin . . . Viens toujours, tu verras les autres, cela te réjoüira.

ARLEQUIN.

Je n'ai pas le tems, adieu.

CHLOE' *le retenant.*

Quoi tu me quittes déja, mon cher Arlequin : eſt ce que tu ne me vois pas ? je ſuis ta chere Chloé.

ARLEQUIN.

Si fait . . . ſi fait . . . diantre . . .

CHLOE'.

As-tu bien le courage de t'en aller comme cela ſans me dire un ſeul mot ?

ARLEQUIN *brusquement.*

Hé que diable veus-tu que je te dise ?

CHLOE'.

Ce que tu as coûtume de me dire ; ce que tu me disois encore ce matin, que tu me trouves belle, que tu m'aimes bien, & que tu m'aimeras toute ta vie.

ARLEQUIN.

Je te l'ai dit deux mille fois, je ne sçaurois toujours recommencer la même chanson.

CHLOE'.

Redis-le moi encore, mon cher Arlequin, je suis si charmée quand j'entens cela de ta bouche, de si douces paroles sont toujours nouvelles quand elles sont dites par ce qu'on aime... Allons donc je t'en prie, fais-moi ce petit plaisir.

ARLEQUIN.

Hé bien oüi, & bien oüi, Chloé, tu es belle, & je t'aime toujours : voilà qui est fait, es-tu contente à présent.

CHLOE'.

Tu as quelque chagrin ; mon cher Arlequin, qu'est-ce qui t'a fait de la peine, ouvre ton cœur à ta chere Chloe, tu trouveras dans le sien toute sorte de consolation : tu sçais combien tout ce qui te touche m'est sensible, allons Arlequin, de grace, confie-moi le sujet de ton inquietude ?

ARLEQUIN *impatiemment.*

Ah ! ... va Chloé, va, laiſſe, laiſſe-moi, je te dirai cela une autrefois, j'ai quelque choſe en tête ... tu me fatigues ..

CHLOE'.

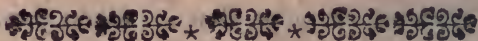
Je m'en vais, Arlequin, je vois bien que je t'incommode, tu voudrois que je fuſſe bien loin, adieu, je reviendrai tantôt te voir... Dis-moi donc adieu, Arlequin.

ARLEQUIN.

Adieu, Chloé, adieu, adieu.

CHLOE' *à part.*

Que je ſuis malheureuſe de voir comme cela Arlequin ; lui aurois-je fait quelque peine ſans le ſçavoir.



SCENE IV.

ARLEQUIN *ſeul.*

IRai-je travailler, ou bien n'irai-je pas ? que diable faut-il que je faſſe, cela eſt bien embaraſſant. Si j'y vas les voleurs viendront qui m'emporteront mon tréſor, & puis je ne ſuis plus en train de travailler, il vaut mieux que je reſte dans ma maiſon oüi .... mais auſſi il y a de ſottes gens dans cette Ville qui examinent tout ce

qu'on fait, s'ils ne me voient plus travailler ils ne manqueront pas de dire : ah ah, Arlequin ne cultive plus son jardin, c'étoit pourtant cela qui le nourrissoit ; comment fait-il donc pour vivre ? il faut qu'il ait un trésor : (*haussant la voix*) vous en avés menti, entendés-vous : il me semble que tout le monde l'a déja deviné ; car on me regarde, & on m'ôte son chapeau dans les ruës.



SCENE V.

CHRISANTE, ARLEQUIN.

CHRISANTE *à part pendant qu'Arlequin rêve.*

VOilà Arlequin : toutes les fois que je le vois je suis déchiré de mille remords. Il y a quinze ans qu'un de ses oncles mourant en Afrique où j'étois pour lors, me confia pour son neveu Arlequin d'assez gros biens qu'il y avoit amassés ; mais peu après le dérangement qui survint dans mes affaires fit que je ne pus me résoudre à m'en dessaisir ; aussi depuis ce tems-là je sens jour & nuit les reproches

de ma conſcience ; pour les appaiſer le meilleur moyen eſt d'en faire mon gendre . . . . . Serviteur, Arlequin.

ARLEQUIN *à part avec étonnement.*

Serviteur, Arlequin ! . . *haut* Je ſuis le vôtre, Monſieur Chriſante.

CHRISANTE.

Comment vous portés-vous, mon ami ?

ARLEQUIN.

bas Comment vous portés-vous, mon ami ? ah ? *haut.* Fort bien, je n'ai pas le ſol.

CHRISANTE.

Je ſuis charmé de vous voir, que je vous embraſſe.

ARLEQUIN.

Haï, haï, haï.

CHRISANTE.

Eſt-ce que je vous fais mal ?

ARLEQUIN.

haut Non. *bas* Il m'embraſſe pour m'étrangler.

CHRISANTE.

Que dites-vous ?

ARLEQUIN.

Je dis que je ſuis pauvre, & que vous m'embraſſés.

CHRISANTE.

Alles, allés, ne vous mettés pas en peine, je vais faire une choſe pour vous,

ça

ça je gage que vous ne devineriés jamais ce qui m'amene ici.

ARLEQUIN *bas.*

Ah! je le dévine trop bien, ce drole-là a le nez bon, il aura senti que j'ai un trésor.

CHRISANTE.

Je vous ai toujous aimé.

ARLEQUIN *bas.*

Et moi je te hais comme la peste.

CHRISANTE.

Vous êtes si honnête homme . . . .

ARLEQUIN.

Pardonnés - moi, je suis un miserable.

CHRISANTE.

Si sage . . . . .

ARLEQUIN.

Cela n'est pas vrai.

CHRISANTE.

Si bon . . . . . .

ARLEQUIN.

Vous vous trompés, Monsieur Chrisante.

CHRISANTE.

Si . . . . . .

ARLEQUIN *lui bouchant la bouche.*

Et non, non, non, vous dis-je, *bas.* le diable d'homme ; voilà des douceurs qui me coûteront bon.

CHRISANTE *bas.*

Sa ſimplicité eſt divertiſſante ; *haut* écoutés un inſtant, Arlequin, vous n'en ſerés pas fâché.

ARLEQUIN.

Qu'avés-vous à me dire ?

CHRISANTE.

Je veux vous donner une femme.

ARLEQUIN.

Une femme ! que vous ai-je fait, Monſieur Chriſante, pour me vouloir faire un ſi méchant préſent.

CHRISANTE.

Héla la ; doucement, Vous ne ſçavés pas quelle eſt la femme que je veux vous donner ; ça me connoiſſés-vous ?

ARLEQUIN.

Oüi, *bas* j'en enrage bien de te connoître.

CHRISANTE.

Sçavés-vous quelles ſont mes facultés ?

ARLEQUIN.

Vos facultés ?

CHRISANTE.

Oüi, mon bien ?

ARLEQUIN.

On dit que vous en avés beaucoup ; mais qu'eſt-ce que tout cela me fait à moi ?

CHRISANTE.

Patience, patience, & ma fille la con-

noiſſés-vous ? ain . . . . une perſonne bien-faite, belle, la . . . qui me reſſemble.

ARLEQUIN.

Non, je n'ai jamais vû de belle fille qui vous reſſemble.

CHRISANTE.

Je vous la ferai voir tantôt.

ARLEQUIN.

Oh je ne ſuis pas curieux de cette marchandiſe-là.

CHRISANTE.

C'eſt-elle que je veux vous donner en mariage.

ARLEQUIN.

Votre fille, dites-vous ?

CHRISANTE.

Oüi, ma fille.

ARLEQUIN.

A moi.

CHRISANTE.

Et oüi, à vous, à vous ; faut-il vous le dire cent fois ?

ARLEQUIN.

Si vous voulés rire je n'en ai pas envie, moi ; ne vous mocqués pas de moi comme cela, entendés-vous, parce que vous avés du bien.

CHRISANTE.

Moi me mocquer de vous, mon cher Arlequin, moi me mocquer de vous,

j'en ferois au defefpoir, non, croyés-moi, je vous parle ferieufement, & du meilleur de mon cœur.

ARLEQUIN.

Si vous ne vous mocqués pas de moi, vous êtes donc fou de me la vouloir donner, à moi qui fuis un pauvre Diable. Songés-vous bien à qui vous parlés, Monfieur Chrifante ? je m'appelle Arlequin.

CHRISANTE.

Ma fille eft affez riche pour elle & pour vous.

ARLEQUIN *à part.*

J'ai beau dire, mon cher tréfor, on te veut faire changer de maître.

CHRISANTE.

Je l'ai fait revenir de chez fa tante où elle a été élevée, & je l'avois comme promife à un Officier de vos voifins; mais j'ai fongé depuis que ma fille ne feroit pas heureufe avec lui; j'aime bien mieux qu'elle ait pour mari un honnête homme comme vous, qui m'ait obligation de fa fortune.

ARLEQUIN.

Hé Monfieur Chrifante, donnés votre fille à cet Officier, & ne faites pas la bétife de me la donner, fongés que je n'ai rien.

CHRISANTE.

Vous êtes riche en vertus, cela me ſuffit, ma fille ſera trop heureuſe de vous avoir, vous donner à elle c'eſt lui donner un tréſor.

ARLEQUIN *criant & courant.*

Un tréſor! miſericorde, miſericorde, ah je ſuis perdu; je ſuis aſſaſſiné, je ſuis enterré.

CHRISANTE *bas.*

Il perd l'eſprit, je penſe (*arrêtant Arlequin*) qu'avés-vous donc? qu'avés-vous donc?

ARLEQUIN.

Je n'en ai point, je n'en ai point..... laiſſés-moi aller?

CHRISANTE.

Et de quoi n'avés-vous point?

ARLEQUIN.

Non, je n'ai point de tréſor, cela n'eſt pas vrai.,

CHRISANTE.

Qui vous dit que vous en ayés?

ARLEQUIN.

C'eſt vous.

CHRISANTE.

Moi? non. Je vous dis que vous êtes pour ma fille un tréſor, c'eſt-à-dire, que c'eſt le plus beau préſent que je lui puiſſe faire que de lui donner un homme de votre vertu.

ARLEQUIN.

Vous ne croiés donc pas que j'aye un autre trésor.

CHRISANTE.

Non vraiment, ce n'est pas la ma pensée.

ARLEQUIN.

Jurés-en?

CHRISANTE.

Le Diable m'emporte :

ARLEQUIN *bas.*

Le sot animal que je suis !

CHRISANTE.

Ça ne consentés-vous pas d'épouser ma fille ?

ARLEQUIN.

Vous me donnerés donc tout votre bien pour ma peine.

CHRISANTE.

Il sera à vous un jour.

ARLEQUIN.

Je le veux donc bien, il faut s'y résoudre.

CHRISANTE.

Si vous m'en croyés, vous l'épouserés dans deux jours.

ARLEQUIN.

Comme vous voudrés; *bas* mais Chloé pourtant que dira-t-elle?

CHRISANTE.

Tenés, voilà cent éeus dans cette bourſe, vous acheterés quelque choſe pour vos nôces.

ARLEQUIN.

Cent écus, oh! .... adieu, Monſieur Chriſante.

CHRISANTE.

Gracés au ciel, le voilà réſolu d'être mon gendre.

ARLEQUIN *revenant.*

Ecoutés, éeoutés, je n'ai pas de tréſor au moins.

CHRISANTE.

Hé je le ſcai bien, je le ſçai bien.

ARLEQUIN.

Souvenés-vous bien que je vous dis que je ſuis un gueux, que je n'ai rien, & qu'on m'étrangleroit plutôt que d'arracher un liard de moi.

CHRISANTE.

Hé bien je vous veux comme cela. J'oubliois à vous dire que je vous envoyerai tantôt mon Tailleur; je veux que vous ayés un autre habit que celui-là.

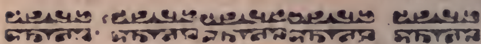
ARLEQUIN.

Adieu, Monſieur Chriſante; *bas* allons retrouver mon cher tréſor.

CHRISANTE.

A tantôt, mon cher Arlequin. *ſeul.* Je

me doute bien que le voiſinage jaſera ſur ce mariage; màis pourvû que je mette ma conſcience en repos, je ne m'embaraſſe point des caquets. Il faut que je preſſe ces nôces pour profiter de l'abſence de Pamphile, ſi je lui donnois le temps de revenir de ſa garniſon, il ne manqueroit pas de me remettre devant les yeux que je lui avois comme engagé ma parole, au lieu que ſi l'affaire eſt faite, ce ſera bien force à lui de ſe conſoler, & de prendre parti ailleurs.



SCENE VI.

CHRISANTE, BAMPHILE

PAMPHILE. *à part.*

JE cherche par tout Monſieur Chriſante, ſans pouvoir le rencontrer; *l'appercevant* mais ....

CHRISANTE *voyant Pamphile à part.*

Qui Diable eſt-ce que je vois? .... je penſe ....

Pamphile

PAMPHILE *à part.*

Le voilà.....

CHRISANTE *à part.*

Par ma foi c'eſt lui-même.

PAMPHILE *à part.*

Je tremble à l'aborder.

CHRISANTE *à part.*

Comment lui faire ce compliment ?

PAMPHILE *à part.*

Quels regards il jette de ce côté : . helas !

CHRISANTE *à part.*

Si je pouvois m'en aller chez moi ſans qu'il me vît. (*Il fait mine de s'en aller.*)

PAMPHILE *à part.*

Il cherche à m'éviter, tout m'annonce mon malheur : il n'importe, il faut que je ſache à quoi m'en tenir. *Il le ſaluë.*

CHRISANTE *bas.*

Peſte de la rencontre....

PAMPHILE.

Monſieur.....

CHRISANTE.

Ah Monſieur, vous voilà à Athenes : ma foi je vous croyois bien loin, & je ne vous attendois pas ſi-tôt ici.

PAMPHILE.

Le deſir que j'avois d'être auprès d'un homme tel que vous, pour qui je dois avoir ....

CHRISANTE.

Monſieur.. *bas* voilà un début qui me tuë.

PAMPHILE.

Et je l'ose dire auſſi, l'impatience de revoir un objet que j'adore . . . . .

CHRISANTE.

Ma fille ne mérite pas, Monſieur . . . *bas* la maudite converſation.

PAMPHILE.

Ah Monſieur, qui connoît mieux que moi ce qu'elle mérite, elle eſt ce que je trouve de plus aimable, & ce que j'ai de plus cher au monde : il faudroit autant m'ordonner de mourir, que de m'ordonner de m'en éloigner encore une fois.

CHRISANTE *à part.*

J'enrage : que diable avoit-il affaire de revenir ſi-tôt.

PAMPHILE.

Vous avés eu la bonté de me permettre de lui rendre des ſoins depuis ſix mois, oſerai-je encore attendre de vous celle de conclure un hymen où tendent tous mes vœux.

CHRISANTE *à part.*

L'y voilà, l'y voilà.

PAMPHILE.

Soiés aſſuré de ma part d'un reſpect & d'une reconnoiſſance éternelle.

CHRISANTE *bas.*

Il n'y a plus à reculer, il faut répondre.

PAMPHILE.

Que dois-je augurer de ce silence? helas!

CHRISANTE.

Vous faites trop d'honneur à ma fille, Monsieur . . . . . mais je suis fâché de vous dire que je ne sçaurois vous l'accorder . . . . & que je suis obligé de la marier à un autre. *bas* Courage.

PAMPHILE.

Ah, Monsieur, quel coup de foudre!

CHRISANTE.

Si je n'avois consulté que votre mérite, votre bien, & peut-être l'inclination de ma fille, je n'aurois pas hesité un moment à vous la donner; mais.

PAMPHILE.

Qu'entens-je?

CHRISANTE.

J'ai des raisons secrettes qui me forcent à prendre le parti que je prens, & vous serés persuadé qu'elles sont bien fortes, quand je vous aurai dit que le gendre que je me choisis est un jardinier de vos voisins nommé Arlequin.

PAMPHILE.

Arlequin! puis-je croire, Monsieur, qu'un homme aussi sage que vous . . . . .

CHRISANTE.

La chose est résoluë.

PAMPHILE.

De grace si je ne puis vous toucher, au moins ayés pitié de la charmante Florise, qu'un mariage si peu digne d'elle réduira au desespoir.

CHRISANTE.

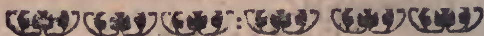
Mes raisons la détermineront.

PAMPHILE.

Ah! ne l'esperés pas; je connois son cœur : elle ne poura jamais consentir ....

CHRISAMTE.

Au surplus, Monsieur, c'est mon affaire, je suis son pere, c'est-à-dire le maître : je vous crois trop honnête homme pour la revoir après cela; je suis votre serviteur. *bas* M'en voilà quitte, que je suis content de moi.



SCENE VII.

PAMPHILE, TRIVELIN.

PAMPHILE *à part.*

JE vous perds, charmante Florise, ... juste ciel, ... je suis au desespoir .... vous allés être l'épouse d'Arlequin ...... un jardinier.

TRIVELIN *à part un papier à la main.*

Je le trouve bien à propos pour lui donner mon mémoire.

PAMPHILE *à part.*

Un gueux!

TRIVELIN *à part.*

A qui en a-t-il donc ?

PAMPHILE *à part.*

Un miſerable

TRIVELIN *à part*

On lui aura dit quelqu'une de mes fredaines.

PAMPHILE *à part.*

Je voudrois qu'on m'amenât ce coquin : dans la fureur où je ſuis . . . .

TRIVELIN *à part.*

C'eſt fait de toi, pauvre Trivelin.

PAMPHILE *à part.*

J'aurois le plaiſir de l'aſſommer . . . . .

TRIVELIN *à part.*

De l'aſſommer . . . . détallons, la place n'eſt pas tenable.

PAMPHILE *appercevant Trivelin.*

Trivelin.

TRIVELIN *tremblant.*

Monſieur . . . . Ah je ſuis mort.

PAMPHILE *vivement.*

Viença . . . . viença donc maraud, hé bien approcheras-tu . . . .

TRIVELIN.

Hé, Monſieur, ... vous voulés m'aſſommer.

PAMPHILE *le tirant.*

Viens donc, viens donc, marouﬂe, . . . quel eſt ce papier?

TRIVELIN.

Monſieur . . . . c'eſt . . . . ce n'eſt rien.

PAMPHILE.

Je veux le voir.

TRIVELIN.

C'eſt le mémoire de ce que j'ai déboursé pour vous ſur la route.

PAMPHILE *en colere.*

Eſt-il temps, bourreau de m'apporter cela?

TRIVELIN.

Monſieur . . . .

PAMPHILE *le prenant au collet.*

Tu mériterois, faquin . . . .

TRIVELIN.

A l'aide, n'y a-t-il point quelque perſonne charitable qui vienne nous ſéparer.

PAMPHILE *en colere.*

Dans le temps que je ſuis le plus malheureux des hommes, quand Chriſante me refuſe ſa fille, & que j'ai la douleur de me voir préferer Arlequin.

TRIVELIN.

Arlequin! *bas* il extravague, je penſe.

PAMPHILE.

Oüi, traître, on me le préfere; il doit épouser ma chere Florise : mais non, il ne vous épousera pas, charmante personne, non je cours vous délivrer du malheur qui vous menace, & me vanger en même temps sur ce miserable des mépris de votre pere.

TRIVELIN *l'arrêtant.*

Hé, Monsieur, qu'allés-vous faire? vous n'y pensés-pas.

PAMPHILE.

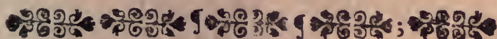
Retire-toi.

TRIVELIN.

Ne vaudroit-il pas mieux songer à empêcher ce mariage par quelque stratagême, au lieu d'en venir à de telles extrêmités.

PAMPHILE.

Non, laisse-moi, je suis incapable d'entendre aucune raison; il faut.....



SCENE VIII.

PAMPHILE, CHLOE', TRIVELIN.

TRIVELIN *appercevant Chloé qui passe.*

CHloé, Chloé?

CHLOE'.

Qu'eſt-ce donc, qu'eſt-ce donc?

TRIVELIN.

Mon Maître veut tuer Arlequin.

CHLOE'.

Ah; Monſieur, quel mal vous a fait ce pauvre garçon.

PAMPHILE.

Tous les maux imaginables; il m'enleve Floriſe qae j'aime plus que ma vie, il l'épouſe.

CHLOE'.

Il l'épouſe ..... ah, Monſieur, ne croyés pas cela; ce ſont des gens qui lui en veulent, qui vous auront fait ce rapport.

PAMPHILE.

Rien n'eſt plus certain; Chriſante ſon pere vient de me dire que la choſe étoit concluë.

CHLOE'.

Eſt-il poſſible, Monſieur!

PAMPHILE.

Plût aux Dieux que cela fût moins vrai.

CHLOE' *à part.*

Pleure, malheureuſe Chloé, que vas-tu devenir, voilà ton réve funeſte expliqué.

PAMPHILE.

Vous aimés Arlequin, je le vois.

CHLOE' *ſoupirant.*

Helas!

TRIVELIN *à part.*

La pauvre fille me fait pitié, ſi ce n'étoit pour un peu je l'épouſerois, moi.

PAMPHILE.

Il eſt indigne de votre tendreſſe : je cours nous vanger tous les deux.

CHLOE'.

Ah, Monſieur, arrêtés, je vous demande pardon pour lui.

PAMPHILE.

Vous êtes trop bonne....

CHLOE'.

Il m'aimoit, & il eſt impoſſible que je ſois ſi-tôt effacée de ſon cœur; je vais le chercher, & je me flate que ſon indifference, ſa dureté même ne poura réſiſter à mes larmes.

TRIVELIN.

Le voilà qui ſort de ſa maiſon.

PAMPHILE.

Je ſens ma colere.

CHLOE'.

Je vous en prie, Monſieur, laiſſés-moi avec lui.

PAMPHILE.

L'ingrat, mérite-t-il que vous vous intereſſiés pour lui?

CHLOE'.

De grace.

PAMPHILE.

Il faut faire ce que vous voulés. *Il ſort avec Trivelin.*



SCENE IX.

ARLEQUIN, CHLOE'.

ARLEQUIN *ſans voir Chloé.*

J'Ai ôté mon tréſor de ma cave, je viens de le mettre dans mon grenier, il ſera plus en ſureté. (*Appercevant Chloé*) Ah c'eſt encore toi.

CHLOE'.

C'eſt encore toi, ah mon cher Arlequin, eſt-ce eſt-ce toi qui me dit cela? oüi, tu vois, c'eſt toujours cette Chloé qui t'aime de tout ſon cœur; pourquoi n'es-tu plus cet Arlequin qui avoit pour elle tant de tendreſſe.

ARLEQUIN.

Ah! nous y voila, tu vas encore recommencer tes raiſons de tantôt.

CHLOE'.

Helas! peus-tu vouloir que je me taiſe, quand ton inconſtance me met au déſeſpoir,

mon cher Arlequin, te voilà prêt d'épouser Florise.

ARLEQUIN.

Florise?

CHLOE'.

Ne crois pas me le nier?

ARLEQUIN.

La fille de Monsieur Chrisante s'appelle Florise?

CHTOE'.

Tu ne le sçais que trop?

ARLEQUIN.

Non, je ne sçavois pas encore son nom; je te suis bien obligé de me l'avoir appris: elle est bien riche.... ain....

CHTOE'.

Ta résolution est donc prise, tu vas donc être l'époux d'une fille que tu n'aimes pas, & que tu ne connois pas seulement, & moi, mon cher Arlequin, tu me laisses-là.

ARLEQUIN.

Ne te chagrine pas, tu viendras à ma nôce, il y aura tant de bonnes choses, du fromage... des violons...

CHLOE'.

Moi, à ta nôce, mon cher Arlequin, moi, à ta nôce, je pourrois te voir en épouser une autre à mes yeux, moi qui t'aime tant.

ARLEQUIN.

Si tu m'aimes tant, ne dois-tu pas être bien aiſe que je devienne riche, tu auras le plaiſir de me voir avec un bel habit paſſer devant ta porte comme cela, *il ſe quarre*, je te dirai, bon jour, ma mie, & toi, tu diras, j'ai eu l'honneur d'aimer ce joli Seigneur-la

CHLOE'.

Que t'ai-je fait, mon cher Arlequin, pour me traiter avec tant de dureté! voilà donc ces nôces ſi prochaines dont ma mere me flatoit, & dont je me faiſois une ſi charmante idée; qu'il m'étoit doux de penſer que tu allois être à moi ſans réſerve, que je pourois te voir ſans crainte & ſans inquietude tous les momens de ma vie, helas! je devois bien plutôt me dire, inſenſée, que fais-tu, tu t'attaches à un ingrat que le premier vent fera changer.

ARLEQUIN. *bas.*

Diantre auſſi, pourquoi eſt-elle ſi pauvre?

CHLOE'.

Tu m'abandonnes, mon cher Arlequin, les richeſſes peuvent te faire oublier tous les ſermens que tu m'as faits de vivre & de mourir avec moi; peus-tu bien te réſoudre à ne plus voir celle que dès le berceau tu t'étois faite une ſi douce habitude

d'aimer? helas oüi, t'y voilà déterminé, je vais te perdre pour toujours, ton cœur y consent sans peine.

ARLEQUIN.

Chloé, ne me dis point toutes ces choses-la, tu me fais trop de pitié.

CHLOE'.

Courage, mon cher Arlequin, courage, laisse-toi attendrir : ton cœur veut revenir à moi, (*il soupire*) écoute les reproches qu'il te fait.

ARLEQUIN.

Cela est vrai, il me dit mille choses, il me remüe dans le corps : ce nigaud-la ne sçait pas les raisons que j'ai de te changer ; il s'imagine que pour se marier il ne faut avoir que de l'amour; bon: il faut bien d'autres choses vraiment ; il faut avoir beaucoup d'argent, sans cela on n'est pas heureux dans le mariage.

CHLOE'.

Non, mon cher Arlequin, ce ne sont point les richesses qui rendent le mariage heureux, c'est un parfait rapport de conditions d'humeurs, une complaisance, & une tendesse mutuelle qui en font toutes les douceurs : Rends-moi ton cœur, mon cher Arlequin, rends-le à cette Chloé qui t'étoit hier si chere, rends-le à ces larmes que tu vois couler. (*Arlequin se sen-*

tant attendrir, tourne le dos à Chloé, afin qu'elle ne s'apperçoive point de son désordre.) Helas ! il ne m'écoute pas, il ne daigne pas seulement tourner la vûë sur moi ; va, cruel, Chloé ne te retient plus ; va porter à ta Florise un amour que tu me dois, va lui jurer une tendresse qui est née, & qui s'est accruë avec nous, & afin que le don de ton cœur lui paroisse plus prétieux, dis-lui qu'il me tenoit lieu de tous les biens du monde, que je t'aimois plus que moi-même, va, ingrat, cours lui vanter ton infidelité.

ARLEQUIN *pleurant.*

Console-toi, Chloé, console-toi.... & gagne beaucoup d'argent...... quand Florise sera morte.... je te prendrai.

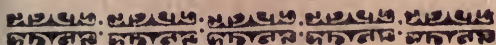
CHLOE'.

Adieu, traitre, adieu, je le vois bien ; mes larmes & les remords que j'excitedans ton cœur ne t'atendrissent point, ils me font haïr davantage. Adieu, si tu veux vivre heureux, ingrat, tâche d'oublier jusqu'au nom de la malheureuse Chloé. *(Elle s'en va deux pas & revient)* Adieu pour la derniere fois, mon cher Arlequin, tu ne me reverras jamais, tu apprendras bien-tôt que la douleur de te voir marié à une autre, m'aura fait mourir ; mais on te dira aussi quand mourant, j'au-

rai demandé pour toi aux Dieux tous les biens, tous les contentemens, & tous les plaisirs que tu peus desirer.

ARLEQUIN *seul pleurant.*

Haï... haï... haï.... Chloé.... Chloé! elle n'y est plus, elle a bien fait de s'en aller; car je crois que je l'aurois reprise, ... pour m'ôter cela de l'esprit, allons acheter quelque chose pour ma nôce... je songe que tout est bien cher; mais je suis un grand sot, qu'ai-je affaire moi, patce que je me marie, de nourrir mille gens: non, non, il faut plutôt porter ces cent écus avec mon trésor.



SCENE X.

ARLEQUIN, UN TAILLEUR ET SON GARÇON.

LE TAILLEUR *à son garçon.*

C'Est ici, frappons.

ARLEQUIN.

Aux voleurs, aux voleurs....

LE TAILLEUR.

Monsieur, je suis un Maître Tailleur,

ARLEQUIN.

Aux voleurs, aux voleurs ....

LE TAILLEUR.

Et je vous dis, Monſieur, que je ſuis un Maître Tailleur.

ARLEQUIN.

Et ce grand-benêt-là qui eſt derriere toi ?

LE TAILLEUR.

Monſieur, c'eſt mon garçon.

ARLEQUIN.

Que cherches-tu à cette porte ?

LE TAILLEUR.

Je ſuis envoyé de la part de Monſieur Chriſante, & je cherche Monſieur Arlequin.

ARLEQUIN.

Je le ſuis ? qu'eſt-ce que tu lui veux ?

LE TAILLEUR.

Ah Monſieur ... je veux avoir l'honneur de vous faire un habit.

ARLEQUIN.

Sans me venir dire cela, tu n'avois qu'à le faire.

LE TAILLEUR.

Mais, Monſieur, je n'avois pas votre meſure.

ARLEQUIN.

Oh le grand ignorant ! tu n'as apparemment jamais fait d'habits pour perſonne, puiſqu'il

puiſqu'il te faut des meſures . . . . prens-la grand ſot . . . . hé bien . . . . . qu'attens-tu donc ? .

LE TAILLEUR.

J'attens, Monſieur, que vous ayés la bonté de me mener chez vous.

ARLEQUIN *avec emportement.*

De te mener chez moi . . . ſçai-tu bien belître que je t'aſſommerai.

LE TAILLEUR.

Mais, Monſieur . . . .

ARLEQUIN.

Mais, butor, je veux reſter là, moi.

LE TAILLEUR.

Mais, Monſieur, avec votre permiſſion, on ne prend point une meſure dans une ruë.

ARLEQUIN.

Si tu ne veux pas la prendre dans la ruë, va-t-en.

LE TAILLEUR *à ſon garçon.*

Il faut en paſſer par-là; ces maudits parvenus-là ſont plus difficiles que d'honnêtes gens.

ARLEQUIN *à part.*

Ces eſcogriffes-là pouroient bien me prendre mes cent écus. *haut* Attendés.

LE TAILLEUR.

Plaît-il, Monſieur ?

ARLEQUIN.

Fermés les yeux tous les deux.

LE TAILLEUR.

Et pourquoi cela, Monsieur?

ARLEQUIN.

Parce que je le veux.... ferme les yeux, te dis-je, grand nigaud, & je vous casserai la tête à tous les deux, si vous les ouvrés avant que j'aye dit, pique. *Les Tailleurs ferment les yeux, Arlequin fait plusieurs choses pour voir s'ils ne voyent point.* Ces droles-là m'ont l'air d'avoir des yeux devant & derriere; *au garçon*, ferme donc tes yeux fripons, qui veulent me dévorer tout en vie. *Quand les Tailleurs ont les yeux bien fermés, Arlequin tire sa bourse de sa poche, il la met sur sa tête sous son chapeau, & ses deux mains par-dessus.* Pique.

LE TAILLEUR.

Monsieur, ayés la bonté d'abbaisser vos bras, il m'est impossible de prendre votre mesure, tant que vous serés ainsi.

ARLEQUIN.

Prens-la, si tu peux, c'est ma posture à moi d'être comme cela.

LE TAILLEUR *bas.*

Quel mistere. *Le Tailleur prend la mesure d'Arlequin qui se fait petit.* Levés-vous, s'il vous plaît, Monsieur?

ARLEQUIN.

Ne vois-tu pas, grosse buche, que plus je serai petit, & moins il faudra d'étoffe.

LE TAILLEUR *bas.*

Cette homme-là a le Diable dans le corps. *Il prend la grosseur du corps d'Arlequin, & enfin il lui passe sa mesure au tour du col, & prend ses grands ciseaux pour marquer.*

ARLEQUIN.

A moi, à moi, à moi, au secours ! ah les fripons ! *Il les bat.*

LES TAILLEURS.

Hé, Monsieur, Monsieur ... je n'en puis plus ...., arrêtés donc, s'il vous plaît.

ARLEQUIN.

Comment coquin, que j'arrête, tu veux me couper la gorge.

LE TAILLEUR.

Moi, Monsieur, je vous prens votre mesure, & vous nous roüés de coups ... De quelle couleur vous leverai-je de l'étoffe ?

ARLEQUIN.

De la couleur que tu voudras.

LE TAILLEUR.

Mais, Monsieur, il faut dire votre goût.

ARLEQUIN.

Mon goût est d'avoir un habit de la

couleur qui couvre le mieux, voilà tout.

LE TAILLEUR.

Monsieur, toutes les couleurs couvrent également.

ARLEQUIN.

Cela étant, grand belître, qu'est-ce que la couleur me fait donc? fais-le verd ou jaune.

LE TAILLEUR.

Y mettrai-je de l'or, de l'argent?

ARLEQUIN *brusquement.*

Pourquoi cela?

LE TAILLEUR.

Monsieur, tous les gens riches en mettent.

ARLEQUIN *en colere.*

Qui t'a dit que j'étois riche?

LE TAILLEUR.

Mais, Monsieur, vous épousés la fille de Monsieur Chrisante.

ARLEQUIN.

J'épouse le Diable qui t'emporte.

LE TAILLEUR.

Adieu, Monsieur, je vais employer tous mes soins pour vous contenter.

LE GARÇON.

Nous allons travailler avec toute la diligence possible, vous aurés la bonté de donner aux garçons pour boire.

ARLEQUIN.

Pour boire ! oh cela eſt juſte. *Il lui donne un ſoufflet.* Tiens, voilà dejà cela d'avance, partage avec tes camarades .... ces droles-là m'ont fait grande peur avec leurs chiens de ciſeaux : voilà encore quelqu'un ..... je n'ai jamais vû une ruë où il paſſe tant de monde, je vais m'en plaindre à la Juſtice.

Fin du II. Acte.





ACTE III. SCENE I.

ARLEQUIN *ſeul* } *accourt ſur le Theâtre ſon tréſor dans ſon chapeau.*

JE n'ai rien . . . . je n'ai rien . . . . Les maudites gens ! je voulois porter mon tréſor dans le bois ; car il n'eſt point en ſureté chez moi , mais il n'y a pas moyen , je n'ai été qu'au bout de la ruë , & tout le monde m'arrête , Arlequin ? où cours-tu ſi vîte ? qu'as-tu-là dans ton chapeau ? voyons . . . . . Le Diable vous emporte tous tant que vout êtes , les chiens aboyent après moi . . . . ah mon cher tréſor que tu as d'ennemis . . . . va , ne crains rien , tu es ma vie , tu es mon ame , tu es tout mon plaiſir , je ne te quitterai jamais , jamais : je dormirai avec toi , je parlerai toujours avec toi . . . . viens , je vas m'enfermer dans ma maiſon avec toi , j'en boucherai la porte & les fenêtres . . Allons , allons . . . . plaît-il ? qu'eſt-ce ? de quoi ? Il me ſemble toujours que jentens du

monde . . . . cache-toi bien, mon cher trésor, je tremble qu'on ne nous voye ensemble. *En s'en allant il se trouve nez à nez avec Briarée.* Ah la mauvaise fisionomie! *il s'enfuit.*



SCENE II.

BRIARE'E, ARLEQUIN.

BRIARE'E *à Arlequin qui s'enfuit.*

MOn ami, mon ami, parlés donc? . . . . . il fuit sans m'écouter, je voulois lui demander où demeure un jardinier, qui, à ce que m'ont dit mes Clercs, est venu tantôt dans mon Etude : à qui m'addresser? je ne vois qui que ce soit, mon plus court sera de frapper à sa porte. *Il frappe.*

ARLEQUIN *par la lucarne de son grenier.*

Qui va là? qui va là?

BRIARE'E.

Ami . . . .

ARLEQUIN.

Il n'y a point d'ami.

BRIARE'E.

Ouvrés, s'il vous plaît, je vous veux.

ARLEQUIN.

Je ne vous veux rien, moi.

BRIARE'E.

Ouvrés donc, je n'ai que deux mots à vous dire.

ARLEQUIN.

Dites-les d'où vous êtes ? je vous écoute.

BRIARE'E.

C'eſt pour vous prier de me donner.....

ARLEQUIN *avec emportement.*

Je ne donne rien.

BRIARE'E.

Vous ne ſçavés pas ce que je vous demande, c'eſt l'addreſſe d'un nommé Arlequin.

ARLEQUIN.

Arlequin?

BRIARE'E.

Oüi: un jardinier.

ARLEQUIN.

Pourquoi faire? c'eſt moi.

BRIARE'E.

Ah, Monſieur, on m'a dit que vous étiés venu me chercher.

ARLEQUIN.

Non.

Briarée

BRIARE'E.

Souvenés-vous-en bien, un Procureur qui se nomme Briarée, & qui demeure là-bas, en allant à l'Hôpital.

ARLEQUIN.

Ah oüi, je l'avois oublié, je descéns; (*il entrouvre sa porte*) reculés-vous de ma porte, je vais sortir .... encore plus loin ....

BRIARE'E *à part.*

Quelles cérémonies pous se faire écouter, je pense que cet homme-là est fou.

ARLEQUIN.

Monsieur le Procureur, faites-moi mon procès.

BRIARE'E.

Vous voulés dire que je forme quelque instance à votre requête.

ARLEQUIN.

Oüi. Faut-il beaucoup de choses pour faire un procès?

BRIARE'E.

Non, je vous en ferai mille sur rien.

ARLEQUIN *bas.*

Je ne sçai si j'ai bien fermé ma porte; (*il y va, & cependant Briarée continuë*)

BRIARE'E.

Je sçai donner de certaines tournures.. demandés au Palais quel homme je suis, ma réputation y est bien établie.. J'ai

chez moi trois Clercs Arabes de Nation, j'ose dire qu'ils seront un jour l'honneur de leur profession; c'est une bonne école que mon étude; contre qui voulés-vous que j'occupe pour vous?

ARLEQUIN.

Contre tout le monde.

BRIARE'E.

Les bons sentimens où je vous vois, les Dieux vous les conservent! mais par qui commencerai-je?

ARLEQUIN.

Par qui vous voudrés.

BRIARE'E.

Mais il faudroit me nommer quelqu'un.

ARLEQUIN.

Et bien, commencés par Monsieur Midas, un Maltotier qui demeure-là; je voudrois bien avoir un coin de sa cour pour aggrandir mon jardin.

BRIARE'E.

Rien n'est plus facile; il ne s'agit que de voir si vous avés des raisons.

ARLEQUIN.

Oh oüi, premierement il est trop petit. Est-ce assez?

BRIARE'E.

Non, la taille d'un homme n'est pas matiere à procès.

ARLEQUIN.

Il a trop de terres, il eſt trop riche.

BRIARE'E.

Tout cela ne vous fait rien, ces gens-là ſont des volailles que la République laiſſe engraiſſer, elle ſçait bien où les trouver dans ſes beſoins pour en faire ſes conſommés.

ARLEQUIN.

Et bien il a une femme qui a de grands Seigneurs pour amans.

BRIARE'E.

Cela eſt loüable à cette femme ; elle fait ce qu'elle peut pour annoblir ſes enfans.

ARLEQUIN.

Oh dame, vous diſiés qu'il ne falloit rien pour faire un procès.

BRIARE'E.

Rien, c'eſt-à-dire peu de choſe ; il faut pourtant une eſpece de fondement. (*Arlequin rêve*) Hé bien trouvés-vous quelque choſe ?

ARLEQUIN *gaiment.*

Oüi, oüi, Monſieur, un fondement ! un fondement !

BRIARE'E.

Voyons ?

ARLEQUIN.

Il ferme ſa porte trop fort, & il ébranle toute ma maiſon.

BRIARE'E.

Oh ! cela prend forme de raiſonnement.... Monſieur Midas nous vous apprendrons à fermer doucement votre porte.

ARLEQUIN *avec tranſport.*

Un autre fondement ; il m'a promis des coups de bâton, parce que je chante toujours.

BRIARE'E.

Courage, courage, Monſieur Midas, ah s'il vous les avoit donnés (*Arlequin court*) où allés-vous donc ?

ARLEQUIN.

Je vas le prier bien honnêtement de me les donner.

BRIARE'E.

Demeurés, demeurés, cela n'empêchera rien ; je vais lui faire manger en frais ſa maiſon.... des coups de bâton! patience, il vaudroit mieux qu'il eut affaire à tout l'enfer qu'à moi : avant qu'il ſoit quatre jours il y aura plus de deux rames de papier produites contre lui.

ARLEQUIN.

Ah! l'honnête homme ! que je vous embraſſe, le ciel vous benira.

BRIARE'E.

Mais ne perdons point de temps donnés-moi une vingtaine d'écus pour commencer.

ARLEQUIN.

Une vingtaine d'écus . . . .

BRIARE'E.

Oüi. . . .

ARLEQUIN.

Une vingtaine d'écus . . . Vous êtes un fripon.

BRIARE'E.

Comment? m'appeller fripon ! un Procureur !

ARLEQUIN.

Me demander vingt écus . . . . Retire-toi . . .

BRIARE'E *à part.*

Je vois bien qu'il n'y a rien de bon à gagner avec cet extravagant-là.

ARLEQUIN.

Ah ah, tu me dis des injures tout bas, tiens, tiens, au lieu de ta vingtaine d'écus, voilà une vingtaine de coups de bâton. (*il le bat.*

BRIARE'E.

A moi, à l'aide.

ARLEQUIN *seul.*

Fi . : . j'aurois grande honte : il faut que ce drole-là n'ait guere de conscience pour un Procureur . . . . Diantre je ne serai jamais en repos; qu'est-ce que cette créature-là à present . . . ah ! elle regarde ma maison, je suis perdu . . . elle aura senti . . .



SCENE III.

FLORISE, ARLEQUIN.

FLORISE *à part.*

C'Eſt ici qu'on dit qu'il demeure.

ARLEQUIN *bas.*

Il faut que je l'éloigne de ma porte.

FLORISE *à part.*

La réſolution de mon pere me fait tourner l'eſprit, je ne ſçais où je vas.

ARLEQUIN.

Vous êtes bien triſte, Mademoiſelle, (*à part*) elle a peut-être perdu ſon tréſor.

FLORISE.

Helas, mon ami, je ſuis d'un chagrin que je ne me connois pas : mon pere veut me marier.

ARLEQUIN.

La drole de fille que vous êtes ; & depuis quand donc un mari fait-il peur aux filles : j'ai toujours vû que le ſeul nom de mariage les réjoüiſſoit.

FLORISE.

Il n'auroit pour moi rien d'affreux, ſi l'entêtement d'un pere ne m'arrachoit à ce

que j'aime pour me donner à un homme que j'abhorre.

(*Elle tourne les yeux du côté de la maison. d'Arlequin.*)

ARLEQUIN.

Ne regardés pas de ce côté-là, le soleil vous feroit mal : le mari que votre pere veut vous donner a-t-il beaucoup d'argent ?

FLORISE.

Non ; c'est un miserable.

ARLEQUIN.

Votre pere a tort.

FLORISE.

On dit qu'il est laid à faire peur, petit, mausſade, bête à tuer, yvrogne, jaloux.

ARLEQUIN.

Si j'étois comme cela, j'irois me pendre.

FLORISE.

On poura bien m'obliger à lui donner ma main : mais pour mon cœur ....

ARLEQUIN.

Vous me faites pitié.

FLORISE.

Mon pere doit me le faire voir tantôt.

ARLEQUIN.

Vous ne le connoissés donc pas ?

FLORISE.

Non, mais je le hais à mort.

ARLEQUIN.

Je me marie comme vous, à une fille

que je n'ai jamais vûë.

FLORISE.

Vous ?

ARLEQUIN.

Oiii. On m'a dit qu'elle n'étoit pas trop jolie ; mais qu'elle étoit bien méchante, qu'elle joüoit, qu'elle étoit coquette, qu'elle . . . .

FLORISE.

Que je vous plains !

ARLEQUIN.

Oh taisés-vous, quand je serai son mari, je la ferai bien changer.

FLORISE.

Après tout si vous êtes malheureux avec elle, c'est que vous le voudrés bien ; car enfin, pourquoi épouser une femme que vous n'aimés pas ? personne ne vous y contraint, vous.

ARLEQUIN.

Elle est bien riche . . . . vous la connoissés peut-être.

FLORISE.

Cela se peut, comment s'appelle-t-elle ?

ARLEQUIN.

Elle s'appelle . . . attendez . . . Diable . . . elle s'appelle . . . . ah Florise, Florise.

FLORISB.

Qu'entens-je !

ARLEQUIN.

Vous êtes trop bonne, Mademoiselle, de vous chagriner à cause de moi : je vois bien que vous la connoissés cette Florise, elle est bien méchante, n'est-ce pas ?

FLORISE.

C'est donc toi qui es Arlequin.

ARLEQUIN.

Et vraiment oüi, à votre service.

FLORISE.

Je suis Florise.

ARLEQUIN.

Vous ?

FLORISE.

Oüi, traître, & si tu as la hardiesse de m'épouser. . . .

ARLEQUIN.

Ah ah, c'ést donc de moi que vous disiés de si belles choses, yvrogne, laid, bête . . . je vous épouserai pour vous faire enrager.

FLORISE.

Si tu es assez osé pour le faire ; attens-toi de ma part à tous les chagrins & à toutes les peines que peut faire une femme comme moi à un mari de ta sorte.

ARLEQUIN.

Tarare, je ne vous crains pas ; les écus de votre pere me consoleront.

FLORISE.

Il n'y a point d'outrages, ni d'affronts que tu ne doives esperer de moi.

ARLEQUIN.

Nous verrons, nous verrons : la jolie maniere de faire l'amour ! (*bas en soupirant*) helas ce n'étoit pas ainsi que je parlois avec la pauvre Chloé ! (*haut*) J'entens du bruit dans ma maison. Ah ! on me vole, on me ruine, on m'arrache l'ame. (*il s'enfuit & tombe*) Ah la tête ! (*il entre chez lui*)

FLORISE *seule*.

Se fût-il tué ? Elle n'est pas trop jolie : l'impertinent ! Voila donc l'époux que mon pere me destine, c'est avec lui qu'il veut que je passe mes jours : non, plutôt que d'y consentir, il n'est point d'extrêmité où je ne me porte : cependant que fait Pamphile ? d'où vient que je n'entens point parler de lui, je connois son amour & sa vivacité, & après le refus de mon pere, tout m'allarme.... Mais le voici. Ciel ! que vois-je avec lui, ne le reverois-je que pour le trouver infidele. Tâchons de l'écouter sans être vûë. (*Elle se cache.*)





SCENE IV.

PAMPHILE, CHLOE', TRIVELIN, FLORISE *cachée.*

PAMPHILE.

OUï, belle Chloé, ce sont mes parens qui sont cause de toutes vos peines,

CHLOE'.

Helas! que leur ai-je fait.

PAMPHILE.

Arlequin les éveilloit tous les jours par ses chansons, ils s'y sont pris de toutes les manieres pour le faire taire; enfin las d'employer inutilement leurs prieres & leurs menaces, ils ont eu recours au ciel qui les a exaucés; Plutus le Dieu des Richesses est descendu à leur secours, il les a vangés d'Arlequin en lui donnant un trésor, c'est ce qui l'a rendu comme vous l'avés vû.

CHLOE'.

Voilà qui est bien honnête à un Dieu de venir ensorceler le monde.

PAMPHILE.

Consolés-vous, belle Chloé, je vas dans

un moment essuyer vos larmes ; c'est à moi à vous faire oublier tous les chagrins que mes parens vous ont causés.

CHLOE'.

Quelles obligations je vous aurai, Monsieur !

PAMPHILE.

Vous ne m'en aurés aucune, belle Chloé, puisqu'en travaillant à votre bonheur j'assure en même temps le mien. L'Amour vient de m'inspirer le moyen d'y parvenir.

CHLOE'.

Que je serois heureuse, si vous pouviés y réüssir : mais helas ! je le souhaite trop pour oser me le promettre.

PAMPHILE.

Fiés-vous à moi, & reposés-vous sur moi de toutes choses ; je vous répons du succês, & j'espere que la fin du jour nous verra heureux l'un & l'autre. (*à Trivelin*) Toi, songe à faire passer cette lettre à Florise, il vaut mieux la prévenir, sans cette précaution, elle pourroit venir rompre nos mesures : venés, belle Chloé, donnés-moi la main.

CHLOE'.

Allons chez ma mere prendre nos arrangemens là-dessus.



SCENE V.

FLORISE, TRIVELIN.

TRIVELIN *à part.*

COmment diable m'y prendre pour faire tenir cette lettre à Florise sans que le bon homme Chrisante s'en apperçoive.

FLORISE *à part.*

Non, ingrat, ne crains rien, tu connois mal Florise, elle ne rompra point tes mesures.

TRIVELIN *rêvant à part.*

Fi, au diable, cette expedient-là m'attireroit une volée de coups de bâton.

FLORISE *à part.*

Le perfide ! quelle peine j'ai euë à me retenir.

TRIVELIN *à part.*

Si Nerine sa suivante sortoit, il m'en coûteroit quelques baisers ; mais je passerois par là-dessus, quand il s'agit de faire plaisir à son Maître, il faut prendre un peu sur soi.

FLORISE *à part.*

C'en eſt fait, ſon lâche procedé me rend à moi-même.

TRIVELIN *l'appercevant.*

Ah! Mademoiſelle, vous voilà, parbleu je vous rencontre bien à propos; j'étois à creuſer ma cervelle pour trouver le moyen de vous rendre une lettre que mon Maître . . . .

FLORISE.

Donne; & voilà la réponſe que j'y fais. (*Elle la déchire.*)

TRIVELIN.

Qu'eſt-ce à dire? Eſt-ce que je réve?

FLORISE.

Dis à ton Maître qu'il peut pouſſer ſa perfidie auſſi loin qu'il voudra, & qu'il ne craigne point que je le trouble dans ſes beaux projets.

TRIVELIN.

Comment, Mademoiſelle?

FLORISE.

Qu'il l'épouſe . . . .

TRIVELIN.

Et qui? *bas* le Diable m'emporte, ſi j'y comprens rien.

FLORISE.

Ne voudrois-tu point me nier des choſes dont je viens d'être témoin, ne viens-je pas de voir ici ton Maître avec Chloé?

n'ai-je pas entendu les beaux discours qu'il lui a tenus.

TRIVELIN.

Mais, Mademoiselle....

FLORISE.

Assure-le que je vois son inconstance sans dépit.

TRIVELIN.

S'il vous plaisoit.....

FLORISE.

Le traître! avec quels transports il l'assuroit qu'il alloit travailler à leur bonheur commun.

TRIVELIN.

Vous ne voulés pas m'entendre.

FLORISE.

J'en ai trop entendu, on ne m'abuse point. L'ingrat!

TRIVELIN.

Un mot.....

FLORISE.

Non, je n'écoute rien ... va lui dire que je vas épouser Arlequin, que je cours de ce pas presser mon pere de conclure notre hymen, & que dès ce soir je veux être son épouse.

TRIVELIN.

Y songés-vous, Mademoiselle, épouser Arlequin.

FLORISE.

Laiſſe-moi, mon parti eſt pris, rien ne m'en fera revenir; dis bien à ton Maître que je ne l'aime plus; mais qu'au contraire j'ai pour lui une haine ſi violente : Oh je voudrois qu'il fût ici pour lui faire connoître moi-même combien il m'eſt odieux. Tu ne lui diras pas cela comme moi. *Elle s'en va.*

TRIVELIN.

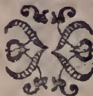
Permettez de grace .....

FLORISE.

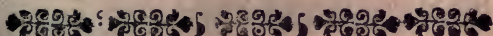
Ne me ſuis point.

TRIVELIN *ſeul.*

Quelle tête! M'a-t-il été poſſible de lui faire entendre raiſon; après tout, ſes menaces ne m'effraient guere; il ſera bien facile à mon Maitre de l'appaiſer, dès qu'il voudra s'en donner la peine, quoiqu'elle diſe, ſa haine reſſemble bien à de l'amour ... mais voilà Arlequin qui ouvre ſa porte, je me retire, afin qu'il ne ſoupçonne rien du tour qu'on lui joüe.



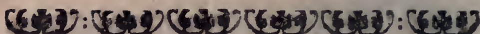
SCENE



SCENE VI.

ARLEQUIN *seul, son trésor dans sa main.*

ALlons, allons, Monsieur le Trésor, vîte, vîte, hors de ma maison, je suis las de loger un hôte comme vous, vous avés pensé tantôt me faire rompre le cou, & je me tuërois peut-être tout-à-fait, si je vous gardois davantage, allons, allons, vous avés beau me regarder : point de raisons, il faut décamper . . . . mon cher Arlequin, mon cher Arlequin? oüi, oüi, je t'en répons, il n'y a point de cher Arlequin qui tienne, je n'entends rien, je suis sourd, je ne veux plus de ta maudite compagnie : Est-ce donc Arlequin? non, je ne te connois plus : Toi qui vivois hier si heureux, qui ne connoissois ni les peines ni les chagrins, ni les maladies, depuis ce matin que tu as un trésor, te voilà devenu fou, furieux, ingrat à tes amis, cruel à ta Maîtresse, barbare à toi-même, quelle chienne de vie menes-tu? n'as-tu point de honte de vivre comme cela?



SCENE VII.

PLUTUS, MIDAS, ARLEQUIN.

MIDAS.

QUe j'aye le plaisir, Seigneur Plutus, de voir de mes yeux le trouble d'Arlequin ; c'est ee qu'il y a de plus doux & de plus satisfaisant dans la vengeance.

PLUTUS.

Venés : & avant de remonter au ciel, je veux assurer pour jamais votre repos Le voici, avançons.

ARLEQUIN *à part.*

Je vas chercher Plutus, & lui rendre son trésor. (*l'appercevant*) Ah vous êtes bienvenu. (*à Midas*) Qu'est-ce qui vous demande, vous ?

PLUTUS.

Il est ici sans consequence ; c'est un de mes favoris.

ARLEQUIN.

Vous lui avés donc donné aussi un trésor ?

PLUTUS.

Oüi.

ARLEQUIN.

En bonne cauſe qu'il eſt toujours triſte comme un loup garou. Tenés, donnés-lui encore celui-ci, il en aura deux.

MIDAS.

Ah !

PLUTUS.

Comment, mon cher Arlequin ? Pour quelle raiſon....

ARLEQUIN.

Pour la raiſon que je n'en veux plus.

PLUTUS.

Tu n'en veus plus ?

ARLEQUIN.

Non ; tenés, vous dis-je, prenés-le vîte, ſinon j'irai le jetter dans la mer. Si j'avois bien ſçû ce que c'eſt qu'un tréſor quand vous me l'avés donné....

PLUTUS.

Quoi, mon cher Arlequin, eſt-ce-là cette fidelité & ce zele que tu m'avois tant promis ce matin, tu te laſſes déja de mes biensfaits.

ARLEQUIN.

Quels diables de bienfaits, qui rendent le monde miſerable ?

MIDAS.

Seigneur Plutus ne m'abandonnés pas.

PLUTUS.

Laiſſés-moi faire, (*à Arlequin*) ton

embaras me divertit, il est temps de le faire finir, & de t'apprendre à te procurer avec ce trésor tous les agrémens & toutes les commodités de la vie.

ARLEQUIN.

Laissés-moi, je ne veux point de tout cela.

PLUTUS.

Quoi tu serois fâché d'avoir un bon cuisinier, qui te feroit des ragouts délicats, des fricassées exquises, des ....

ARLEQUIN.

Qu'ai-je affaire moi de toutes ces drogues-là, je trouve bon tout ce que je mange, parce que j'ai toujours bon appetit.

MIDAS.

Mais comptes-tu pour rien le plaisir d'avoir tous les jours à ta table les plus grands Seigneurs d'Athenes, & l'élite des beaux esprits du Portique.

ARLEQUIN.

Le beau chien de plaisir, de donner à manger à ces friands-là qui se mocquent de vous. Vous croyés donc que c'est à cause de vous qu'ils viennent manger de votre soupe.

MIDAS.

Assurément.

ARLEQUIN.

Pour être Maltotier vous n'avés guere d'esprit : renvoyés votre cuisinier, & vous verrés après s'ils reviendront.

PLUTUS *à part.*

J'en viendrai pourtant à bout.

ARLEQUIN.

Moi ce n'est pas de même : mes amis ne viennent manger avec moi que parce qu'ils m'aiment ; car je ne leur donne que du pain & des noix.

PLUTUS.

Tu serois pourtant bien aise, Arlequin, de te voir suivi d'une troupe de laquais, & de demeurer dans une belle maison.

ARLEQUIN.

Ne me parlés pas de cela. Sçavés-vous bien comme je regarde Monsieur Midas avec tous ses domestiques.

PLUTUS.

Hé bien comment ?

MIDAS.

Que va-t-il dire ?

ARLEQUIN.

Comme un prisonnier au milieu des archers, & sa maison je la regarde comme une prison.

MIDAS.

Comme une prison !

ARLEQUIN.

Oüi : tenés, un jour par curiosité j'allai pour vous voir chez vous : je frappai à votre porte; tout d'un coup cric, crac, les verroux, les serrures, les barres de fer, un homme avec deux grandes moustaches que demandés-vous ? je demande Monsieur Midas : Entrés .... aussi-tôt il donna un grand coup de sifflet, & puis je vis accourir audevant de moi tant de gens qui me disoient; où allés-vous ? que voulés-vous ? de quelle part ? qui êtes-vous ? comment vous appellés-vous ? oh cela me fit si grande peur, que je m'en retournai bien vîte.

MIDAS.

Que tu es simple ! ne vois tu pas que ce sont des marques d'honneur ?

ARLEQUIN.

Votre honneur à vous autres pour être si petit est bien embarassant. Vive ma petite maison, ah que j'y suis tranquile, que j'y suis en liberté; ceux qui veulent me voir, me voyent dans le moment, je ne ferme pas seulement ma porte la nuit.

PLUTUS.

Allons, Arlequin, mon ami; je veux te rendre heureux malgré toi-même, reprens ce trésor.

ARLEQUIN.

Dites-moi plutôt de m'aller jetter dans un puits.

MIDAS.

J'enrage.

ARLEQUIN.

Je vais retourner à mes jolies chanſons, à tous les plaiſirs que je goutois avant de vous connoître, à mon petit jardin, & à ma chere Chloé. Je ſonge à toutes les mauvaiſes choſes que je lui ai dites tantôt. J'étois bien malheureux de faire de la peine à cette pauvre enfant, qui m'aime plus que ſes yeux ; je voulois la quitter pour prendre une fille que je n'aime point.

PLUTUS.

Hé bien, mon cher Arlequin, épouſe ta Chloé, je ne m'y oppoſe plus ; mais ſonge que ce n'eſt pas aſſez de l'aimer comme tu fais : la plus grande preuve d'amour que tu puiſſe lui donner, c'eſt de garder ce tréſor ; par-là tu deviendras grand Seigneur, & tu la feras grande Dame.

ARLEQUIN.

C'eſt juſtement parce que je l'aime que je veux reſter comme je ſuis. Chloé ſera demain ma femme, ſi je devenois grand Seigneur le ne l'aimerois plus, ce n'eſt pas la mode : cette pauvre fille m'aime de

tout ſon cœur, elle eſt douce comme un petit mouton, ſi je la faiſois grande Dame, elle deviendroit de même que beaucoup d'autres, méchante, joüeuſe, mépriſante.....

MIDAS.

C'eſt perdre le temps, Seigneur Plutus.

PLUTUS.

Tenés, Midas, c'eſt à vous que je donnes ce tréſor.

ARLEQUIN.

Bon, j'avois tantôt envie de lui faire un procès, parce qu'il ne veut pas que je chante; mais ce tréſor que vous lui donnés me vangera mieux.

PLUTUS.

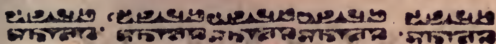
Je m'en vais, Arlequin, tu feras fâché quelque jour du peu de cas que tu fais aujourd'hui de mes faveurs.

ARLEQUIN.

Allés, allés, bon voyage. (*ſeul*) Les voila bien attrapés .....que je ſuis content de lui avoir rendu ſon tréſor; c'eſt comme ſi j'avois ôté de deſſus mes épaules une groſſe maiſon: allons, Arlequin, mon ami, reprens ton humeur gaillarde.. je vas bien me divertir: commençons par aller demander pardon à ma chere Chloé, & puis j'irai reporter à Mon-

ſieur

ſieur Chriſante ſes cent écus, & je lui dirai que je ne veux plus de ſa fille.



SCENE VIII.

ARLEQUIN, DANSEURS. *On danſe.*

ARLEQUIN.

J'En ſuis, j'en ſuis : je ne ferai pas mal de me remettre un peu en joye pour aller revoir Chloé ; (*il ſe mêle aux danſes*) à propos, à propos, mes amis, pourquoi danſés-vous, vous autres ?

DANSEUR.

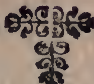
Nous reconduiſons le Seigneur Pamphile qui vient d'épouſer la belle Chloé...

ARLEQUIN *vivement.*

Qui vient d'épouſer ?

DANSEUR.

La belle Chloé : tenés, les voilà qui s'avancent.





SCENE IX.

PAMPHILE, CHLOE',
(à qui on porte la Robe,)
ARLEQUIN, TRIVELIN.

DANSEURS.

ARLEQUIN *courant à Chloé.*

AH, ma chere Chloé, est-ce toi ?

PAMPHILE *le repoussant.*

A qui en a ce maraud-là ? est-ce ainsi qu'on parle à Madame ?

ARLEQUIN.

A Madame ? ah Monsieur, je l'aimois auparavant vous.

PAMPHILE.

Retire-toi.

ARLEQUIN.

Ma chere Chlo . . . .

PAMPHILE *le menaçant.*

Ain . . . .

ARLEQUIN.

Madame, vous voilà mariée.

CHLOE' *froidement.*

Ah, c'eſt encore toi, Arlequin, oüi, tu vois, mon enfant.

ARLEQUIN.

Vous avés qüitté comme cela Arlequin, que vous aimiés tant.

CHLOE'.

J'étois folle de t'aimer, que voulois-je faire de toi? tu es ſi pauvre, après tout c'eſt à toi que j'ai l'obligation de l'état gracieux où je ſuis, tu m'as appris qu'on n'étoit point heureux dans le mariage, quand on n'avoit point de bien; effectivement j'ai jugé que tu avois raiſon: j'ai trouvé Monſieur, tu épouſois ſa Maîtreſſe, il a bien voulu de moi, & voilà comme la choſe s'eſt faite; ſi cela te fait de la peine, j'en ſuis fâchée: mais tu ne dois t'en prendre qu'à toi.

ARLEQUIN. *bas.*

Ah fripon de Plutus, ſi je te tenois, c'eſt toi qui es cauſe de tout mon malheur, tu as bien fait de t'en aller. (*Voyant Pamphile & Chloé qui ſe parlent à l'oreille*) Il lui parle à l'oreille... ah...: ma chere Chloé eſt mariée?

CHLOE'.

Va, conſole-toi, tu viendras me voir danſer à ma nôce, tu auras le plaiſir de dire; j'ai eu l'honneur d'être aimé de

cette belle mariée, & moi je dirai à mes gens, hola quelqu'un, qu'on fasse boire ce pauvre garçon.

ARLEQUIN *bas.*

Tu mérites cela, miserable que tu es; je te tiens, je te tuerai. (*haut*) Madame . . . .

PAMPHILE.

C,a, mon ami, voilà qui est fait, laisse Madame en repos.

ARLEQUIN.

Hé Monsieur, je vous en prie.

PAMPHILE.

Allons, allons, tu es un importun.

ARLEQUIN.

Monsieur, laissés-moi demeurer avec vous; que je sois auprès d'elle.

PAMPHILE.

Hé que veus-tu faire auprès d'elle?

ARLEQUIN.

Je serai celui qui lui porte la Robe.

CHLOE'.

Non, Arlequin, je t'ai trop aimé pour te voir réduit auprès de moi à un emploi si bas; d'ailleurs il est du devoir d'une honnête femme d'écarter d'elle tous ceux qui pouroient lui faire oublier un instant qu'elle a un époux: tant que je te verrois, je ne pourois jamais m'empêcher de t'aimer toujours, je le sens bien.

ARLEQUIN.

Hé, Madame, cela ne me fera point de peine de vous servir, pourvû que je vous voye, je serai trop content.

PAMPHILE.

Madame, laissons-là ce causeur.

ARLEQUIN *à genoux.*

Monsieur, Monsieur, encore un petit moment, Madame, priés votre mari pour moi.

PAMPHILE.

Que veus-tu? cela me fatigue à la fin.

ARLEQUIN.

Je vous servirai bien fidelement, je ne vous demande point de gages . . . . . Trivelin, prie ton Maître.

TRIVELIN.

Tu n'as pas voulu venir boire avec moi tantôt.

ARLEQUIN.

Pauvre Arlequin, tout le monde t'abandonne.

CHLOE'.

Il me fait pitié.







SCENE DERNIERE.

PAMPHILE, CHRISANTE, FLORISE, CHLOE', ARLEQUIN, TRIVELIN, DANSEURS.

CHRISANTE. *à Florise.*

ALlons, allons, Mademoiselle la difficile (*à Arlequin*) tenés, Arlequin, voilà une épouse que je vous amene.

ARLEQUIN.

Ah, Monsieur, je vous remercie, je suis bien fâché d'avoir empêché que votre fille n'épousât ce Monsieur.

CHRISANTE.

Comment donc ?

ARLEQUIN.

Il vient d'épouser ma chere Chloé, Monsieur Chrisante.

FLORISE *bas.*

Le traître.

ARLEQUIN *à Chrisante.*

Tenés, voilà vos cent écus que je vous

rends. (*à Florise*) Mademoiselle, je vous demande excuse', si je ne vous épouse pas, vous comptiés d'être mariée, cela est bien fâcheux pour une fille ; mais vous retrouverés un autre mari, & moi je ne retrouverai jamais une autre Chloé ; adieu, Mademoiselle.

FLORISE *bas.*

Je creve, de ne pouvoir pas me vanger du perfide.

ARLEQUIN.

Adieu, Monsieur Chrisante.

CHRISANTE.

Que veut dire ceci : je veux mourir, si j'y comprens rien.

ARLEQUIN *en pleurant à Pamphile.*

Adieu, Monsieur . . . . .

PAMPHILE.

Encore . . . .

ARLEQUIN.

Monsieur, je vous en prie . . . . aimés bien ma chere Chloé . . . . c'est une bonne fille . . . . ne lui faites jamais de peine : je vous demande cela pour l'amour de moi.

PAMPHILE.

Que cela ne t'inquiete point, adieu.

ARLEQUIN *en sanglotant à Chloé.*

Adieu, Madame .... adieu Trivelin, adieu tout le monde.

TRIVELIN.

Où vas-tu donc ?

ARLEQUIN.

Je vais me pendre.

CHLOE'.

Je n'y puis plus tenir : Arlequin ....

ARLEQUIN.

M'appellés-vous, Madame ?

CHLOE'.

Oüi, reviens ?

ARLEQUIN *accourant.*

Vous voulés donc bien que je demeure avec vous, (*il arrache la Robe de Chloé à celui qui la portoit*) gare de là toi.

CHLOE'.

Va, Arlequin, je ne suis pas mariée, c'est un tour que Monsieur m'a aidée à te joüer pour regagner ton cœur.

FLORISE *bas.*

Qu'entens-je !

ARLEQUIN *avec transport.*

Vous n'êtes pas mariée, Madame, ah ! .... cela est-il bien vrai, Monsieur, vous vous mariés pourtant si vîte, vous autres.

PAMPHILE.

Rien n'est plus vrai, Arlequin, je te

rends ta chere Chloé, je ſuis charmé de voir la tendreſſe que vous avés l'un pour l'autre, je ne croyois pas qu'il fût encore au monde de ſi parfaits amans : aimés-vous toujours de même. Arlequin, il faut en revanche que tu m'aides à obtenir de Monſieur Chriſante la charmante Floriſe que j'aime.

ARLEQUIN.

Ah tout à l'heure. Monſieur Chriſante, je vous en prie, donnés votre fille à cet Officier; c'eſt un honnête homme, il n'eſt pas comme les autres Officiers qui ſe marient dans tous les pays où ils vont.

CHRISANTE.

Vous êtes le ſeul qui pouviés me la faire refuſer à Monſieur Pamphile; je connois ſon mérite : allons, je conſens à tout.

FLORISE.

Ah mon pere!

PAMPHILE.

Quelle reconnoiſſance, Monſieur!....

CHRISANTE.

Arlequin, je veus faire les frais de vos nôces.

ARLEQUIN.

Je le veux bien : je ſuis ſi aiſe, ma chere Chloé, je ne me ſens pas de plaiſir.

CHRISANTE *à part.*

Il faudra que je trouve les moyens de m'acquitter envers lui.

ARLEQUIN.

A qui ſont ces habits-là, ma chere Chloé ?

CHLOE'.

Ils ſont à Madame Midas.

ARLEQUIN.

Quitte-les vîte, crainte du mauvais air.

PAMPHILE.

Allons, mes amis, commencés votre divertiſſement.

ARLEQUIN.

Oüi, & dépêchez-vous; car il y a long-temps que je n'ai bu ni mangé, & j'ai auſſi envie de reſter ſeul avec ma chere Chloé.

On danſe.

AIR.

UN torrent du haut des montagnes
Avec fracas précipite ſes eaux,
Il ravage en fuyant les fertiles campagnes,
Mais un rocher briſe ſes flots.

Heureux ruiſſeau dans cette route obſcure
Vous coulés plus tranquilement
Rien ne trouble jamais votre criſtal charmant
Avec un doux murmure
Vous ſuivés le penchant que donne la Nature,
Et ſi le Dieu d'Amour
Enflâme votre onde cherie
Vous pouvés chaque jour
Moüiller une tendre prairie.

On danſe.

VAUDEVILLE.

LEs richeſſes, les vains honneurs
Sont des fers qui gênent la vie,
Heureux, qui loin de ces grandeurs,
Paſſe des jours dignes d'envie;
Il ne connoît que les plaiſirs,
Son champ eſt tout ce qu'il deſire;
Et s'il pouſſe quelques ſoupirs,
Ce n'eſt que d'amour qu'il ſoupire

CHLOE'.

Toute ma richeſſe eſt mon cœur,
Cher Arlequin, je te le donne,
Qu'il faſſe à jamais ton bonheur,
C'eſt tout ce que j'ambitionne,

Je ne changerois pas mon ſort
Contre celui de Venus-même.
Ah ! que c'eſt un charmant tréſor
Que de poſſeder ce qu'on aime.

ARLEQUIN.

Quelqu'un peut-être me dira,
Que ma maiſon eſt trop petite ;
Mais je l'aime comme cela,
Et c'eſt moi tout ſeul qui l'habite.
Fi de tous ces grands logemens,
Je ne pourois m'y reconnoître ;
Il y demeure tant de gens,
Qu'on n'en connoît pas le vrai Maitre.

TRIVELIN.

La vie a pour moi des appas,
Qu'un Grand n'y trouve point je gage,
Je vis ſans ſoins, ſans embaras,
Sans valets, femme, ni menage,
Mais auſſi-tôt que de la faim
Je reſſens l'ardeur inquiette,
Chez mon bon ami le voiſin
Je cours vîte piquer l'aſſiette.

ARLEQUIN *au Parterre.*

Parterre équitable, c'eſt toi

Que je tâche de ſatisfaire,
Je ſerai content comme un Roy
Si cette Piece à pû te plaire.
Ça, qu'en penſes-tu bonnement ?
Que ta belle main me l'explique ;
Mais viens me l'expliquer ſouvent
Pour faire enrager le Critique.

Fin de la Comedie.



APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux un Manuſcrit intitulé, l'*Embaras des Richeſſes, Comedie.* Cet ouvrage a plu dans les repreſentations, & je crois qu'il aura le même ſuccès dans l'impreſſion. Fait à Paria ce 29. Decembre 1725. DANCHET.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : à nos amez & feaux Conſeillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Seneſchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, Salut. Notre bien amé Noël Piſſot Libraire à Paris, nous ayant fait remontrer qu'il lui auroit été mis en main un Manuſcrit qui a pour titre, l'*Embaras des Richeſſes, Relation des Etats de Fez & de Maroc, & Dialogue ſur la Muſique des Anciens*, qu'il ſouhaiteroit faire imprimer & donner au Public, s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege ſur ce neceſſaires, offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & en beaux caracteres ſuivant la feüille imprimée & attachée pour modele ſous le contre-ſeel des préſentes. A ces cauſes, voulant traiter favorablement ledit Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces preſentes de faire imprimer ledit Livre ci-deſſus ſpécifié en un ou pluſieurs volumes, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera ſur papier & caracteres conformes à la-

dite feüille imprimée & attachée pour modele ſous notredit contre-ſcel, & de le vendre, faire vendre & debiter par tout notre Royaume, pendant le tems de huit années conſecutives, à compter du jour de la datte deſdites Preſentes. Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéïſſance; comme auſſi à tous Libraires-Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter, ni contrefaire ledit Livre ci-deſſus expoſé, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits ſous quelque prêtexte que ce ſoit d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit duditExpoſant, ou de ceux qui auront droit de lui: à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Expoſant, & de tous dépens, dommages & interêts, à la charge que ces Preſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelle, que l'impreſſion de ce Livre ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, & que l'impetrant ſe conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dixiéme Avril dernier, & qu'avant que de l'expoſer en vente, le Manuſcrit, ou Imprimé qui aura ſervi de copies à l'impreſſion dudit Livre, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux

de France, le Sieur Fleuriau d'Armenonville Commandeur de nos Ordres; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dns notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Fleuriau d'Armenonville Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Preſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Expoſant, ou ſes Ayans-cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il lui ſoit fait aucun trouble, ou empêchement. Voulons que la copie deſdites Preſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, ſoit tenuë pour duëment ſignifiée; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conſeillers Secretaires, foi ſoit ajoutée comme à l'Original; Commandons au premier notre Huiſſier, ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & neceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Chartre Normande; & Lettres à ce contraire: Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris, le ſeptiéme jour du mois de Fevrier l'An de grace mil ſept cens vingt-ſix, & de notre Regne le onziéme. Par le Roy en ſon Conſeil.

CARPOT.

Regiſtré ſur le Regiſtre VI. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris N. 379. fol. 305. conformément aux anciens Reglemens confirmés par celui du 28. Fevrier 1723. A Paris le douze Fevrier mil ſept cens vingt-ſix.

BRUNET, *Syndic.*

NOUVEAU THEATRE ITALIEN.

L'HERITIER DE VILLAGE,

COMEDIE EN UN ACTE.

Representée pour la premiere fois par les Comediens Italiens Ordinaires du Roy le 19. Aoust 1725.



A PARIS,

Chez BRIASSON, ruë S. Jacques à la Science.

M. DCC. XXIX.

Avec Approbation & Privilege du Roy.



ACTEURS
DE LA COMEDIE.

Madame DAMIS.

LE CHEVALIER.

BLAISE, *Paysan.*

CLAUDINE, *femme de Blaise.*

COLIN, *fils de Blaise.*

COLETTE, *fille de Blaise.*

ARLEQUIN, *Valet de Blaise.*

GRIFFET, *Clerc de Procureur.*

La Scene est dans un Village.



L'HERITIER DE VILLAGE, COME'DIE.

SCENE PREMIERE.

BLAISE, CLAUDINE, ARLEQUIN.

Blaiſe entre ſuivi d'Arlequin en gueſtres, & portant un paquet : Claudine entre d'un autre côté.

CLAUDINE.



H je penſe que vela Blaiſe.

BLAISE.

Eh oui, noute femme, c'eſt li-même en parſonne.

CLAUDINE.

Voirement, noute homme, vous prenez bian de la peine de revenir ; queu libertinage ! être quatre jours à Paris, demandez-moi à quoi faire ?

BLAISE.

Eh à voir mourir mon Frere, & je n'y allois que pour ça.

CLAUDINE.

Eh bian que ne finit-il donc, sans nous coûter tant d'allées & de venuës ? toûjours il meurt, & jamais ça n'est fait : voilà deux ou trois fois qu'il lantarne.

BLAISE.

Oh bian, il ne lantarnera plus. (*il pleure*) Le pauvre homme a pris sa secousse.

CLAUDINE.

Hélas ! il est donc trépassé ce coup-ci ?

BLAISE.

Oh il est encore pis que ça.

CLAUDINE.

Comment pis ?

BLAISE.

Il est entarré.

CLAUDINE.

Eh ! il n'y a rian de nouveau à ça : ce

ſera queuſſi queumi. Il faut conſiderer qu'il étoit bian vieux, qu'il avoit beaucoup travaillé, bian épargné, bian chipoté ſa pauvre vie.

BLAISE.

T'a raiſon, femme, il aimoit trop l'uſure & l'avarice, il ſe plaignoit trop le vivre, & j'ons opinion que cela l'a tué.

CLAUDINE.

Bref, enfin le vela défunt. Parlons des vivans. T'es ſon unique Hériquier, qu'a-tu trouvé ?

BLAISE *riant.*

Eh eh eh, baille-moi cinq ſols de monnoie, je n'ons que de groſſes pieces.

CLAUDINE. *le contrefaiſant.*

Eh eh eh, dis donc, Nicaiſe, avec tes cinq ſols de monnoie, qu'eſt-ce que t'en veux faire?

BLAISE.

Eh eh eh, baille-moi cinq ſols de monnoie, te dis-je.

CLAUDINE.

Pourquoi donc, Nicodeme ?

BLAISE.

Pour ce garçon qui apporte mon paquet depis la voiture juſqu'à cheux nous, pendant que je marchois tout bellement & à mon aiſe.

CLAUDINE.

T'es venu dans la voiture ?

BLAISE.

Oui, parce que cela eſt plus commode.

CLAUDINE.

T'a baillé un écu ?

BLAISE.

Oh bian noblement. Combien faut-il ? ai-je fait. Un écu, ce m'a-t-on fait : tenez, le vela, prenez ; tout comme ça !

CLAUDINE.

Et tu dépenſe cinq ſols en porteus de paquets?

BLAISE.

Oui, par maniere de recreation.

ARLEQUIN.

Eſt-ce pour moi les cinq ſols, Monſieur Blaiſe ?

BLAISE.

Oui, mon ami.

ARLEQUIN.

Cinq ſols, un Heritier, cinq ſols, un homme de votre étoffe, & où eſt la grandeur d'ame.

BLAISE.

Oh qu'à ça ne tienne, il n'y a qu'à dire. Allons, femme, boute un ſou de plus ; comme s'il en pleuvoit. [*Arlequin prend & fait la révérence.*]

CLAUDINE.

Ah ! mon homme eſt devenu fou.

BLAISE *à part.*

Morgué queu plaiſir ! alle enrage, alle ne ſçait pas le tu autem. (*tout haut*) Femme, cent mille francs.

CLAUDINE.

Queu coqaalane : vela cent mille francs avec cinq ſols à cette heure?

ARLEQUIN.

C'eſt que M. Blaiſe m'a dit par les chemins, qu'il avoit hérité d'autant de ſon Frere le Mercier.

CLAUDINE.

Eh que dites-vous, le défunt a laiſſé cent mille francs, Maître Blaiſe ? es-tu dans ton bon ſens ? ça eſt-il vrai ?

BLAISE.

Oui, Madame, ça eſt çartain.

CLAUDINE *joyeuſe.*

Ça eſt çartain ? mais ne rêves-tu pas ? n'as-tu pas le çarviau renvarſé ?

BLAISE.

Doucement, ſoyons civils anvers nos parſonnes.

CLAUDINE.

Mais les as-tu vû ?

BLAISE

Je leur ons quaſiment parlé : j'ons été

chez le Maltotier qui les avoit de mon frere, & qui les fait aller & venir pour noute profit, & je les ons laiſſé-là ; car par le moyen de ſon tricotage ils rapportont encore d'autres écus, & ces autres écus qui venont de la manigance, engendront d'autres petits magots d'argent qu'il boutra avec le grand magot qui par ce moyen devianra ancore pu grand, & j'apportons le papier comme quoi ce monciau du petit & du grand m'appartiant, & comme quoi il me fera delivrance à ma volonté du principal, & de la rente de tout ça dont il a été parlé dans le papier qui en rend témoignage en la préſence de mon Procureur, qui m'aſſiſtoit pour agencer l'affaire.

CLAUDINE.

Ah mon homme! tu me ravis l'ame, ça m'attendrit, ce pauvre biau-frere! je le pleurons de bon cœur.

BLAISE.

Hélas! je l'ons tant pleuré d'abord, que j'en ons prins ma ſuffiſance.

CLAUDINE.

Cent mille francs, ſans compter le tricotage; mais où boutrons-je tout ça.

ARLEQUIN *contrefaiſant leur langage.*

Voilà déja ſix ſols que vous boutez dans

ma poche, & j'attends que vous les boutiez.

BLAISE.

Boute, boute donc femme.

CLAUDINE.

Oh cela eſt juſte ; tenez mon bel ami, faites itou manigancer cela par un Maltotier.

ARLEQUIN.

Auſſi ferai-je ; je le manigancerai au Cabaret, je vous rends graces, Madame.

BLAISE.

Madame ! vois-tu comme il te porte reſpect ?

CLAUDINE.

Ça eſt bien agriable.

ARLEQUIN.

N'avez-vous plus rien à m'ordonner, Monſieur ?

BLAISE.

Monſieur ! ce garçon-là ſçait vivre avec les gens de note ſorte. J'aurons beſoin de laquais, retenons d'abord cetila, je bariolerons nos caſaques de la couleur de ſon habit.

CLAUDINE.

Prenons, retenons, bariolons, c'eſt fort bian fait mon poulet.

BLAISE.

Voulez-vous me ſarvir mon ami, & avez-vous ſarvi de gros Seigneurs ?

ARLEQUIN.

Bon, il y a huit ans que je ſuis à la Cour.

BLAISE.

A la Cour? vela bian noute affaire je ly bailleroñs ma fille pour aprentie, il la fera Courtiſanne.

ARLEQUIN *à part.*

Ils ſont encore plus bêtes que moi, profitons-en. [*tout haut.*] Oh laiſſez-moi faire, Monſieur, je ſuis admirable pour élever une fille, je ſçai lire & écrire, dans le latin, dans le françois, je chante gros comme un orgue, je fais des complimens ; d'ailleurs, je verſe à boire comme un robinet de fontaine, j'ai des perfections charmantes. J'allois à mon Village voir ma ſœur ; mais ſi vous me prenez, je lui ferai mes excuſes par lettre.

BLAISE.

Je vous prends, vela qui eſt fait, je ſis votre maître, & vous êtes mon ſarviteur.

ARLEQUIN.

Serviteur trés-humble, trés obéïſſant & très-gaillard Arlequin ; c'eſt le nom du perſonnage.

CLAUDINE.

Le nom eſt drole. Parlons des gages à preſent. Combian voulez-vous gagner?

ARLEQUIN.

Oh peu de choſe, une bagatelle, cent écus pour avoir des épingles.

CLAUDINE.

Diantre, vous en voulez donc lever une boutique.

BLAISE.

Eh morgué, ſouvians-toi de la nichée des cent mille francs, n'avons-je pas des écus qui nous font des petits, c'eſt comme un colombier; ç'a, allons, mon ami, c'eſt marché fait; tenez, vela noute maiſon, allez-vous-en dire à nos enfans de venir. Si vous ne les trouvez pas, vous irez les charcher là où ils ſont, ſtapendant que je convarſerons moi & noute femme.

ARLEQUIN.

Converſez, Monſieur, j'obéïs, & j'y cours.





SCENE II.

BLAISE, CLAUDINE.

BLAISE.

AH ça, Claudine, j'ons passé dix ans à Paris, moi. Je connoissons le monde, je vais te l'apprendre, nous vela riche, faut prendre garde à ça.

CLAUDINE.

C'est bian dit, mon homme, faut jouir.

BLAISE.

Ce n'est pas le tout que de jouir, femme, faut avoir de belles manieres.

CLAUDINE.

Certainement, & il n'y a d'abord qu'à m'habiller de brocard, acheter des jouyaux & un collier de parles, tu feras pour toi à l'avenant.

BLAISE.

Le brocard, les parles & les jouyaux ne font rian à mon dire, t'en auras à bauge, j'aurons itou du d'or sur mon habit. J'a-

vons déja acheté un castor avec un casaquin de friperie que je boutrons en attendant que j'ayons tout mon équipage à forfait, je dis tant seulement que c'est le Marchand & le Tailleur qui baillons tout cela; mais c'est l'honneur, la fiarté & l'esprit qui baillont le reste.

CLAUDINE.

De l'honneur, j'en avons à revendre d'abord.

BLAISE.

Ça se peut bian; stapendant de cette marchandise-là il ne s'en vend point, mais il s'en part biaucoup.

CLAUDINE.

Oh bian donc je n'en vendrai ni n'en perdrai.

BLAISE.

Ça suffit; mais je ne parle point de cet honneur de conscience, & cetila tu te contenteras de l'avoir en secret dans l'ame, la, ten auras biaucoup sans en montrer tant.

CLAUDINE.

Comment, sans en montrer tant, je ne montrerai pas mon honneur?

BLAISE.

Eh morgué tu ne m'entends point; c'est que je veux dire qu'il ne faut faire sem-

blant de rian, qu'il faut se conduire à l'aise, avoir une vartu négligente, se parmettre un maintien commode, qui ne soit point malhonnête, qui ne soit point honnête non plus, de ça qui va comme il peut, entendre tout, repartir à tout, badiner de tout.

CLAUDINE.

Sçavoir queu badinage on me fera.

BLAISE.

Tian par exemple, prends que je ne sois pas ton homme, & que t'es la femme d'un autre, je te connois, je vians à toi, & je batifole dans le discours, je te dis que t'es agriable, que je veux être ton amoureux, que je te conseille de m'aimer, que c'est le plaisir, que c'est la mode, Madame par-cy, Madame par-là, ou estes trop belle, qu'esce qu'ou en voulez faire, prenez avis, vos yeux me tracassent, je vous le dis, qu'en sera-t-il? qu'en fera-t-on? & pis des petits mots charmans, des pointes d'esprit, de la malice dans l'œil, des singeries de visage, des transportemens, & pis, Madame, il n'y a morgué pas moyen de durer, boutez ordre à ça, & pis je m'avance, & pis je plante mes yeux sur ta face, je te prends une main, queuquefois deux, je te sarre, je m'agenouille, que reparts-tu à ça?

CLAUDINE.

Ce que je repartis, Blaiſe, mais vraiment je te repouſſe dans l'eſtomas d'abord.

BLAISE.

Bon.

CLAUDINE.

Puis après je vais à reculons.

BLAISE.

Courage.

CLAUDINE.

Enſuite je devians rouge, & je te dis pour qui tu me prand, je t'apelle un impartinant, un vaurian; ne m'attaque jamais, ce fais-je, en te montrant les poings, ne vians pas envars moi, car je ne ſis pas aiſiée, vois-tu bian, n'y a rian à faire ici pour toi, va-t-en, tu n'es qu'un beliſtre.

BLAISE.

Nous vela tout juſte, vela comme ça ſe pratique dans noute Village, cet honneur-la qui eſt tout d'une piece eſt fait pour les champs; mais à la Ville ça ne vaut pas le diable, tu paſſerois pour un je ne ſçai qui.

CLAUDINE.

Le drole de trafic! mais pourtant je ſis mariée; que dirai-je en réponſe?

BLAISE:

Oh je vai te bailler le régime de tout

ça. Quian, quand quelqu'un te dira; je vous aime bian, Madame, (*il rit*,) ha ha ha, vela comme tu feras, ou bian joliment, ça vous plaît à dire; il te repartira, je ne raille point; tu repartiras, eh bian tope, aimez moi; s'il te prenoit les mains, tu l'apelleras badin, s'il te les baise, eh bian soit, il n'y a rian de gâté; ce n'est que des mains au bout du compte: s'il t'atrape queuque baiser sur le chignon, voire sur la face, il n'y aura point de mal à ça, atrape qui peut, c'est autant de pris, ça ne te regarde point, ça viant jusqu'à toi, mais ça te passe, qu'il te lorgne tant qu'il voudra, ça aide à passer le tems; car, comme je te dis, la vartu du biau monde n'est point hargneuse, c'est une vartu douce que la politesse a bouté à se faire à tout; alle est folichonne; alle a le mot pour rire, sans façon, point considerante, alle ne donne rian, mais ce qu'on li vole alle ne court pas après. Vela l'arrangement de tout ça, vela ton devoir de Madame quand tu le seras.

CLAUDINE.

Et drez que c'est la mode pour être honnête, je varons, cette vartu-là n'est pas plus difficile que la nôtre. Mais mon homme, que dira-t-il?

BLAISE.

Moi ? rian. Je te varrions un regiment de galans à l'entour de toi que je ſis obligé de paſſer mon chemin, c'eſt mon ſçavoir vivre que ça, li aura trop de froidure entre nous.

CLAUDINE.

Blaiſe, cette froidure me chiffonne, ça ne vaut rian en menage, je ſis d'avis que je nous aimions bian au contraire.

BLAISE.

Nous aimer, femme ? morgué il faut bian s'en garder ; vraiment ça jetteroit un biau cotton dans le monde.

CLAUDINE.

Helas, Blaiſe, comme tu fais, & qui eſt-ce qui m'aimera donc moi ?

BLAISE.

Pargué ce ne ſera pas moi, je ne ſis pas ſi ſot ni ſi ridicule.

CLAUDINE.

Mais quand je ne ſerons que tous deux eſt-ce que tu me hairas ?

BLAISE.

Oh non, je penſe qu'il n'y a pas d'obligation à ça, ſtapendant je nous en informerons pour être pus ſurs ; mais il y a une autre bagatelle qui eſt encore pour le bon air : c'eſt que j'aurons une maîtreſſe

qui ſera queuque chiffon de femme qui ſera bian laide & bian ſotte, qui ne m'aimera point, que je n'aimerai point non pus; qui me fera des niches, mais qui me coûtera biaucoup, & qui ne vaura guere, & c'eſt là le plaiſir.

CLAUDINE.

Et moi, combian me coûtera un galant; car c'eſt mon devoir d'honnête Madame d'en avoir un itou, n'eſt-ce pas?

BLAISE.

T'en auras trente, & non pas un.

CLAUDINE.

Oui trente à l'entour de moi à cauſe de ma vartu commode; mais ne me faut-il pas un galant à demeure?

BLAISE.

T'a raiſon, femme, je penſe itou que c'eſt de la belle maniere, ça ſe pratique; mais ce chapitre-là ne me reviant pas.

CLAUDINE.

Mon homme, ſi je n'ons pas un amoureux ça nous fera tort, mon ami.

BLAISE.

Je le vois bian; mais morgué je n'avons pas l'eſprit aſſez farme pour te parmettre ça, je ne ſommes pas encore aſſez naturiſez gros Monſieur; tian paſſe-toi de galant, je me paſſerai d'amoureuſe.

CLAUDINE.

CLAUDINE.

Faut eſperer que le bon exemple t'enhardira.

BLAISE.

Ça ſe peut bian, mais tout le reſte eſt bon, & je m'y tians; mais nos enfans ne venons point, c'eſt que noute laquais les charche, je m'en vais voir ça. Vela noute Dame & ſon couſin le Chevalier qui ſe promenent, je vais quitter la farme de ſa couſine, s'ils t'accoſtent, tians ton rang, fais-toi rendre la reverence qui t'appartient, je vais revenir. Si le Fiſcal à qui je devois de l'argent arrive, dis-li qu'il me parle.



SCENE III.

CLAUDINE, LE CHEVALIER, Madame DAMIS.

CLAUDINE *à part.*

PRomenons-nous itou pour voir ce qu'ils me diront.

LE CHEVALIER.

Je ſuis de votre goût, Madame; j'aime

Paris, c'eſt le ſalut du galant homme, mais il fait cher vivre à l'Auberge.

Madame DAMIS.

Feu Monſieur Damis ne m'a laiſſé qu'un bien aſſez en déſordre, j'ai beſoin de beaucoup d'économie, & le ſéjour de Paris me ruineroit, mais je ne le regrette pas beaucoup ; car je ne le connois guere. Ah vous voilà, Claudine, votre mari eſt-il revenu ? A-t-il fait nos commiſſions ?

CLAUDINE.

Avec votre parmiſſion, à qui parlez-vous donc, Madame ?

Madame DAMIS.

A qui je parle ? à vous, ma mie.

CLAUDINE.

Oh bian il n'y a ici ni maître ni maîtreſſe.

Madame DAMIS.

Comment me répondez-vous ? Que dites-vous de ce diſcours, Chevalier ?

LE CHEVALIER *riant.*

Qu'il eſt ruſtique ! & qu'il ſent le terroir ! Eh eh eh . . .

CLAUDINE *la contrefaiſant.*

Eh eh eh, comme il ricanne.

LE CHEVALIER.

Couſine, penſez-vous qu'elle me raille.

Madame DAMIS.

Vous n'en pouvez pas douter.

LE CHEVALIER.

Eh donc je conclus qu'elle eſt folle.

CLAUDINE.

Tenez, je vous parle à tous deux ; car vous ne ſçavez pas ce que vous dites, vous ne ſçavez pas le tu autem. Boutez-vous à votre devoir, honorez ma parſonne, traitez-moi de Madame, demandez moi comment ſe porte ma ſanté, mettez au bout queuque coup de chapiau, & pis vous vairrais. Allons, commencez.

LE CHEVALIER.

Ce genre de folie eſt divertiſſant. Voulez-vous que je la complimente ?

Madame DAMIS.

Vous n'y ſongez pas, Chevalier, c'eſt une impertinente qui perd le reſpect, & vous devriez la faire taire.

LE CHEVALIER.

Moi la faire taire ? arrêter la langue d'une femme ? un bataillon encore paſſe.

CLAUDINE.

Ah ah ah, par ma fiqué ça eſt trop drôle.

Madame DAMIS.

Son mari me fera raiſon de ſon inſolence.

CLAUDINE.

Bon, mon mari, eſt-ce que je nous ſou-

cions l'un de l'autre, j'avons le bel air de nous ne nous voir quasiment pas. Vous qui n'avez jamais quitté votre chatiau, cela vous passe, aussi bian que la vartu folichonne.

LE CHEVALIER.

Cette vertu folichonne m'enchante; son extravagance petille d'invention, va ma poule, va, sans dis, je t'aime mieux folle que raisonable.

CLAUDINE.

Oh ceti-là vaut trop, ils font envars moi ce que j'ons fait envers mon homme; il me croyons le çarviau parclus: ne leur disons rian; vela Blaise qui viant.



SCENE IV.

BLAISE, COLETTE, COLIN, ARLEQUIN, *& les Acteurs précedens.*

Madame DAMIS.

VOilà son mari, Maître Blaise, expliquez-nous un peu le procedé de votre femme. A-t-elle perdu l'esprit?

Elle ne me répond que des impertinences.

BLAISE *après les avoir tous regardé.*

Parſonne ne ſaluë. (*à Claudine*) Leur as-tu dit l'héritage du biau frere?

CLAUDINE.

Non, mais j'ai bian tenu mon rang.

Madame DAMIS.

Mais, Blaiſe, faites donc réflexion que je vous parle.

BLAISE.

Prenez un brin de patience, Madame, comportez-vous doucement.

LE CHEVALIER *d'un air ſérieux.*

J'examine Blaiſe, ſa femme eſt folle, je le croi à l'uniſſon.

BLAISE *à Arlequin.*

Noute laquais, dites à ces enfans qu'ils ſe carrint.

ARLEQUIN.

Carrez-vous, enfans.

COLIN *riant.*

Oh oh oh.

Madame DAMIS.

En verité voilà l'aventure la plus ſinguliere que je connôiſſe.

BLAISE.

Ah ça, vous dites comme ça, Madame, que Madame vous a dit des impartinences. Pour réponſe à ça, je vous dirai d'a-

bord que ça se peut bian ; mais je ne m'en embarasse point ; car je n'y prends ni n'y mets, je ne nous mêlons point du tracas de Madame ; c.est peut-être que le respect vous a manqué. Enfin finale, accommodez-vous, Mesdames.

LE CHEVALIER.

Eh bien, cousine, le vertigo n'est-il pas double ? Voyons les enfans, je les croi uniformes. Qu'en dites vous, petite folle?

ARLEQUIN.

Parlez ferme.

COLETTE.

Allez-y voir, vous n'avez rien à me commander.

LE CHEVALIER *à Colin.*

A vous la balle, mon fils, ne dérogez-vous point ?

ARLEQUIN.

Courage.

COLIN.

Laissez-moi en repos, malapris.

LE CHEVALIER.

Par tout le même timbre ! [*à Arlequin*] Et toi, bélître.

ARLEQUIN *contrefaisant le Gascon.*

Je chante de même, c'est moi qui suis le Précepteur de la famille.

BLAISE.

Les vela bian ébaubis, je m'en vais ranger tout ça. Madame Damis, acoutez-moi, tout ceci vous renverse la çarvelle, c'est pis qu'une egnime pour vous & voute cousin. Oh bian de cette egnime en veci la clef & la sarrure. J'avions un frere, n'est-ce pas ?

LE CHEVALIER.

Nouvelle division. Eh bien ce frere ?

BLAISE.

Il est parti.

LE CHEVALIER.

Dans quelle voiture ?

BLAISE.

Dans la voiture de l'autre monde.

LE CHEVALIER.

Eh bien bon voiage : mais changez-nous de vertigo, celui-ci est triste.

BLAISE.

La fin en est plus drole. C'est que ne vous en déplaise, j'en avons herité de cent mille francs sans compter les broutilles : & voilà la preuve de mon dire, *signé*, Rapin.

COLIN *riant*.

Oh oh oh, je serons Chevalié itou moi.

COLETTE.

J'allons porter le taffetas.

CLAUDINE.

Et an nous portera la queuë.

ARLEQUIN.

Pour moi je ne veux que la clef de la cave.

LE CHEVALIER *après avoir lû à Madame Damis.*

Sandis ! le galant homme dit vrai, cousine, je connois ce Rapin, & sa signature, voilà cent mille francs, c'est comme s'il en tenoit le coffre, je les honore beaucoup, & cela change la these.

Madame DAMIS.

Cent mille francs !

LE CHEVALIER.

Il ne s'en faut pas d'un sou. (*à Blaise*) Monsieur, je suis votre serviteur, je vous fais réparation, vous êtes sage, judicieux & respectable. Quant à Messieurs vos enfans, je les aime, le joli Cavalier, la charmante Damoiselle ; que d'éducation ! que de graces & de gentillesses !

CLAUDINE ET BLAISE.

Ah ! vous nous flattez par trop.

BLAISE.

Cela vous plaît à dire, & à nous de l'entendre. Allons, enfans, tirez le pied, faites voute reveverence avec un petit compliment de rencontre.

COLETTE.

COLETTE *faisant la reverence.*

Monsieur, vos graces l'emportont sur les nôtres, & j'avons encore plus de reconnoissance que de mérite.

LE CHEVALIER *saluë.*

ARLEQUIN.

Et vous, Colin.

COLIN *saluant.*

Monsieur, je sis de l'opinion de ma sœur, ce qu'alle a dit, je le dis:

ARLEQUIN.

Colin, fait *bis.*

LE CHEVALIER.

On ne peut de répetitions plus spirituelles; vous m'enchantez, je n'en ai point assez dit, cent mille francs, capdebious, vous vous mocquez, vous êtes trop modestes, & si vous me fachez, je vous compare aux astres tous tant que vous êtes.

BLAISE.

Femme, entens-tu les astres?

LE CHEVALIER.

Quant à Madame, je la supplie seulement de me recevoir au nombre de ses amis, tout dangereux qu'il est d'obtenir cette grace; car je n'en fais point le fin: elle possede un embonpoint, une majesté, un massif d'agrément, qu'il est difficile de voir innocemment. Mais baste, il m'arri-

vera ce qu'il pourra, je ſuis accoûtumé au feu ; mais je lui demande à ſon tour une grace. Me l'accorderez-vous, belle perſonne? [*Il lui prend la main qu'il fait ſemblant de vouloir baiſer.*]

CLAUDINE.

Allons, vous n'êtes qu'un badin.

LE CHEVALIER.

Ne me refuſez pas, je vous prie.

CLAUDINE.

He bian baiſez, ce n'eſt que des mains au bout du compte.

LE CHEVALIER *la menant vers Madame Damis.*

Racommodez-vous avec la Couſine. Allons, Madame Damis, avancez ; j'ai meſuré le terraïn, à vous le reſte. (*tout-bas ce qui ſuit.*) Ne réſiſtez point, j'ai mon deſſein ; lâchez-lui le titre de Madame.

CLAUDINE *préſentant la main à Madame Damis.*

Boutez dedans, Madame, boutez, je ne ſis point fâchée.

Madame DAMIS.

Ni moi non plus, Madame Claudine, je ſuis ravie de votre fortune, & je vous accorde mon amitié.

CLAUDINE.

Je vous gratifions de la même, & je vous desirons bonne chance.

LE CHEVALIER.

Mettez une accolade, brochant sur le tout, je vous prie; bon, voilà qui est bien, alte là maintenant, je requiers la permission de dire un mot à l'oreille de la Cousine.

BLAISE.

Je vous parmettons de le dire tout haut.

ARLEQUIN.

Et moi itou; Mais M. le Chevalier, où est mon compliment à moi qui suis le docteur de la maison?

LE CHEVALIER.

Le docteur a raison, je l'oubliois, eh bien, va, je te trouve bouffon; vante-toi de ma bienveillance, je t'en honore, & ta fortune est faite.

ARLEQUIN.

Grand-merci de la gasconade.

LE CHEVALIER *tire à part Madame Damis pour lui dire ce qui suit.*

Cousine, sentez vous mon projet? Cette canaille a cent mille francs, vous êtes veuve, je suis garçon, voici un fils, voilà une fille, vous n'êtes pas riche, mes finances sont modestes, les légitimes de

la Garonne: Vous les connoiſſez ; propoſons d'épouſer, ce ſont des Villageois : mais qu'eſt-ce que cela fait ? regardons le tout comme une intrigue paſtorale ; le mariage ſera la fin d'une Eglogue. Il eſt vrai que vous êtes noble ; mois je le ſuis depuis le premier homme ; mais les premiers hommes étoient paſteurs ; prenez donc le paſtoreau, & moi la paſtourelle. Ils ont cinquante mille francs chacun, couſine, cela fait de belles houlettes. En voulez-vous votre part ? He donc, Colin eſt jeune, & ſa jeuneſſe ne vous meſſiéra pas.

Madame DAMIS.

Chevalier, l'idée me paroît aſſez ſenſée ; mais la démarche eſt humiliante.

LE CHEVALIER.

Couſine, ſçavez-vous ſouvent dequoi vit l'orgueil de la Nobleſſe ? de ces petites hontes qui vous arrêtent. La belle gloire, c'eſt la raiſon cadedis ainſi j'acheve : (*à Blaiſe & à ſa Femme*) Monſieur & Madame Blaiſe, ſi ces aimables enfans vouloient ſe promener un petit tour à l'écart, je vous ouvrirois une penſée qui me paroît piquante.

BLAISE.

Hola, Précepteur, boutez de la mar-

ge entre nous, convarſez à dix pas. (*Les enfans ſe retirent après avoir ſalué la compagnie qui les ſaluë auſſi.*



SCENE V.

LE CHEVALIER, Madame DAMIS, BLAISE, CLAUDINE.

LE CHEVALIER.

REvenons à nos moutons; vous ſçavez qui je ſuis, vous me connoiſſez depuis long-tems.

BLAISE.

Oh qu'oui, vous ne teniez pas trop de compte de nous dans ce tems-là.

LE CHEVALIER.

Oh des ſottiſes j'en ai fait dans ma vie tant & plus : oublions celle-là. Vous ſçavez donc qui je ſuis, le couſin Damis avoit épouſé la couſine, j'ai l'honneur d'être Gentilhomme, eſtimé, perſonne n'en doute, je ſuis dans les troupes, je ferai mon chemin ſandis, & rapidement, cela s'enſuit. Je n'ai qu'un aîné, le Ba-

ron de Lydas, un Seigneur languiſſant, un Cazanier incommodé du poumon, il faut qu'il meure, & point de lignée, j'aurai ſon bien, cela eſt net. D'un autre côté, voilà Madame Damis, veuve de qualité, jeune & charmante, ſes facultez vous les ſçavez, bonne Seigneurie, grand château, ancien comme le tems, un peu delabré, mais on le maſſonne. Or elle vient de jetter ſur M. Colin un regard que ſi le défunt en avoit vû la friponnerie, je lui en donnois pour dix ans de tremblement de cœur; ce regard, vous l'entendez camarade.

BLAISE.

Oh dame noute fils, c'eſt une petite face auſſi-bien trouſſée qu'il y en ait.

LE CHEVALIER.

Vous y êtes, & la couſine rougit.

Madame DAMIS.

En verité, Chevalier, vous êtes un indiſcret.

BLAISE.

Oh il n'y a pas de mal à ça, Madame, çà eſt grandement naturel.

CLAUDINE.

Oh pour çà faut avouer que Colin eſt biau, n'en dit par tout qu'il me reſſemble.

Madame DAMIS.

Beaucoup.

LE CHEVALIER.

Je le garantis beau, je vous soûtiens plus belle.

BLAISE.

Oui oui, Madame est prou gentille; mais je ne voyons rian de ça moi; car ce n'est que ma femme; poursuivez.

LE CHEVALIER.

Je vous disois donc que Madame a regardé M. Colin, qu'elle le parcouroit en le regardant, & sembloit dire: *Que n'êtes-vous à moi, le petit bon homme! Que vous seriez bien mon fait!* là-dessus je me suis mis à regarder Mademoiselle Colette, la Demoiselle en même tems a tourné les yeux dessus moi; tourner les yeux dessus quelqu'un, rien n'est plus simple, ce semble; cependant du tournement d'yeux dont je parle, de la beauté dont ils étoient, de ses charmes & de sa douceur, de l'émotion que j'ai senti, ne m'en demandez point de nouvelles, voyez-vous, l'expression me manque, je n'y comprens rien: Est-ce votre fille, est-ce l'amour qui m'a regardé, je n'en sçai rien, ce sera ce que l'on voudra, je parle d'un prodige, je l'ai vû, j'en ai fait l'épreuve, &

n'en réchaperai point. Voilà toute la connoiſſance que j'en ai.

BLAISE.

Par la jarnigué ça eſt merveilleux; mais voyez donc cette petite maſque.

CLAUDINE.

Ah, M. Blaiſe, alle a deux pruniaux bian malins.

BLAISE.

Que faire à çà, ſe ſont les mians tous brandis.

Madame DAMIS.

De beaux yeux ſont un grand avantage.

LE CHEVALIER.

Oui, pour qui les porte, j'en conviens; mais qui les voit en paye la façon, & je me ſerois bien paſſé que M. Blaiſe eût donné copie des ſiens à ſa fille.

BLAISE.

Pardi tenez, j'avons quaſi regret d'avoir comme çà baillé note mine à nos enfans, puiſque çà vous tracaſſe.

LE CHEVALIER.

Homme d'honneur, ce que vous dites eſt touchant; mais il eſt un moyen.

CLAUDINE.

Lequel?

LE CHEVALIER.

Le titre de votre gendre me ſortiroit

d'embarras par exemple, & moyennant le nom de Bru la cousine guériroit. Je vous ai dit le mal, je vous montre le remede.

BLAISE.

Madame, êtes vous d'avis que nous les guarissions ?

LE CHEVALIER.

Bellemere, ne bronchez pas, je me retiens pour votre fille ; ne rebutez pas les descendans que je vous offre, prenez place dans l'Histoire.

CLAUDINE *à part.*

Queu plaisir ! Oh bian je nous accordons à tout, pourveu que Madame n'aille pas dire que ce mariage n'est pas de niviau avec elle.

BLAISE.

Oh morguenne tout va de plain pied icy, il n'y a ni à monter, ni à descendre, voyez-vous ?

LE CHEVALIER.

Cousine, répondez, faites voir la modestie de vos sentimens.

Madame DAMIS.

Puisque vous avez découvert ce que je pensois, je n'en ferai plus de mystere, je souscrit à tout ce que vous ferez, on sera content de mes manieres, je suis née sim-

ple & ſans fierté, & votre fils m'a plû; voilà la verité.

LE CHEVALIER.

Repartez, beau-pere.

BLAISE.

Touchez-là, mon gendre, allons ma bru, çà vaut fait, j'acheterons de la Nobleſſe, alle ſera toute neuve, alle en durera plus long-tems, & ſoutianra la vôtre qui eſt un peu uſée. Pour ce qui eſt d'en cas d'à préſent, allez prendre un doigt de collation, Madame Claudine, menez-les voir cheus nous, & dites à noute laquais qu'il arrive pour me parler. Je l'attends ici, faites itou avertir les violoneus, car je veux de la joye.

Le Chevalier donne la main aux Dames apres avoir ſalué Blaiſe.



SCENE VI.

BLAISE *ſe promene en ſe carrant.*

PArlons un peu ſeul; car à cette heure que je ſis du biau monde, faut avoir de grandes reflexions à cauſe de mes gran-

des affaires. Allons, révons donc tout en nous promenant. *(Il réve.)* Un pere de famille a bian du ſouci; & c'eſt une mauvaiſe graine que des enfans. Drès que çà eſt grand, çà veut tâter de la nôce; ſtapendant on a un rang qui brille, des équipages qui alochont toujours, des laquais qui grugeont tout, & ſans ce tintamarre-là, on ne ſçauroit vivre. Les petites gens ſont bianheureux. Mais il y a une bonne coutume; An emprunte aux Marchands, & an ne les paye point, çà ſoutient un ménage. Stapendant il m'eſt avis que je faiſons un metier de fous, nous autres honnêtes gens.... Mais vela notre Fiſcal qui viant, je l'y devons de l'argent; mais il n'y a rian à faire, je ſçavons mon devoir.



SCENE VII.

LE FISCAL, BLAISE.

LE FISCAL.

BOnjour, Maiſtre Blaiſe.

BLAISE.

Servîteur, noute Fiſcal, mais appellez-moi, Monſieur Blaiſe; çà m'appartiant.

LE FISCAL *riant.*

Ah ah ah! j'entends; votre fortune a hauſſé vos qualitez. Soit, M. Blaiſe, je me réjouis de votre avanture, vos enfans viennent de me l'apprendre, je vous en fais compliment, & je vous prie en même tems de me donner les cinquante francs que vous me devez depuis un mois.

BLAISE.

Cà eſt vrai, je reconnois la dette, mais je ne ſçaurois la payer, çà me ſeroit reproché.

LE FISCAL.

Comment vous ne ſçauriez me payer? Pourquoi?

BLAISE.

Parce que çà n'eſt pas daigne d'une parſonne de ma competence; çà me tourneroit à confuſion.

LE FISCAL.

Qu'appellez-vous confuſion? Ne vous ai-je pas donné mon argent?

BLAISE.

Eh bian oui, je ne vai point à l'encontre; vous me l'avez baillé, je l'ons reçû, je vous le dois, je vous ai baillé mon

écrit, vous n'avez qu'à le garder : venez de jour à autre me demander votre deub, je ne l'empêche point, je vous remettrons, & pis vous revianrez, & pis je vous remettrons, & par ainsi de remise en remise le tems se passera honnêtement. Vela comme ça se fait.

LE FISCAL.

Mais est-ce que vous vous mocquez de moi ?

BLAISE.

Mais morgué, boutez-vous à ma place. Voulez-vous que je me parde de réputation pour cinquante chetifs francs ? çà vaut-il la peine de passer pour un je ne sçai qui en payant ? Pargué encore faut--il acouter la raison. Si çà se pouvoit sans torner au préjudice de mon état, je le ferions de bon cœur, j'ons de l'argent, tenez, en vela. Il m'est bian parmis d'en bailler en emprunt, çà se pratique ; mais en payement, çà ne se peut pas.

LE FISCAL *à part.*

Oh oh, voici mon affaire. Il vous est permis d'en prêter, dites-vous ?

BLAISE.

Oh ! tout-à-fait parmis.

LE FISCAL.

Effectivement le privilege est noble, & d'ailleurs il vous convient mieux qu'à un autre ; car j'ai toujours remarqué que vous êtes naturellement genereux.

BLAISE *riant & se rengorgeant.*

Eh eh, oui, pas mal, vous tornez bian çà. Faut nous cajoller nous autres gros Monsieurs, j'avons en effet de grands mérites, & des mérites bian commodes ; car çà ne nous coûte rian ; an nous les baille, & pis je les avons sans les montrer ; vela toute la çarimonie.

LE FISCAL.

Je prévois que vous aurez beaucoup de ces vertus-là, M. Blaise.

BLAISE *lui donnant un petit coup sur l'épaule.*

Cà est vrai, M. le Fiscal, çà est vrai. Mais morgué vous me plaisés.

LE FISCAL.

Bien de l'honneur à moi.

BLAISE.

Je ne dis pas que non.

LE FISCAL.

Je ne vous parlerai plus de ce que vous me devez.

BLAISE.

Si fais da, je voulons que vous nous en

parliez ; faut-il pas que je vous amuſions?

LE FISCAL.

Comme vous voudrez, je ſatisferai là-deſſus à la dignité de votre nouvelle condition, & vous me payerez quand il vous plaira.

BLAISE.

Chiquet à chiquet, dans quelques dizaines d'années.

LE FISCAL.

Bon bon, dans cent ans ; laiſſons cela : Mais vous avez l'ame belle, & j'ai une grace à vous demander, qui eſt de vouloir bien me prêter cinquante francs.

BLAISE.

Tenez, Fiſcal, je ſis ravis de vous ſarvir, prenez.

LE FISCAL.

Je ſuis honnête homme, voici votre billet que je déchire, me voilà payé.

BLAISE.

Vous vela payé, Fiſcal, jarnigué çà eſt bian malhonnête à vous ; morgué ce n'eſt pas comme çà qu'on triche l'honneur des gens de ma ſorte ; c'eſt un affront.

LE FISCAL *riant*.

Ah ah ah, l'original homme! avec ſes mérites qui ne lui coûteront rien.



SCENE VIII.

BLAISE, ARLEQUIN ET SES ENFANS.

BLAISE.

PAr la ſanguienne il m'a vilainement attrapé-là ; mais je l'y revaudrai.

ARLEQUIN.

M. que vous plaît-il de moi ?

BLAISE.

Il me plaît que vous bailliez une petite leçon de bonne maniere à nos enfans, dreſſez-lez un petit brin ſelon leur qualité, à celle fin qu'ils puiſſent tantôt batifoler à la grandeur, ſuivant les balivarnes du biau monde; vous ferez bian çà?

ARLEQUIN.

Eh qu'oui, j'ai ſifflé plus de vingt linottes en ma vie, & vos enfans auront bien autant de memoire.

COLIN.

Papa, je n'irons donc pas trouver la compagnie ?

ARLEQUIN.

Dites Monſieur, & non papa.

COLIN.

Monſieur, eſt-ce que ce n'eſt pas mon pere ?

BLAISE.

N'importe, petit garçon, faites ce qu'on vous dit.

COLETTE.

Et moi, papa, dis-je, Monſieur, irons-je . . . .

BLAISE.

Ecoutez tous deux ce qu'il vous dira auparavant, & pis venez, quand vous ſçaurez la politeſſe ; car je vous marie tous deux, voyez-vous ?

COLIN.

Oh oh, vela qui eſt bon, j'aime le mariage moi, & je ſerai l'homme de qui ?

BLAISE.

De Madame Damis.

COLIN *en ſe frottant les mains.*

Tatigué que j'allons rire.

ARLEQUIN.

Ce tranſport eſt bon, je l'approuve ; mais le geſte n'en vaut rien, je le caſſe.

COLETTE *à Arlequin.*

Et moi, mon bon M. qui eſt-ce qui me prend ?

BLAISE.

M. le Chevalier.

COLETTE.

Eh bian tant mieux, je ſerai Chevaliere.

BLAISE.

Je vais toûjours devant. Commencez la leçon, & faites vîte.

ARLEQUIN.

Allons, étudions.



SCENE IX.

ARLEQUIN, COLETTE.

ARLEQUIN.

LAiſſez moi me recueillir un moment. (*à part.*) Qu'eſt-ce que je leur dirai? je n'en ſçai rien; car du beau monde je n'en ai vû que dans les ruës en paſſant; voilà tout le monde que je ſçai. N'importe, je me ſouviens d'avoir vû faire l'amour, j'entendis quelques paroles, en voilà aſſez. [*tout haut*) Ah ça approchez; comme ainſi ſoit qu'il n'eſt rien de ſi beau que les ſimilitudes, commençons doctement par là. Prenez, Monſieur Colin, que

vous êtes l'amant de Mademoiselle Colette, parlez-lui d'amour, & elle vous répondra; voyons.

COLIN *saute de joye.*

Parlez donc, Mademoiselle, vous vela donc ?

COLETTE.

Oui, Monsieur, me voilà. De quoi s'agit-il ?

COLIN.

Il s'agit, Mademoiselle, qu'il y a bian des nouvelles.

COLETTE.

Et queulles, Monsieur.

COLIN.

C'est que la biauté de vôtre parsonne, car il ne faut pas tant de préambule, & c'est ce qui fait d'abord que je vous veux pour femme. Qu'est-ce qu'ou dites à çà ?

COLETTE.

Je dis qu'il en arrivera ce qu'il pourra, mais que voute discours me hausse la couleur, parce que je n'avons pas la coûtume d'entendre prononcer les choses que vous mettez en avant.

ARLEQUIN.

Ah ! cela va couci couci.

COLIN.

Cà est vrai, Mademoiselle, mais vous

ferez pûs accoûtumée à la feconde fois qu'à la premiere, & de fois en fois vous vous y accoûtumerez tout-à-fait. [*à Arlequin.*] Fais-je bien ?

ARLEQUIN.

J'apperçois quelque chofe de ruftique dans les dernieres lignes de votre compliment.

COLETTE.

Mais oui, il m'eft avis qu'il y a d'abord galopé de l'amour au mariage.

COLIN.

C'eft que je fuis hatif, mais j'irai le pas. Je ne dirai pas que vous ferez ma femme; mais çà n'empêchera pas que je ne fois voute homme.

COLETTE.

Eh bian le vela encore embarbouillé dans les époufailles.

COLIN.

Morgué, c'eft que cette nôce eft friande, & mon efprit va toûjours trottant envar elle.

ARLEQUIN.

Vous avez le goût d'une épaiffeur. . . :

COLIN.

Bon bon, laiffons tout cela, tenez, je m'en vas, je n'aime pas à être à l'école, je parlerai à l'avanture, laiffez venir

Madame Damis, pis qu'alle eſt veuve, alle me fera mieux ma leçon que vous ; adieu, mijaurée, je vous ſaluë, noute Magiſter.



SCENE X.

ARLEQUIN ET COLETTE

ARLEQUIN *à part.*

VEla une éducation qui m'a coûté bien de la peine ; achevons ſa vôtre, Mademoiſelle. Premierement je croi qu'il a raiſon quand il vous appelle une mijaurée.

COLETTE.

Et pardi il n'y a qu'à dire, je ſerai pûs hardie ; car je me retians à cette heure-ci, tenez, ce n'étoit que mon frere qui m'en contoit, dame ça n'afriole pas. Mais M. le Chevalier, c'eſt une autre hiſtoire ; ſa mine me plaît, vous varrez, vous varrez comme çà me demeine le cœur. Voulez-vous que je lui diſe, que je l'aime, çà me fera biaucoup de plaiſir.

ARLEQUIN.

Prrrr. . . . comme elle y va, tout le ſang de la famille court la poſte, patience, mon écoliere, je vous diſois donc quelque choſe, où en étions-nous ?

COLETTE.

A l'endroit où j'étois, une mijaurée.

ARLEQUIN.

Tout juſte, & je concluois . . . . mais je ne conclus plus rien, j'ajoûterai ſeulement ce qui s'enſuit. Quand les reverences ſeront faites, vous aurez une certaine modeſtie qui ſera relevée d'une certaine coquetterie. . . .

COLETTE.

Je boutrai une pincée de chaque ſorte, n'eſt-ce pas ?

ARLEQUIN.

Fort bien. Vous ſerez . . . timide.

COLETTE.

Helas ! Pourquoi ?

ARLEQUIN.

Timide & galante.

COLETTE.

Ah j'entends ! je boutrai de çà qui ne dit rian & qui n'en penſe pas moins.

ARLEQUIN *à part.*

L'aimable enfant, elle entend ce que je lui dis, & moi je n'y comprens rien. [*tout*

haut.] Le Chevalier continuera ; d'abord il ne ſera que poli, petit à petit il deviendra tendre.

COLETTE.

Et moi qui le varrai venir, je m'avancerai à l'avenant.

ARLEQUIN.

Elle veut toûjours avancer.

COLETTE.

Je lui baillerai bonne eſperance, & je pardrai mon cœur à proportion que j'aurai le ſian.

ARLEQUIN.

Ma foi vous y êtes.

COLETTE.

Oh laiſſez-moi faire, je ſçaurai bien petit à petit manquer de courage, & pis en manquer encore davantage, & pis enfin n'en avoir pus.

ARLEQUIN.

Il n'y a plus d'enfans, Mademoiſelle, vous dira-t-il én vous abordant, vous voyez le plus humble des vôtres.

COLETTE.

Et moi je vous remarcie de votre humilité, ce li ferai-je ?

ARLEQUIN.

Que vous êtes aimable ! qu'on a de plaiſir à vous contempler, ajoûtera-t-il en panchant la tête. Qu'il ſeroit heureux

de vous plaire, & qu'un cœur qui vous adore goûteroit d'admirables felicitez ! ah, ma chere Demoiselle, quel tas de charmes! que d'appas! que d'agrémens! votre personne en fourmille, ils ne sçavent où se mettre; souriez mignardement là-dessus. [*Colette sourit.*] Ah, ma Déesse! puis-je esperer que vous aurez pour agréable la tendresse de votre amant? Regardez-moi honteusement du coin de l'œil à présent.

COLETTE *l'imitant.*

Comme çà?

ARLEQUIN.

Bon, ah qu'est-ce que c'est cela? vous me lorgnez d'une maniere qui me transporte. Est-ce que vous m'aimeriez? répondez. Je ne veux qu'un pauvre petit mot. Soupirez à présent.

COLETTE.

Bian fort?

ARLEQUIN.

Non, d'un soupir étouffé.

COLETTE.

Ah!

ARLEQUIN.

Oh après ce soupir-là il deviendra fou, il ne dira plus que des extravagances, quand vous verrez cela, vous vous

rendrez

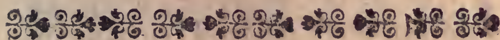
tendrez, vous lui direz, je vous aime.

COLETTE.

Tenez, tenez, le vela qui viant, je parie qu'il va me faire repaſſer ma leçon. Dame je ſçai où il me faut rendre à cette heure.

ARLEQUIN.

Adieu donc, je vous mets la bride ſur le cou. [*à part.*] Ouais, je croi que mon cœur a cru que je parlois ſerieuſement !



SCENE XI.

LE CHEVALIER, COLETTE, ARLEQUIN.

LE CHEVALIER *à Arlequin.*

MOn ami, tu fais ici la pluye & le beau temps, fais durer le dernier ; je t'en prie, je ſuis né reconnoiſſant.

ARLEQUIN.

Mettez-vous en chemin, je vous promets le plus beau temps du monde. (*Il ſe retire.*)



SCENE XII.

LE CHEVALIER, COLETTE.

LE CHEVALIER.

J'Ai quitté la compagnie, je n'ai pû, Mademoiſelle, réſiſter à l'envie de vous voir, j'ai perdu mon cœur, une charmante perſonne me l'a pris, cela m'inquiete, & je viens lui demander ce qu'elle en veut faire. N'êtes vous pas la receleuſe, donnez-m'en des nouvelles, je vous prie.

COLETTE *à part.*

Oh pis qu'il a pardu ſon cœur, nous ne bataillerons pas long-tems. (*haut.*) Monſieur, pour ce qui eſt de votre cœur je ne l'avons pas vû, ſi vous me diſiez la parſonne qui l'a prins, on varroit ça.

LE CHEVALIER.

Vous ne la connoiſſez donc pas?

COLETTE *faiſant la reverence.*

Non, Monſieur, je n'avons pas cęt honneur-là.

LE CHEVALIER.

Vous ne la connoiſſez pas? Eh cadedis, je vous prends ſur le fait, vous portez les yeux de celle qui m'a fait le vol.

COLETTE *à part.*

Je le vois venir le malicieux. (*haut*) Monſieur, c'eſt pourtant mes yeux que je porte, je n'empruntons ceux-là de parſonne.

LE CHEVALIER.

Parlez, ne vous voiez-vous jamais dans le criſtal de vos fontaines?

COLETTE.

Oh ſi fait, queuque fois en paſſant.

LE CHEVALIER.

Patience, eh qu'y voyez-vous?

COLETTE.

Eh mais, je m'y vois.

LE CHEVALIER.

Eh donc, voilà ma friponne.

COLETTE *à part.*

Helas! il ſera bien tôt mon fripon itou.

LE CHEVALIER.

Que répondez-vous à ce que je dis?

COLETTE.

Dame! ce qui eſt fait eſt fait. Votre cœur eſt venu à moi, je ne l'y dirai pas

de s'en aller, & on ne rend pas cela de la main à la main.

LE CHEVALIER.

Me le rendre! quand vous avez tiré dessus, quand vous l'avez incendié, qu'il se portoit bien, & que vous l'avez fait malade. Non, ma toute belle, je ne veux point d'un incurable.

COLETTE.

Queu pitié que tout çà! comment ferai-je donc?

LE CHEVALIER.

Ne vous effrayez point, sans crier au meurtre, je trouve un expedient, vous m'avez maltraité le cœur, faites les frais de sa guérison, j'attendrai, je suis accommodant, le vôtre me servira de nantissement, je m'en contente.

COLETTE.

Oui-da, vous êtes bian fin, si vous l'aviez une fois vous le garderiez peut-être.

LE CHEVALIER.

Je vous le garderois; vous sentez donc cela mignonne? une légion de cœurs si je vous les donnois, ne payeroit pas cette expression affectueuse; mais achevez, vous êtes naïve, développez-vous sans façon, dites le vrai, vous m'aimez?

COLETTE.

Oh çà ſe peut bian ; mais il n'eſt pas encore tems de le dire.

LE CHEVALIER.

Je me mettrois à genoux devant ces paroles, je les ſavoure, elles fondent comme le miel ; mais donc quand ſera-t-il tems de tout dire ?

COLETTE.

Allez, allez toujours, je vous garde çà quand je vous verrai dans le tranſport.

LE CHEVALIER.

Faites donc vîte, car il me prend.

COLETTE.

Oh je ne le veux pas lors, retournons où nous étions. Vous me demandez mon cœur ; mais il eſt tout neuf, & le vôtre a peut-être ſarvi?

LE CHEVALIER.

Le mien, pouponne, ſçavez-vous ce qu'on en dit dans le monde, le nom qu'on lui donne, on l'appelle l'indomptable.

COLETTE.

Il a donc pardu ſon nom maintenant.

LE CHEVALIER.

Il ne lui en reſte pas une ſyllabe, vos beaux yeux l'ont dépouillé de tout, je le

renonce, & je plaide à present pour en avoir un autre.

COLETTE.

Et moi qui ne sais pas plaider, vous varrez que je pardrai cette cause-là.

LE CHEVALIER *la regarde.*

Gageons, ma poule, que l'affaire est faite.

COLETTE *à part.*

Je crois que voici l'endroit de le regarder tendrement. [*Elle le regarde.*]

LE CHEVALIER.

Je vous entends mon ame, ce regard là décide, je triomphe, je suis vainqueur; mais faites doucement, la victoire m'étourdit, je m'égare, la tête me tourne, ménagez moi je vous prie.

COLETTE *à part.*

Vela qui est fait, il est fou, çà doit me gagner, faut que je parle.

LE CHEVALIER.

Le papa vous donne à moi, signez, paraphez la donnation, dites que je vous plais.

COLETTE.

Oh pour çà oui vous me plaisez, n'y a que faire de pataraffe à çà.

LE CHEVALIER.

Vous me ravissez sans me surprendre; mais voici Madame Damis & le Beau-

frere, nos affaires ſont faites, ils viennent convenir des leurs. [*à part.*] *retirons-nous.* *Colette ſort.*



SCENE XIII.

Madame DAMIS, COLIN, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

JUſqu'au revoir. M. Colin, vous aime-t-on ?

COLIN.

Je ſommes ici pour voir çà.

LE CHEVALIER.

Achevez donc.



SCENE XIV.

Madame DAMIS, COLIN.

COLIN *à part.*

TAchons de bian dire. (*haut.*) Madame, il eſt vrai que l'honneur de

voir voute biauté est une chose si admirable, que par rapport à noute mariage, dont ce que j'en dis, n'est pas que j'en parle, car mon amitié dont je ne dis mot; mais . . . . tenez je m'embarbouille dans mon compliment, parlons à la franquette, il n'y a que les mots qui faisons les paroles; j'allons être mariez ensemble, çà me réjouit, çà vous rend-il gaillarde?

Madame DAMIS *riant.*

Il parle un assez mauvais langage, mais il est amusant.

COLIN.

Il est vrai que je ne sçavons pas l'ostographe; mais morgué je sommes tout-à-fait drôle; quand je ris, c'est de bon cœur, quand je chante c'est pis qu'un marle, & de chansons j'en savons plein un boissiau: c'est toûjours moi qui mene le branle, & pis je saute comme un cabry & boute & t'en auras, toûjours le pied en l'air, n'y a que moi qui tiant, hors Maturaine da, qui est aussi une sauteuse, haute comme une parche. La connoissez-vous, c'est une bonne criature & moi aussi, tenez je prends le tems comme il viant & l'argent pour ce qu'il vaut? Parlons de vous. Je sis riche, vous

êtes belle, je vous aime bian, tout çà rime ensemble, comment me trouvez-vous?

Madame DAMIS.

Il ne vous manque qu'un peu d'éducation, Colin.

COLIN.

Morgué l'appetit ne me manque pas toûjours, c'est le principal, & pis cette éducation à quoi çà sart il? Est-ce qu'on en aime mieux? Je gage que non. Marions nous, vous en varrez la preuve, vela parler ça.

Madame DAMIS.

Je crois que vous m'aimerez; mais écoutez Colin, il faudra vous conformer un peu à ce que je vous dirai, j'ai de l'éducation moi, & je vous mettrai au fait de bien des choses.

COLIN.

Bian entendu; mais avec la parmission de votre éducation, dites-moi, suis-je pas aimable?

Madame DAMIS.

Assez.

COLIN.

Assez, c'est comme qui diroit beaucoup; mais c'est que la confusion vous rend le cœur chiche, baillez-moi votre

main que je la baiſe, ça vous mettra pu en train. (*Il lui baiſe la main.*)

Madame DAMIS.

Doucement Colin, vous paſſez les bornes de la bienſeance.

COLIN.

Dame je vas mon train moi ſans prendre garde aux bornes; mais morgué dites-moi de la douceur.

Madame DAMIS.

Ça ne ſe doit pas.

COLIN.

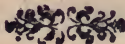
Eh bian ça ſe prête & je ſis bon pour vous le rendre.

Madame DAMIS.

En verité l'amour eſt un grand maître, il a déja rendu ſes ſimplicitez agréables.

COLIN.

Bon vela une belle bagatelle, voirement vous en varrez bian d'autres.





SCENE XV.

MADAME DAMIS, COLIN, CLAUDINE, BLAISE, ARLEQUIN, LE CHEVALIER, COLETTE, COLIN.

[*On entend les Violons.*]

LE CHEVALIER *après avoir donné la main à Claudine.*

EH bien mes amis, êtes-vous tous d'accord ?

COLIN.

Alle me trouve gaillard, & alle dit qu'alle est bian contante ; mais vela des Violonneux.

BLAISE.

Oui, c'est une petite politesse que je faisons à ma Bru, comme un reste de collation.

LE CHEVALIER.

Et le Contrat ! Sandis c'est le repos de l'amour honnête, où se tient le Notaire.

BLAISE.

Il va venir, divartiſſons nous en l'attendant, allons Violons courage.

(*La Fête ſe fait, &c. dans le milieu de la Fête on apporte une lettre à Blaiſe qui dit.*) Eh vela le Clerc de noute Procureux ; qu'eſt-ce, M. Griffet ? qu'y a-t-il de nouviau ?

GRIFFET.

Liſez Monſieur.

BLAISE.

Tenez mon gendre, dites-moi l'écriture.

LE CHEVALIER.

J'ai crû devoir vous avertir que M. Rapin fit hier banqueroute, & que l'état dans lequel il laiſſe ſes affaires, fait juger qu'il paſſe en pays Etranger, il doit à pluſieurs perſonnes & ne laiſſe pas un ſol, j'ai pris toutes les meſures convenables en pareil cas, j'y ſuis intereſſé moi-même : mais je ne vois nulle eſperance, mandez-moi cependant ce que vous voulez que je faſſe, j'attends votre réponſe, & ſuis.

LE CHEVALIER *pliant la Lettre, dit à Blaiſe.*

Blaiſe mon ami, il ne me reſte plus qu'à vous repeter ce que le Procureur a

mis au bas de sa missive [*en lui rendant la Lettre.*] Et suis, car les articles de notre Contrat sont passez en Pays Etrangers, actuellement ils courent la poste. Adieu Colette, je vous quitte avec douleur.

COLETTE.

Vela donc cet homme qui me vouloit bailler tout un régiment de cœurs.

LE CHEVALIER.

Le régiment, le Banqueroutier le réforme, il emporte la Caisse.

ARLEQUIN.

Ma foi ce n'est pas grand dommage, mauvaise milice que tout cela, qui ne vaut pas le pain d'amunition.

LE CHEVALIER.

Je t'entends Faquin.

Madame DAMIS.

Allons Mr le Chevalier, donnez moi la main, retirons-nous, car il se fait tard.

ARLEQUIN.

Bon soir la Cousine, adieu le Cousin, mes complimens à vos ayeux, à cause du bon sens qu'ils vous ont laissé.

COLIN.

Pardy c'est une accordée de pardue, tu me quittes, je te quitte, & vive la joie. Dansons papa.

ARLEQUIN.

Sieur Blaise, vous m'avez pris sur le pied

de cent écus par an, il y a un jour que je ſuis ici, calculons, payez & je parts.

BLAISE.

Femme à quoi penſes-tu ?

CLAUDINE.

Je penſe que vela bian des équipages de chuts, & des caſaques de reſte.

BLAISE.

Et moi je penſe qu'il y a encore du vin dans le pot & que j'allons le boire. Allons enfans, marchez. [*à Arlequin.*] Venez boire itou vous, bon voyage après, & pis adieu le biau monde.

Fin de la Comedie.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, *l'Heritier de Village*, Comedie d'un Acte, qui peut être imprimée. A Paris le 3. Mars 1727.

BLANCHARD.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, *le nouveau Théatre Italien* : j'ai examiné en particulier les differentes Piéces qui le compoſent, & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. Fait à Paris ce 3. Novembre 1728.

DANCHET.

NOUVEAU THEATRE ITALIEN.

LE NAUFRAGE AU PORT-A-L'ANGLOIS OU LES NOUVELLES DEBARQUE'ES.

COMEDIE.



A PARIS.
Chez BRIASSON, ruë Saint Jacques, à la Science.
M. DCC. XXIX.

Acteurs du Prologue.

FLAMINIA, } Toutes deux en robe de Chambre.
SILVIA, }

TRAFIQUET, Courtier du Parnasse.

ARLEQUIN.

PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

FLAMINIA, SILVIA.

FLAMINIA.

Signora Silvia, vous êtes réveuſe. Il me paroît que vous avez quelque embarras dans l'eſprit. D'où vient cela?

SILVIA.

Nous allons parler françois ; cela me fait trembler.

FLAMINIA

Pourquoy, trembler? Ce que nous allons jouer n'eſt pas difficile. C'eſt une petite Piece légere, où il n'y a point de caracteres trop marquez : où nous ne repreſentons que ce que nous ſommes à peu près, des Italiennes nouvelles débarquées. Ou nos fautes de prononciation même nous feront honneur. On croira qu'elles ſont faites exprès.

SILVIA.

Tout cela ne me raſſure point.

FLAMINIA.

Mais quand il s'agiroit de mieux parler, n'avons-nous pas déja pleinement éprouvé l'indulgence que le Public a pour nous ? Et quelque réputation qu'ayent les François de favoriser les Etrangers, nous étions nous imaginé que cela allât si loin ?

SILVIA.

Il est vray, cela passe notre esperance. Mais Signora Flaminia, songez-vous bien que la Piece que nous allons jouer, quoy que toute Italienne dans sa forme, est presque toute écrite en François : & que l'on se peut douter que ce n'est pas un Etranger qui l'a faite ?

FLAMINIA.

Hé bien ! Quelle conséquence en tirez-vous ?

SILVIA.

Qu'elle peut bien tomber. Croyez-vous que la faveur qu'on nous fait, s'étende jusques sur les Auteurs François qui travaillent pour nous ? Cela n'est pas bien sûr au moins.

FLAMINIA.

Si les Auteurs de ce Pays-ci se font siffler, tant-pis pour eux : cela ne nous regarde point.

SILVIA.

Eh comment diſtinguer ſi l'on en veut à l'Auteur ou à l'Acteur ? Les ſifflets ont-ils des étiquets ?

FLAMINIA.

Allez allez, il faut eſperer que les Auteurs partageront avec nous l'indulgence qu'on a pour les Etrangers. Ne le ſont-ils pas ſur notre Theatre ? Ils ſont bien pis, ils ſont en pays inconnu.

SILVIA.

Qu'appellez-vous, en Pays inconnu ? On a déja tant fait de Pieces Françoiſes pour les Comediens Italiens.

FLAMINIA.

Oüi, pour des Italiens naturaliſez en France depuis plus de trente ans ; & qui avoient d'excellentes Actrices Françoiſes. Nous ne ſommes pas dans ce cas-là.

SILVIA.

Ce que vous dites-là, au lieu de me raſſurer, redouble encore ma fiévre.

FLAMINIA.

Ho bien. Voila celui qui a donné la Piece à mon mary, qu'il vous raſſure lui-même. Monſieur Trafiquet, approchez s'il vous plaît, mettez un peu l'eſprit de Mademoiſelle en repos ſur le ſuccès de votre Ouvrage.



SCENE II.

TRAFIQUET, FLAMINIA, SILVIA.

TRAFIQUET.

DE mon Ouvrage, Madame? Permettez moy de vous dire que vous vous trompez.

FLAMINIA.

Comment? N'êtes vous pas l'Auteur de la Piece Françoiſe que vous nous avez donnée.

TRAFIQUET.

Moy Auteur? Et Auteur François encore! premierement, je ne ſuis point François, Madame; j'en ſuis peut-être fâché; mais encore moins Auteur, & j'en ſuis, je vous jure, bien-aiſe.

SILVIA.

Il eſt vray qu'il a l'accent un peu baroc auſſi-bien que nous. Mais, Monſieur, pourquoy vous applaudiſſez-vous tant de n'être point Auteur François?

TRAFIQUET.

Parce que c'eſt le plus témeraire & le plus malheureux de tous les métiers.

FLAMINIA.

Et moy, je trouve qu'il fait honneur à ceux qui le font bien: Les François se connoissent en bonnes choses.

TRAFIQUET.

D'accord. Ils ont même le goût plus fin que jamais; mais ils sont rassasiez de bonnes choses.

FLAMINIA.

Ne dites point cela, ce qui est bon paroît toûjours bon.

TRAFIQUET.

Plus ou moins, selon l'esprit qu'on a. Le Public ressemble à present à un Convive qui est sur la fin d'un repas. Il y a long-temps que le repas dure. Quand il se mit à table au commencement du Siecle passé, il se contentoit des plus grosses viandes. On luy a servi depuis les mets les plus friands, & en abondance, dont il s'est rempli avec volupté. Il en a jusqu'au nœud de la gorge. Et quand on luy en offriroit encore de pareils, ce qui n'est presque pas possible, je ne sçai s'il en seroit touché. L'appetit lui manque, vous dis-je.

FLAMINIA.

Que lui faut-il donc à present pour le ragoûter ?

TRAFIQUET.

Il lui faut des liqueurs violentes, des mets d'un goût extraordinaire & bizarre, de ces drogues que l'on vend à la Foire, du Pitrepitre, de la Mortadelle, de la Poutargue : Ou bien de ces choses legeres que l'on donne au dessert, pour ne point charger l'estomach, & pour amuser seulement : des cornêts, par exemple, ou de la crême foüettée ; & c'est de ce genre-ci qu'est la Piece que je vous donne.

FLAMINIA.

Mais, Monsieur, si vous n'en êtes pas l'Auteur, oserois-je vous demander quel est l'interêt qui vous porte à nous la produire.

TRAFIQUET.

Je suis Courtier du Parnasse, Madame, pour vous servir. J'agiotte du papier comique.

SILVIA.

Avez-vous bien du débit de ce papier-là ?

TRAFIQUET

A vous dire le vray, pas beaucoup. J'ay pourtant négocié il n'y a pas longtemps un Acte à un Auteur de la Foire, j'avois aussi agioté auparavant quelques Pieces à un Comedien de Campagne, qui pour quelque escomte me les prend à ses risques.

FLAMINIA.

Et ces Messieurs-là, que font-ils de ce que vous leur negociez ?

TRAFIQUET,

Ce que font les bons Horlogers de Paris des montres de Genêve, ils gravent leurs noms dessus & les vendent comme s'ils les avoient faites.

FLAMINIA.

Ho bien, quelque chose que vous disiez, apportez-nous de bonnes Pieces, nous vous payerons bien le courtage.

TRAFIQUET.

Oh ! de bonnes Pieces ? En trouve-t'on comme on veut de bonnes Pieces ? Croyez vous que d'habiles gens veulent risquer leur réputation sur votre Théatre ?

FLAMINIA.

Et nous ; nous n'en voulons point donner de méchantes.

TRAFIQUET.

Il faut au moins en risquer de médiocres, si vous en voulez donner de nouvelles ; Car, voyez-vous, travailler à present pour votre Theatre, c'est entamer le commerce du Missisipy. Ne croyez pas qu'on y envoye d'abord de riches étoffes, ni force jouaillerie.

De la quinquaille, oüi. Quelque Rassade; des cizeaux, des couteaux, de petits miroirs.

FLAMINIA.

Quoy! vous prétendez que nous offrions en ce Pays-ci de ces gueuseries là?

TRAFIQUET.

Il faut bien le faire, quand on n'a que cela, ou fermer la boutique.

SILVIA.

Oui! Attendez-vous-y. Nous presenterons à un Parterre éclairé, de petits couteaux, de petits miroirs; Et que nous donnera-t-il de retour? De petits sifflets, Monsieur, de petits sifflets. Oh je ne veux point de ce commerce-là.

FLAMINIA.

Mademoiselle. Peut-être qu'un Parterre éclairé n'attend pas ici d'abord des choses parfaites, & nous tiendra compte du zele qui nous fait risquer notre temps, nos soins & nos frais.

TRAFIQUET.

Bon, bon, croyez-vous qu'on vous demande tant de choses? Faites-vous entendre seulement, & ne dites rien de trop plat ni de trop usé, variez vos scenes, amusez par quelque spectacle, par quelques divertissemens bien mis

en muſique, & ſur tout, mettez bien votre Arlequin dans ſon jeu, en voila aſſez juſques à ce qu'il ſçache parler François.



SCENE III.

ARLEQUIN, FLAMINIA, SILVIA, TRAFIQUET.

Cette Scene est en Italien, hors les derniers mots qu'Arlequin dit en François.

ARLEQUIN.

A Quoy diable vous amusez-vous donc vous autres? On vous attend pour commencer, & au lieu de vous habiller, vous restez à jaser, à caqueter comme des poules. Cocococoquedaque. Cocococoquedaque.

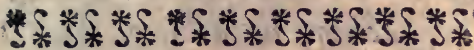
FLAMINIA.

Apprenez à parler François, vous, & ne vous amusez pas à jaser toûjours en Italien auprés de votre femme.

Le reste de la Scene se fait en impromptu. Arlequin les chasse comme on chasse des Poules, en leur disant:

ARLEQUIN.

Allez vous habiller, caqueteuses, au Poulailler, au Poulailler, cocococoquedaque.



SCENE IV.

ARLEQUIN, TRAFIQUET.

Cette Scene est en Italien, & finit en François comme la précedente.

ARLEQUIN.

Et vous, Monsieur, que faites-vous ici ?

TRAFIQUET.

J'attends qu'on me paye le courtage de ma Piece.

ARLEQUIN *en le rossant.*

Ah ! le courtage de votre Piece ? Tenez le voila.

TRAFIQUET.

Est-ce-là la monnoye dont vous payez?

ARLEQUIN.

Ne la trouvez-vous pas de poids ?

TRAFIQUET

Elle est de mauvais augure pour la Piece, garre les sifflets.

ARLEQUIN *au Parterre.*

Non, Messieurs, ne tirez rien, tout est payé,

Fin du Prologue.

Acteurs de la Piece.

LELIO, Négociant & Banquier, ci-devant établi à Rome.
FLAMINIA, Fille aînée de Lelio.
SILVIA, Fille cadete de Lelio.
PASQUELLA, vieille Gouvernante des Filles de Lelio.
TRINQUEMBERG, Comte Allemand, Amant de Flaminia.
LE CHEVALIER DE LA BASTIDE, Gentilhomme Provençal, Officier, Amant de Silvia.
CECILIA LOMBARDINI, veuve d'un Banquier Italien établi à Paris.
TONTINE, fille d'Opera de Campagne.
PANTALON, Hôte du Port-à-l'Anglois.
VIOLETTE, Servante de Lelio.
ARLEQUIN, Valet de Lelio.
UN GARÇON de Cabaret.

Perſonnages des Entractes dont quelques-uns ſont Acteurs.

Troupe de Payſans & de Payſannes.
Un Charlattan Chinois & ſa Troupe.
Troupe de Bateliers & de Lavandieres.
Deux Cochers yvres.



LE NAUFRAGE AU PORT - A - L'ANGLOIS, OU LES NOUVELLES DE BARQUE'ES COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

TONTINE, *tenant un Livre de Musique*, LE CHEVALIER DE LA BASTIDE *au fond du Theatre.*

Voicy la charmante retraite
De la felicité parfaite,
Voici l'heureux séjour.
Des Jeux & de l'Amour.

Voici, voici la veritable description du Lieu où nous sommes, du Port-à-l'Anglois.

LE CHEVALIER.

Eh ! Mademoiselle Tontine, je vous croyois encore endormie.

TONTINE.

Endormie? eſt-ce que les lits de ce Pays-ci ſont faits pour dormir? Je n'ai de ma vie été ſi mal couchée. Franchement, voilà une promenade qui ne me plaît guere, ſauf le repect que je dois à la Compagnie. Votre veuve Italienne, la Signora Cecilia, nous emmenne à la Campagne ſans nous dire en quel lieu. C'eſt, dit-elle, un myſtere. Nous eſſuyons preſqu'en partant un orage effroyable, qui dure le reſte du jour & toute la nuit: & pour nous achever de peindre, nous couchons mal à notre aiſe. Oh quelle chienne de partie!

LE CHEVALIER.

Comment? l'Hôte & l'Hôteſſe vous ont cedé leur lit.

TONTINE.

Nous étions trois dedans, la veuve, ſa vieille Tante & moy. Par le chaud & par l'orage qui ont duré toute la nuit, peut-on clore l'œil. Je me ſuis levée par charité, pour les laiſſer un peu plus au large. Elles commencent à s'endormir.

LE CHEVALIER.

Et que faites-vous donc ainſi ſeulette?

TONTINE.

Je repete Armide que vous m'avez

vû joüer en votre Pays, à Marſeille. Et vous, Monſieur le Chevalier, comment avez-vous paſſé la nuit?

LE CHEVALIER.

A perdre mon argent au Piquet contre notre Allemand, Monſu lé Comte dé Trinquimberg.

TONTINE.

Voila ce qui vous éveille. Et luy? Il dort, je gage?

LE CHEVALIER.

La fortune le berce. A propos, qui ſont donc les gens qui avoient fait rafle de tous les lits hier?

TONTINE.

L'Hôte m'a tout conté. C'eſt un gros Négociant Italien, qui va à Paris pour liquider des Comptes avec la veuve de ſon correſpondant mort depuis un an ou environ; & qui y mene toute ſa Famille pour s'y établir. Ils ſortoient du Coche-d'Eau qui vient d'Auxerre. L'orage l'ayant fait échoüer ici prés, le mauvais temps les a obligez, auſſi-bien que nous, de reſter au Port-à-l'Anglois.

LE CHEVALIER.

A-t-il femme jolie cet homme-là?

TONTINE.

Non, il eſt veuf. Il n'a que deux filles fort aimables & fort vives; mais

malgré cela fort timides. Le monde les effarouche. Le moyen que cela ſoit autrement ? Elles ſortent des priſons bourgeoiſes de Rome.

LE CHEVALIER.

Il en eſt une blonde, non pas ?

TONTINE.

Oüi, la cadette. L'avez-vous vûë ?

LE CHEVALIER.

J'ordonnois hier le ſouper dans la cuiſine, elle y deſcendit un moment ; j'en fus charmé, éblоüi. En joüant cette nuit, je ne voyois qu'elle dans mes cartes.

TONTINE.

C'eſt àdire qu'elle vous a fait perdre votre argent contre Monſieur le Comte, & gagner le penchant qu'il a pour les Italiennes.

LE CHEVALIER.

Je l'avouë : je grille de la revoir & de lui parler. Il faut nous joindre à ſa compagnie.

TONTINE.

Cela ſera difficile.

LE CHEVALIER.

Pourquoy pas ? Nous parlons Italien Trinquimberg & moy.

TONTINE.

Ce n'eſt pas là la difficulté, elle par-

lent François elles, leur Mere étoit Françoise; mais elles ont un Pere plus jaloux de leur conduite qu'un mary.

LE CHEVALIER.

Nous sçait-il ici le Pere?

TONTINE.

Non apparemment; car on dit qu'il va sortir pour faire un tour à Paris.

LE CHEVALIER.

Hé bien, pendant son absence nous approcherons des Filles.

TONTINE.

Il n'y a pas moyen vous dis-je. Il reste auprès d'elles un Dragon surveillant, une vieille Doüegne, un Argus en coëffe.

LE CHEVALIER.

Oh laissons faire l'Hôte! Il n'y a qu'à le mettre dans nos interêts, il trouvera bien le moyen d'écarter la vieille.

TONTINE.

Mais, tout de bon, est ce une envie qui vous presse si fort, que celle de parler à votre blonde?

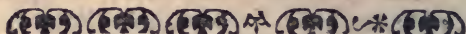
LE CHEVALIER.

Ma chere Tontine, je suis enchanté vous dis-je, je péris, je meurs.

TONTINE.

Attendez. J'imagine un moyen de les

attirer ici, & je veux vous faire prendre une figure sous laquelle vous les effaroucherez moins ; retirons-nous. Je vois de leurs gens qui entrent dans le jardin. Qu'on ne nous voye point, de crainte d'empêcher le départ du pere.

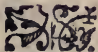


SCENE II. *Italienne.*

ARLEQUIN *seul.*

O Quelle tempête ! Quel ravage ! Quelle désolation ! Le tonnerre étoit si épouvantable, que le Soleil s'est caché de peur, & la pluye si horrible que la riviere de Seine en est encore toute trempée. Le Ciel ressembloit à un jeu de Paume. Le Coche-d'Eau étonné du bruit, aveuglé par l'obscurité, s'est brisé l'omoplatte contre un autre bateau aussi étourdi que lui, & tous deux se seroient noyez, si le vent charitable ne les avoit poussez à terre de toute sa force. Le pauvre Arlequin seroit mort en pleine eau, lui, qui dans son vin n'en peut pas seulement souffrir une goutte. Mais beni soit l'orage qui nous fait échoüer près d'un bon Cabaret,

où la Cave eſt bien garnie, la Cuiſine encore mieux: il vaut mieux ſe noyer ici. Les balots, les marchandiſes, les hardes du ſieur Lelio mon maître, tout eſt gâté ; mais que m'importe ? C'eſt bien fait, il le mérite bien, & j'en ſuis bien-aiſe. C'eſt un bourru, un extravagant, qui eſt ſi jaloux de ſes Filles & de Violette leur Suivante, qu'on n'oſe pas ſeulement les regarder. O ! ma chere Violette. Tu es une belle treille, une vigne délicieuſe, chargée d'un fruit qui me tente. Je ſuis, moy, un paſſant, un voyageur affamé & alteré, & Lelio eſt un Meſſier impitoyable, qui, quand je veux cueillir ſeulement un petit grapillon, me vient dire d'un ton cruel; retire-toy de-là marault, je te donneray cinquante baſtonnades & je te feray mettre en priſon. hoimé ! Euh le brutal ! Mais Violette m'a promis de me venir trouver ici ce matin en ſecret .... je crois même que je la vois déja paroître.





SCENE III. *Italienne.*

ARLEQUIN, VIOLETTE, *tremblans decrainte d'être apperçûs.*

VIOLETTE.

HE' bon-jour mon cher Arlequin, Comment as-tu passè la nuit?

ARLEQUIN.

Je ne sçay, car je dormois, je ne t'en sçaurois ri n dire. Et toy?

VIOLETTE.

Pour moi, je ne sçais si j'ai dormi, car je n'ai fait que réver toute la nuit, & quand on réve, on ne sçait ce qu'on fait non plus.

ARLEQUIN.

Et tu révois à moi sans doute?

VIOLETTE.

Non. Je révois à ce gros garçon Patissier qui étoit ton Rival à Rome.

ARLEQUIN.

Ah! ingrate, traditrice. Pourquoi ne réve-tu-pas à moi.

VIOLETTE.

On ne sçait ce qu'on fait, te di-e, quand on réve.

ARLEQUIN.

Qu'eſt-ce qu'il te faiſoit, ce Garçon Patiſſier ?

VIOLETTE.

Il me faiſoit tenir une Lettre à Lyon, dans laquelle il diſoit qu'il venoit s'établir à Paris pour m'épouſer.

ARLEQUIN.

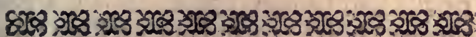
Fy. Cela ne me plaît point ; tu fais là des ſonges cornus ; mais Lelio va partir, nous aurons le loiſir d'examiner cela tout à notre aiſe.

VIOLETTE.

Il veut t'emmener à Paris, le Sieur Lelio.

ARLEQUIN.

Mais je n'ai pas envie de l'y ſuivre moi .....hoimé voilà le Meſſier.



SCENE IV. *Italienne.*

LELIO *les ſurprenant*, PANTALON, ARLEQUIN, VIOLETTE.

LELIO.

QUoi je vous trouverai toûjours enſemble ? C'eſt avoir envie de

bon matin de jaser : je croi que cet appetit-là vous éveille. Allons vîte, rentrez ; vous, retournez auprès de mes filles & ne les quittez pas. Demeure là toi, tu va me suivre à Paris. Signor Pantalon je laisse ma famille dans votre Hôtellerie, parce que je l'y crois en sureté.

PANTALON.

Ah! Monsieur, vous ne pouvez mieux faire, ce lieu-ci est un azile pour le beau sexe. Il y vient de Paris exprès pour y être en sureté.

LELIO.

Oüi. Je vois que cet endroit-ci est solitaire. Ne permettez pas je vous prie que mes Filles parlent à personne ; & sur tout ne donnez guere de vin à Pasquella leur Gouvernante, car elle aime un peu à boire ; quand une vieille a bû, elle s'endort, & pendant qu'une Gouvernante dort, on peut tout mettre à la renverse dans le gouvernement.

PANTALON.

Cela est dangereux pour des Filles. *a parte* Oïbo il donne sa bourse à garder aux voleurs.

LELIO.

Je vais à Paris faire sçavoir notre arrivée, à la Sgra. Cecilia Lombardini,

la

la veuve de mon Correſpondant. Elle nous a preparé un logement & pourroit être en peine de nous, car elle nous attendoit hier au ſoir : de-là, je paſſerai à la Doüane pour mes marchandiſes, & je reviendrai inceſſamment. Arlequin, mon cheval eſt-il prêt.

ARLEQUIN.

Oüi, Monſieur. Il vous attend, & ne veut point partir ſans vous de crainte de s'ennuyer.

LELIO.

De crainte de s'ennuyer? Comment ſçais tu cela?

ARLEQUIN.

C'eſt que je ſçai que les chevaux aiment à aller de compagnie. Ne vais-je pas vous ſuivre, Monſieur?

LELIO.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Ah que je ſuis aiſe! je vais voir la grande ville de Paris, la plus belle du monde après Bergame ma Patrie. Je verrai le Louvre, les Thuilleries, le Luxembourg, le Pont-neuf, la Samaritaine, l'Horloge du Marché-Neuf, la ruë de la Huchette. Oh que de belles choſes!

Arlequin ſautant de joye tombe, feint

d'être blessé, & crie de toute sa force qu'il a la jambe cassée. Lelio après s'être assuré qu'elle ne l'est pas, le recommande à Pantalon, & part,



SCENE V. *Italienne.*

PANTALON, ARLEQUIN,

PANTALON

PAtience mon enfant, patience. Puisque l'os n'est pas rompu, ce ne sera rien que cela. Hola ho garçon. Qu'on apporte du feu dans un réchaud, de l'huile dans une sauciere & du vin dans un demi-septier pour lui faire un cataplasme.

ARLEQUIN.

Non non, du vin dans une pinte, car je suis fort blessé.

PANTALON.

Il n'en faut pas tant pour un remede, &c.

Ici les Acteurs disent à l'impromptu ce qu'ils jugent à propos, & font des lazis à leur fantaisie, Pendant que Pantalon le dos tourné est occupé à visiter le mal d'Arlequin, celui-ci boit le vin que l'on a

apporté. Pantalon le cherche inutilement pour le remede, & gronde le Garçon qui en rapporte d'autre à l'instant accompagné de Violette éplorée. Pantalon se baisse de rechef pour défaire la jarretiere d'Arlequin; mais ayant le visage tourné vers lui, le prétendu blessé lui donne des coups de pied dans le dos pour l'obliger à se tourner plus favorablement, pour le dessein qu'il a de boire le vin que l'on a rapporté. Il y réussit. Pantalon se tourne & se plaint à Violette des coups de pied qu'il a reçûs. Et pendant leur contestation Arlequin vide encore le demi-septier. Pantalon se trouvant encore trompé comme la premiere fois, fait sentir au Parterre qu'il s'apperçoit de la fourberie, cependant il querelle le Garçon encore plus fort. Mais le tirant à quartier, lui commande de remplir d'eau le demi-septier. Arlequin, à qui l'on donne beau, retourne pour la troisieme fois au pot, & se trouvant attrappé, donne de ses deux pieds dans le dos de Pantalon, de dépit lui jette l'eau au visage, & se releve subitement en se mocquant de lui, & disant je suis guerri.

PANTALON.

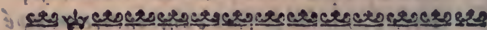
Tu est bien-tôt gueri mon enfant comment cela s'est-il fait si vîte?

J'ay pris le remede en dedans. *Il déclare ensuite la cause de sa feinte : c'etoit pour ne pas suivre Lelio, & rester avec Violette sa Maîtreße en liberté. Pantalon en rit & lui dit qu'il est dans un lieu où les Amans ont leurs coudées franches. Arlequin prenant Violette sous le bras, l'emmene en lui disant :*

Allons raisonner de nos amours tout à notre aise.

VIOLETTE.

Sauvons-nous, car je voi venir nos Maîtresses qui pourroient m'arêter.



SCENE. VI. *Françoise.*

FLAMINIA, SILVIA.

SILVIA.

MA sœur, il signor Padre est parti, Pasquella est encore endormie, nous voilà en liberté. Ne pourrions-nous point voir la Compagnie qui est ici. Je croi que ce sont des Amans.

FLAMINIA.

A quoy le jugez-vous?

SILVIA.

A ce que ce sont de jeunes hommes

de bonne mine; j'en vis un hier au ſoir en paſſant dans la cuiſine, qui me parut fort bien fait. Ils ſont avec des perſonnes fort aimables, ſelon ce que l'Hôte m'en a dit. Si ce ne ſont des Amans, ç'en devroit être, ce me ſemble.

FLAMINIA.

Vous voudriez que celui que vous avez vû fût le vôtre, je gage.

SILVIA.

Vous gagneriez, je croy.

FLAMINIA.

Je voudrois bien les voir auſſi, mais de loin.

SILVIA.

Pourquoi de loin?

FLAMINIA.

Pour examiner leurs manieres, & voir comment on s'y prend en France quand on fait l'amour.

SILVIA.

Oh vous, qui êtes une ſçavante, vous ne regardés les Amans que comme des Livres, vous n'aimez que la contemplation, que les reflexions.

FLAMINIA.

Je l'avouë, je ſerois curieuſe de ſçavoir ſi les differens portraits que l'on fait dans les Livres des amans de chaque Nation, ſont reſſemblans.

SILVIA.

Comment ? Eſt-ce que pour faire l'amour on ne s'y prend pas en tout Pays de la même maniere.

FLAMINIA.

Faire l'amour, en tout Pays, c'eſt marquer à ce qu'on aime le déſir qu'on a de lui plaire. Ce dèſir a par-tout la même fin : mais dans les manieres d'exprimer ce même deſir, dans ſes dégrez, dans le temps de ſes accès, dans leur durée, il y a partout des differences.

SILVIA.

Expliquez-moy donc ces differences, je vous prie.

FLAMINIA.

Selon les idées que je me ſuis faites, de ce que j'ay recueilli de côté & d'autre, l'amour en France me paroît un jeu, un amuſement. En Eſpagne, une folie. En Italie, une fureur, une maladie. En Allemagne, un remede.

SILVIA.

Voilà déja bien des choſes que je ne ſçavois pas.

FLAMINIA.

L'Eſpagnol a l'amour dans la tête, dans l'imagination. L'Italien, dans le cœur & dans le fiel. L'Allemand, dans l'eſtomach & dans le foye. Le François,

un peu par-tout, il tient de tous les autres.

SILVIA.

Ce dernier-ci me paroît le plus drôle.

FLAMINIA.

L'amour en Italie occupe dès le matin, c'est la pricinpale affaire. En France on y donne l'après-midy, les momens destinez aux jeux ou à l'oisiveté. En Espagne, on y employe le soir & la nuit: c'est le temps du mistere, des avantures, des chimeres, des visions.

SILVIA.

Mais selon vous, un Allemand n'aime gueres ; & cependant, vous aimiez tant à Rome le Signor Comte de Trinquemberg qui étoit Allemand.

FLAMINIA.

C'est que j'en voulois faire un Mary du Comte de Trinquemberg, & qu'il vouloit s'établir en France. Or un Allemand Francisé est au point que je souhaite. Il prend ici avec le temps ses degrez de politesse, & quelquefois même de galanterie. Il n'a ni les caprices de l'Espagnol, ni la jalousie de l'Italien, ni la volubilité du François, & conserve toûjours sa constance Allemande. Il n'aime ni trop ni trop peu. Enfin, il est Mary raisonnable.

SILVIA.

N'en pourroit-on point trouver un qui eut le bon de tous les quatre.

FLAMINIA.

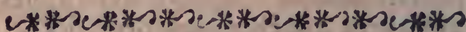
Oüida, cela se pourra trouver avec la pierre plilosophale.

SILVIA.

Vous riez.

FLAMINIA.

Ha, ha, voici apparemment quelque Fête de Village. Voyons cela.



SCENE VII.

Une Trouppe de Paysans & de Paysannes, ornés de fleurs & de rubans s'avancent en dansant, Tontine & le Chevalier habillez de même sont à leur tête. Le Chevalier porte une Corbeille pleine de bouques. Une Paysanne chante.

Ah que tu rends le cœur gay
Jeune saison des fleurettes!
Ah que tu rend le cœur gay
Gentil joly mois de May!

Le Chœur repete les mêmes vers.

La Païſanne.

Aux timides amourettes
Nos bois offrent des cachettes,
Où rien ne doit les troubler :
L'Amour invite à fouler
Les renaiſſantes herbettes.

Le Chœur.

Ah que tu rends, &c.

La Païſanne.

Les Oyſeaux dans ces retraites
Mêlent à leur chanſonnettes,
De plus doux amuſemens :
A nos timides Amans,
Ils font des leçons ſecrettes.

Le Chœur.

Ah que tu rends, &c.

Tontine.

Quand vous nous trouvez ſeulettes,
Si nous faiſons les folettes,
Bergers n'en abuſez pas,
Menagez mieux nos appas,
Ou tout du moins nos cornettes.

Le Chœur.

Ah que tu rends, &c.

On danſe.

FLAMINIA.

Ma bonne, où allez vous donc tous ſi joyeuſement ?

TONTINE.

J'allons, à l'occaſion du premier jour de May, porter un bouquet à la Dame de notre Village, qui s'appelle Jacqueline.

FLAMINIA.

Où eſt-il ce bouquet ?

TONTINE.

C'eſt Lucas que vla qui le porte.

FLAMINIA.

Pourquoi n'eſt-ce pas vous ? Cela conviendroit mieux.

TONTINE.

Vla ce qui vous trompe, Madame; car pour ce qui eſt d'encas de bouquet pour une Dame, il eſt plus agreiable quand c'eſt un mâle qui le preſente.

SILVIA.

Ma ſœur, je trouve qu'il a de l'air du jeune homme que je vis hier au ſoir dans la Cuiſine.

TONTINE.

Dame, c'eſt un compere qui a vû le loup, au moins, que Lucas. Il étoit de la Milice. Il a fait la guerre dans la Province de l'Italiſe. Il jargonne de l'Itaglien par cœur encore mieux que du François.

FLAMINIA.

Eſt-il vray, Lucas que vous ſçavez de l'Italien?

LE CHEVALIER.

Signora, j'en ſçay un poco, qualchepoco, Madame, à ſon ſervice, al ſuo ſervitiale.

FLAMINIA *en riant.*

Oh Lucas, voila de vilain Italien : ce mot-là eſt impropre.

LE CHEVALIER.

Meſdemoiſelles, quand on voit de belles perſonnes comme vous, on eſt tellement diſtrait par l'admiration, tellement émû, qu'on ne ſonge pas à ce qu'on dit.

FLAMINIA.

Comment! Il répare ſa faute par une galanterie! En ce Païs-ci tout le monde a de l'eſprit & de la politeſſe juſqu'aux Païſans.

LE CHEVALIER.

Je vous prie d'agréer ces fleurs pour chaſſer la mauvaiſe odeur du mot que j'ay mal dit.

SILVIA.

Voyez comme il tourne joliment la choſe! Mais Lucas, ſi vous donnez le bouquet à ma ſœur, qu'aura la Dame du Village.

LE CHEVALIER.

En voici encore un pour elle.

SILVIA

Ha ha, vous en avez plusieurs?

LE CHEVALIER.

Peut-on manquer de fleurs auprès de vous, Mademoiselle, elles naissent sous vos pas.

FLAMINIA.

Oüais, oüais! Q..ls Païsans sont-ceux-ci? Voilà du m..illeur Italien & du plus galand. Comment pourrons-nous soutenir la conversation des Gens d'importance, si Lucas nous démonte? cela me fait trembler par avance.

SILVIA.

Ce bouquet-là est vraiment fort bien entendu: Voyons l'autre, est-il aussi beau?

LE CHEVALIER.

Je vous prie, Mademoiselle, de l'agréer aussi, il est à vous.

SILVIA.

Mais je ne suis pas la Dame du Village non plus, moy.

LE CHEVALIER.

Non, Mademoiselle, vous estes plus pour moy: vous êtes la mienne.

SILVIA.

Comment donc cela, Luças?

LE CHEVALIER.

Si vous ne l'êtes, vous lui reſſemblez au moins ſi fort, que je croi la voir en vous. J'y trouve ſon air, ſa taille; elle eſt belle, blonde & Italienne comme vous.

SILVIA.

Voilà un heureux hazard.

TONTINE.

Oui, Mademoiſelle, c'eſt le hazard qui fait que par bonne fortune il trouve l'occaſion d'avoir l'honneur de vous dire çà. Mais c'eſt une hiſtoire que çà. Lucas, dit un peu ton hiſtoire à ſes Madames-là: écoutez-là, car c'eſt une drole d'hiſtoire que la ſienne.

LE CHEVALIER.

Mon hiſtoire eſt, que le premier jour que j'arrivay en Italie, je trouvay le ſoir dans une Hôtellerie comme celle-ci, une blonde ſi belle, ſi brillante, & qui vous reſſembloit ſi fort, que j'en devins ſubitement amoureux tout ce qu'on peut l'être, que j'en fis ma Dame, à l'inſtant, & juray dès-lors que je n'en aurois d'autre de ma vie.

TONTINE.

Ho çà ſera comme il le dit, car je le connois.

FLAMINIA.

Ma sœur ; encore une fois, par les Gens du Village, jugez de ceux de la Ville & de la Cour. Comment y tenir, neuves & timides comme nous sommes ?

TONTINE.

Il est vray, Mademoiselle, que les Messieurs de la Ville & de la Cour avont plus d'esprit que nos Païsans, mais ils n'avont pas l'amiquié si frame.

PASQUELLA *dans la Maison.*

Signora Flaminia, Signora Silvia, dove sete?

FLAMINIA.

Ah voilà Pasquella éveillée, j'en suis au désespoir. Retirez-vous mes enfans, j'entends nôtre Gouvernante qui nous appelle. Elle gronderoit si elle nous trouvoit parlant à des hommes.

LE CHEVALIER.

Maudite soit la vieille.

SILVIA.

Adieu Lucas. Je vous remercie de votre bouquet, il me plaît fort, mais je vous dis, tout-à-fait.



SCENE VIII.

PASQUELLA, FLAMINIA, SILVIA.

PASQUELLA.

QUoy vous voila déja échappées ; On a bien de la peine à retenir ces oyseaux-là dans leur cage. Et quand ils en sont dehors une fois, garre le chat.

FLAMINIA.

Cela est étrange, il ne nous sera pas permis de prendre l'air. Ho nous sommes en France une fois, en Païs de franchise, où l'on n'est point esclave des sottes maximes d'Italie,

PASQUELLA.

Qu'est-ce à dire, des sottes maximes d'Italie ?

FLAMINIA.

Oüi, des sottes maximes d'Italie, je le repete. Je ne sçaurois retenir ma colere quand je songe combien elles font injure à notre sexe : car je soutiens que ce n'est que dans un pays de liberté comme celui-ci, qu'une fille peut se vanter d'avoir véritablement de la vertu.

PASQUELLA

Comment donc? Eſt-ce que les filles en Italie n'en ont point?

FLAMINIA.

Qand elles en auroient cent fois plus, quelle gloire leur en revient-il? Ont-elles le mérite d'avoir conſervé leur honneur, quand on en donne le ſoin à d'autres qu'à elles?

PASQUELLA.

On fait peut-être bien de ne s'y pas trop fier.

FLAMINIA.

Pourquoy donc fait-on bien de ne ſi pas trop fier? Eſt il quelqu'un que cela touche de plus près, & les croit-on aſſez dépourvuës de jugement pour n'en pas connoître le prix? vraiement ſi elles ne le connoiſſoient, les précautions ſeroient bien inutiles. Ce n'eſt jamais l'ocaſion qui manque : & cette défiance ne ſert qu'à préparer des excuſes à celles qui ne ſont pas ſages : & des excuſes très-légitimes.

PASQUELLA.

Très-légitimes! Pouvez-vous dire cela?

SILVIA.

Aſſurément, ma ſœur à raiſon. Une fille peut dire : Vous ne me l'avez pas donné à garder, moy, je ne m'en

ſuis

suis pas mise en peine. Estoit-ce mon affaire ?

PASQUELLA.

Continuez, voila de bonne morale.

FLAMINIA.

Mais aussi, comment veut-on que nous apprenions la langue si nous ne parlons à personne ? Je veux la sçavoir absolument, je suis lasse de baragoüiner.

PASQUELLA.

Apprenez-là dans les livres, vous en avez tant.

FLAMINIA.

Les Livres donnent-ils l'accent ? Voilà de plaisans Maîtres de langue que des muets ou des morts.

SILVIA.

On retient bien mieux ce que disent les vivans.

PASQUELLA.

Oui. Il faut laisser approcher de vous des Amans tout vivans pour vous instruire. Cela vous accommoderoit, n'est ce pas ?

SILVIA.

Est-ce qu'il n'y a que des Amans qui ayent l'usage de la parole ?

FLAMINIA.

Et quand cela seroit, il faut bien

parler à des Amans, si l'on veut trouver des Maris. Et ce n'est que pendant qu'ils sont Amans qu'on peut leur parler ; car quand une fois ils sont devenu maris, tout est dit, à moins qu'ils ne grondent.

PASQUELLA.

Rentrez, rentrez causeuses ; vous n'avez pas besoin d'apprendre tant de langues, vous n'en avez déja que trop d'une.



SCENE IX. *Italienne.*

ARLEQUIN & VIOLETTE *arrivent se tenant par dessous le bras*, PASQUELLA.

PASQUELLA.

HA ha ! vous voilà tous deux bien d'accord ce me semble ? Vient-il de vous donner des leçons de la langue Françoise? Montez la haut garçonniere.

ARLEQUIN.

A qui en a cette vieille carogne-là ? Violette n'est pas sous votre jurisdiction, c'est moy qui la garde contre les Garçons Pâtissiers & tous autres

PASQUELLA.

Retire-toy d'ici petit roquet. Cela n'eſt pas plus haut que ma jambe, & cela veut faire l'entendu, &c.

La querelle s'échauffe & finit par des coups. Pantalon qui accourt au bruit en reçoit la meilleure partie, & l'Acte finit.

Fin du Premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Italienne.

LE CHEVALIER, PANTALON.

LE CHEVALIER.

JE vous avouë, mon cher Pantalon, que plus je voy cette blonde, plus mon amour augmente pour elle : je ſens que je l'aimeray toute ma vie. Ne pourriez-vous point trouver le moyen de me faire paroître devant elle ſous ma forme ordinaire?

PANTALON.

Cela ne ſera pas aiſé.

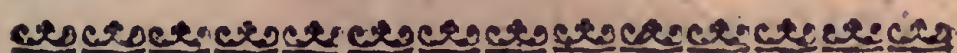
LE CHEVALIER.

Ah! Si vous ne me ſoulagez, je croi que je mourray de chagrin.

PANTALON.

Vous ſeriez le premier Amant qui ſeroit mort de chagrin au Port-à l'An-

glois. Il faut faire enſorte que vous en rechapiez. Je me ſouviens que le Seigneur Lelio ma recommandé en partant, de ne gueres donner de vin à la vieille; cela me fait juger qu'elle aime à boire. Sçavez vous ce que je vais faire pour votre ſervice? Je vais l'enyvrer, c'eſt le moyen de nous débaraſſer d'elle. Les filles par-là ſeront en liberté & vous pourrez en approcher plus facilement. Retirez-vous. Je voy leur Laquais que je vais employer à cela.



SCENE II. *Italienne.*

ARLEQUIN, PANTALON.

PANTALON.

HE bien, mon Garçon, te voila bien guery de ta jambe.

ARLEQUIN.

Le remede que j'ay pris eſt excellent.

PANTALON.

Je veux qu'il te guériſſe encore d'une autre incommodité.

ARLEQUIN.

Volontiers. Je gagnerois une maladie exprès pour prendre un tel remede.

PANTALON.

Tu aime Violette ?

ARLEQUIN.

Autant que le remede, on ne peut pas plus dire.

PANTALON.

Et tu est bien affligé de voir Pasquella t'incommoder dans tes amours?

ARLEQUIN.

Diable! cette incommodité-là est pire que celle de ma jambe.

PANTALON.

Hè bien, avec le même remede je t'en gueriray.

ARLEQUIN.

J'en prendrai tant qu'il faudra, vous n'avez qu'à dire.

PANTALON.

Ce n'est pas assez que tu en prennes; il faut lui en faire aussi prendre à elle & beaucoup même: pendant l'opération de la Medecine, elle dormira & laissera tout le monde en liberté.

ARLEQUIN.

Oh la grande puissance de l'Orviettan !

PANTALON.

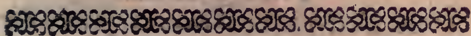
Je fourniray de l'Orviettan jusques à la guérison parfaite.

On entend Pasquella dans les coulisses.

PANTALON.

J'entends Pasquella, retire-toy. Attends, écoute encore un mot.

Il lui parle à l'oreille.



SCENE III. *Italienne.*

PANTALON, PASQUELLA, *tenant un petit pot de roquille à la main.*

PASQUELLA.

SEigneur Pantalon, vos Gens se mocquent-ils de moy, de ne me donner que plein ce pot-là de vin pour déjeuner?

PANTALON.

Madame, on ma défendu de vous en donner davantage.

PASQUELLA.

Qui vous a fait une si sotte défense?

PANTALON.

Le même qui vous a fait défense de laisser parler aux hommes ses filles & leur Servante.

PASQUELLA.

Mais à mon âge, il faut boire du vin, c'est ce qui soutient.

PANTALON.

Mais à l'âge de ses filles, il faut jaser un peu ; sans cela, il n'y a pas moyen de vivre.

PASQUELLA.

Ce n'est pas de même : Il y a du danger pour elles à les laisser trop parler aux hommes.

PANTALON.

Monsieur leur Pere dit de même, qu'il y a du danger pour elles à vous laisser trop boire de vin.

PASQUELLA.

Monsieur Lelio ne sçait ce qu'il dit & il a tort.

PANTALON.

Cela est vray, il a tort dans toutes les défenses qu'il nous a faites à tous : mais je suis raisonnable moy, & je vous donnerai du vin tant que vous voudrez, à condition que vous vous racommoderez, Arlequin & vous en buvant ensemble, car dans ma maison, j'aime la paix & la joye.

PASQUELLA.

He bien soit. Quand on est vieille, on ne se racommode plus avec les hommes qu'en bûvant.

PANTALON.

Je veux que Violette en soit aussi.

Signora

PANTALON.

Je veux que Violette en ſoit auſſi. Signora Violetta approchez. Il faut boire avec Madame Paſquella & ſe reconcilier.



SCENE IV. *Italienne.*

PANTALON, PASQUELLA, VIOLETTE, ARLEQUIN.

VIOLETTE.

VOlontiers, Seigneur Hôte, voilà Arlequin qui apporte de quoy faire la paix.

Arlequin paroît tenant des verres à ſa main, & portant une bandouliere de bouteilles de vin qu'il appelle un Traité de Paix. Chaque bouteille, dit-il, eſt un article qu'il faut vuider pour la conclure. On ne peut écrire cette Scene que les Acteurs forment ſur le champ à leur fantaiſie. On s'égaye de plus en plus, & Paſquella en beuvant & en dançant, chante les couplets ſuivans.

Chi non beve vita breve godera,
Ch'il bon vino che divino viver fa
In ſalute Gioventute nonſdegnio
Ma vechieza ch'e lapreza fa glo glo
Se nel core porti amore trinca ſu
Lac rudele fui di mele col glu glu
L'impotente ſi reſente ſol coſi
Ed oblia gagliardina col gli gli
Su verſa ſu col glo glo glo glo glo
Col glo glo non dur de no
Da me ne gui col gli gli col glu glu é col glo.



SCENE V.

PANTALON, FLAMINIA, SILVIA.

Pantalon en Italien, les Filles en François.

FLAMINIA.

O ! Caro Signor Pantalon ! Que vous avés bien fait de nous délivrer de Paſquella ! Je ne ſçaurois aſſez vous témoigner combien je vous en ay obligation.

SILVIA.

Et moy, tenez, je vous baiserois volontiers.

PANTALON.

Gardés ce baiser-là pour celui qui ma prié d'enyver la vieille, & qui veut malgré moy m'en payer les frais.

SILVIA.

Qui est-ce donc qui est si genereux & qui nous a fait un si bon tour ?

PANTALON.

C'est ce Gentilhomme Provençal que vous vîtes hier dans la cuisine, & qui est amoureux de vous à la folie.

SILVIA.

Ma sœur je suis fachée qu'il ne vous ait pas vûe la premiere, c'est vous qu'il auroit aimée, mais ce n'est pas ma faute.

FLAMINIA.

La, la, ne vous excusez point, je ne vous porte point envie ; vous sçavez que j'ay le cœur engagé ailleurs.

SILVIA.

Seigneur Pantalon, ne pourrions-nous point le voir de loin, lui & sa Compagnie.

PANTALON.

De loin, Non. Les Gens ne viennent point ici pour se voir de loin ; mais pour de prés, tant que vous voudrez.

FLAMINIA.

Ho! Non, non, Seigneur Pantalon, de loin, s'il vous plait, Je suis trop timide pour approcher des hommes en ce Pays. Je ne connois pas encore leurs manieres. On dit qu'ils sont si galands, si spirituels. Cela me fait peur : je serois tout d'un coup déconcertée, on me prendroit pour une beste.

SILVIA.

Eh! Pourquoy, ma sœur. pour une beste? vous avez tant d'esprit.

FLAMINIA.

Oui, oui, tant d'esprit: quand j'en aurois; ce n'est pas assez que de l'esprit, il faut avoir de l'usage du monde, c'est ce qui donne de la hardiesse. Tenez, quand j'aproche d'un homme bien fait, de bonne mine, du bel air, je ne sçais ce que devient mon esprit.

PANTALON.

Eh allons, allons, courage. Que craignez-vous ? Celui-là n'est pas fait autrement que les autres,

FLAMINIA.

Nous n'avons jamais vû le monde qu'à travers des jalousies, que sçay-je moy comment les autres sont faits ?

SILVIA.

Nous ne l'apprendrons jamais de loin Allons ma sœur, un peu de hardiesse.

FLAMINIA.

Depuis que j'ay entendu raisonner le Paysan de tantôt, je tremble encore davan age.

SILVIA

Cela devroit-il vous intimider ? Il y a des Païsans qui ont quelquefois plus d'esprit que leur Seigneur.

FLAMINIA.

Vous faites la résoluë, vous manquerez de courage la premiere.

SILVIA.

Ah! ma sœur, vous avez raison. Le voilà qui vient, je sens que tout le corps me fourmille.

FLAMINIA.

Voilà cette fille hardie !

SILVIA.

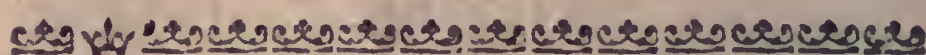
C'est à vous à le recevoir, une fois vous êtes l'aînée.

FLAMINIA.

C'est vous qu'il aime. Cela vous regarde plus que moy.

SILVIA.

Mais je ne ſçay pas comme vous par cœur les Amans de quatreNations.



SCENE. VI. *Françoiſe.*

LE CHEVALIER, LES DEUX SOEURS.

Les filles embaraßées font des réverences timides. Le Chevalier s'avance doucement, & leur dit.

LE CHEVALIER.

IL ne ſeroit pas honnête, Meſdames, de laiſſer ici ſeules deux auſſi aimables perſonnes que vous. Ce ſeroit vous donner une idée peu avantageuſe de notre Nation.

FLAMINIA. *embarraſſée.*

Ah! Monſieur, point du tout .... Vous êtes trop obligeant, & ....

LE CHEVALIER.

Si je prends la liberté d'approcher de vous, je vous prie d'être perſuadées que c'eſt avec tout le reſpect que vous meritez.

FLAMINIA.

Vous nous faites bien de l'honneur;

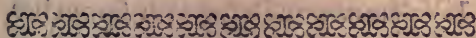
Monsieur, nous ne meritons pas tant de respect.... Bon. Je dis d'abord une sottise. Je ne sçai où j'en suis. Retirons-nous ma sœur. Monsieur, nous sommes vos trés-humbles servantes.

Elles font encore des réverences, & se retirent toutes honteuses. Aprés qu'elles sont retirées, Silvia revient encore faire une reverence, en disant :

Monsieur, je suis vôtre très-humble servante, je vous suis fort obligée.

LE CHEVALIER *courant aprés elle.*

Mademoiselle, Mademoiselle.



SCENE VII.

PANTALON, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

AH! mon cher Pantalon, je suis au désespoir.

PANTALON.

Mais, vrayement voilà une chose qui m'étonne. De jeunes filles fuir un homme fait comme vous. Je n'ay pas coûtume de voir cela ici. On voit bien que ces Demoiselles-là sont Etrangeres.



SCENE VIII.

TONTINE, PANTALON, LE CHEVALIER.

TONTINE.

HE bien Monſieur le Chevalier, votre entrepriſe n'a pas eu un bon ſuccès. J'examinois la choſe de loin, j'ay vû les oiſeaux s'envoler.

LE CHEVALIER.

Je m'étonne qu'ils ſoient ſi farouches dans une cage où on les apprivoiſe ſi aiſément.

TONTINE.

C'eſt ce qui vous trompe, on les y amene tout apprivoiſez.

PANTALON.

C'eſt timidité, mauvaiſe honte ; car je ſuis ſûr qu'elles ne demanderoient pas mieux que de reſter.

TONTINE.

Je le crois : il ne s'agit que de leur en fournir un prétexte honnête.

LE CHEVALIER.

Pour moy, je ſuis au bout de mon Rollet.

TONTINE.

Consolez-vous, j'ay trouvé un autre moyen de les attirer & de les faire rester.

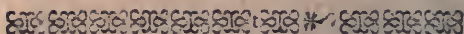
LE CHEVALIER.

Quel est il?

TONTINE.

Il vient d'arriver ici un Operateur Chinois, ou soy-disant tel, suivi d'une troupe de Baladins. Il va à une Foire qui se tient ici près. Je l'ay prié de nous étaler ses ingrediens, & de commencer par un petit divertissement. La curiosité fera descendre nos Demoiselles. Eloignez-vous pour un moment. Vous paroîtrez quand l'Operateur toussera. J'en ay concerté la maniere avec lui. Cela pourra les mettre en train de rire, & petit à petit nous les accoûtumerons à quitter la Chambre. Voilà l'Operateur qui paroît déja. Decampez.





SCENE IX.

UN OPERATEUR *Chinois & sa suite,* PANTALON, TONTINE, LES DEUX SOEURS, ARLEQUIN & VIOLETTE *arrivent bien-tôt aprés.*

L'Operateur est dans un Char fermé avec sa femme. Le Char est tiré par les Gens de sa suite. Le Char s'ouvre & devient une Boutique de Charlatan. La femme descend, un homme de sa suite chante.

GRands & petits, jeunes & vieux,
Acourez hâtez-vous, venez tous en ces lieux
Admirer d'un Docteur la science divine.
Sans défendre l'amour, sans vous priver du vin
Il vous guerira de chagrin.
De tous les maux, c'est couper la racine.

On danse.

L'OPERATRICE.

Pour nous voir de prés
Quittés vos retraites.
Accourés Fillettes,
A fort peu de frais.
Nous vendons des attraits.

Embonpoint, jeuneſſe,
Des roſes, des lis,
Vermillon exquis,
Blanc de toute eſpece,
On en vend chez nous,
Mettés-y la preſſe :
C'eſt par notre adreſſe
Qu'on a des Epoux.

On Danſe.

L'OPERATEUR.

Allegrezza è ſanita. De la joye & de la ſanté. Voilà Meſſieurs ce que vous apporte du bout du Monde le Docteur le plus lettré de tous les Lettré de la Chine, l'Empereur de l'Empire des Empiriques. Gardez-vous bien, illuſtre Aſſemblée, de juger mal de ma ſcience, par mon accent & par mon baragouin. Il eſt permis à un Medecin étranger de parler mal la langue Françoiſe ; & ne croiez pas qu'elle guériſſe de rien, puiſqu'en France même, les Medecins ne s'attachent qu'à parler bon grec & bon latin, & ſont trés-ſouvent, auſſi bien que moy, des ignorans en bon François. Vous devez au contraire bien augurer d'un Medecin qui vient de loin puiſque la Rubarbe, le Sené i C aſſe,

le Gayac, le Bezoard, & les meilleures drogues de la Medecine viennent comme moy des extrêmitez de la Terre. Mais parlons de mes remedes.

Voici Messieurs une Quinte essence celeste qui suffit à guérir toutes les maladies. C'est un Elixir tiré des rayons du Soleil concassez avec des cailloux de Champagne & passez par l'alambic. Voici l'antidotte universel. La source de la joye & de la vie.

Voici le secret avec lequel l'Aurore rendit la vie à Tithon son vieil Epoux. Venus, au Poëte Phaon, & Medée au bon homme Æson son pere. Le même secret, dis-je, avec lequel Esculape, à la priere de Diane, rendit la vie à Hippolitte.

Quel est l'usage de mon Elixir ? Il est aussi facile que salutaire.

Versez une seule goutte de cet Electuaire dans une bouteille pleine de vin de Pomar ou d'Auvillé. Avallez par jour cinq ou six de ces gouttes infusées & incorporrées dans les liqueurs susdites: vous sentirez naître dans votre ame cette joye qui fait la santé, & qui augmentant & se perfectionnant de plus en plus, à la fin devient amour, autre source de la vie.

Alors toutes les obstructions que cau-

ſe le chagrin ſe diſſipent. Le ſang & les eſprits circulent daus le corps en liberté, & en écartent toutes les maladies ; mais quand elles s'en ſont emparées, venez à moy, Meſſieurs, toute la Terre a fait l'experience de mes remedes C'eſt par eux que j'ai guéry pluſieurs fois la Sicile de la fiévre ardente qui s'allume dans ſes entrailles & qui lui cauſe ſes friſſons & ſes tremblemens ; c'eſt par eux, dis-je, que j'ay guéri le Nil de ſes cataractes. Comme c'eſt par mes préſervatifs que j'entretiens le bon temperamment des Pyramides d'Egypte, qui les fait reſter depuis ſi long-temps ſur Terre.

Par mes remedes, je guéris les maux de têtes des Maris jaloux, les vertiges des Coquettes, les coliques venteuſes du cerveau & les étourdiſſemens des petits - Maîtres ; l'hydropiſie d'argent des Maltotiers ; la diſſenterie de la bourſe des joueurs, la faim canine & les appetits déſordonnez des Gens de plume, les dégoûts & les nauſées du mariage.

Pantalon, Violette & Arlequin ſont auſſi venus entendre le Charlatan. Arlequin fait des lazis d'admiration à chaque periode, & s'approchant de trop prés, re-

çoit quelque coups par les gesticulations soudaines & violentes de l'Operateur, lequel continue.

L'OPERATEUR.

Mais si j'ay des remedes admirables, j'ay de plus des secrets prodigieux & sur tout, utiles au beau sexe. J'ay un Opiate qui rend le teint d'une Dame plus blanc que l'albâtre,&qui lui donne de l'embonpoint & de la gorge autant qu'elle en souhaitte.

FLAMINIA.

Ah ma sœur le beau secret!

L'OPERATEUR.

J'ai une poudre de simpathie qui attire des Amans aux filles, & qui de ces Amans fait des Maris.

SILVIA.

O ce secret-là ne se peut assez payer!

L'OPERATEUR.

Mais, j'ay encore une poudre plus admirable que toutes celle-là, Messieurs; Et c'est-là le plus beau de tous mes secrets. J'ay, dis-je, une poudre qui a la vertu d'augmenter l'argent à ceux qui en ont, & d'en faire venir à ceux qui n'en ont point.

ARLEQUIN.

Oh je veux avoir de cette poudre

quand je devrois vendre ma chemise.

FLAMINIA.

Monsieur. Combien vendez-vous l'Opiate pour l'embonpoint?

L'OPERATEUR.

J'en fais present aux Belles, qui c mme vous en ont besoin.

FLAMINIA.

Je vous remercie. Et moi je vous fais present de cet écu-là. Est-ce assez.

L'OPERATEUR.

Plus qu'il ne faut, Mademoiselle.

FLAMINIA.

Apprenez m'en l'usage, & le regime qu'il faut observer.

L'OPERATEUR.

La premiere chose qu'il faut faire pour acquerir de l'embonpoint, c'est de ne se pas soucier d'en avoir. Le regime ensuite est de bien boire & bien manger, éviter tout chagrin, ne se point coucher trop tard, & dormir la grasse matinée. Mais ce qui est encore plus necessaire pour une fille de vôtre âge, c'est de prendre au plûtôt un bon mari. Tenez, voyez si l'embonpoint & la gorge manquent à ma femme. Quand je l'ay prise, elle étoit étique, & aujourd'huy elle ne l'est plus.

FLAMINIA.

Comment le pren-t'on cet Opiate ?

L'OPERATEUR.

Le ſoir on délaye gros comme la tête d'un épingle de cet Opiate dans un bon bouillon, un copieux conſommé nourriſſant & rafraîchiſſant, on avalle le tout, & puis une heure après

FLAMINIA.

Une heure aprés ! Hé bien ?

L'OPERATEUR.

Une heure aprés on s'endort juſqu'au lendemain matin. Et à ſix heures on avalle encore un bouillon pareil, & une heure aprés

FLAMINIA.

He bien donc ? Une heure aprés.

L'OPERATEUR.

Une heure aprés on s'endort de rechef, & l'on continuë à dormir juſqu'à onze heures ou midy. Alors on ſe leve pour continuer le regime.

ARLEQUIN

L'Opérateur ne ſonge pas qu'il y met trop de façons.

FLAMINIA.

Et quand on n'a point de mary ?

L'OPERATEUR.

Par un autre ſecret de mon art, je connois que vous n'en manquerez pas long-

long-temps, & j'en repons corps pour corps.

FLAMINIA.

Voilà un homme admirable.

ARLEQUIN.

Signor Operatore, quanto vendete la polvere qui fait venir de l'argent ?

L'OPERATEUR.

Plus on la paye, & plus il en vient.

ARLEQUIN.

Mais je n'ay pour tout vaillant qu'une piece de vingt cinq sols.

L'OPERATEUR.

Tenez, la voila, je ne prends pas garde à vous. Il faut la prendre comme du tabac. Voyez comme je fais.

ARLEQUIN.

Mais en fait-elle venir bien-tôt ?

L'OPERATEUR.

Sur le champ. Il est déja venu, j'en suis sûr.

ARLEQUIN.

Mais je n'en ay pas encore pris.

L'OPERATEUR.

J'en ay pris moy, c'est le principal.

Arlequin prend plusieurs fois de la poudre, fouille dans ses poches & les vuide sur un des cotez du Theatre, pendant que Silvia parle à l'Operateur.

SILVIA.

Et la poudre de ſimpathie qui attire les Amans, combien vaut-elle ?

L'OPERATEUR.

Ce qu'il vous plaira, Mademoiſelle. Tenez la voila. On la prend comme je viens de prendre l'autre. Eſſayez-la, vous en verrez l'effet tout à l'heure.

SILVIA.

Tenez voilà auſſi un Ecu, quoy qu'à vous dire le vray j'aye peu d'eſperance en votre poudre. Eſſayons par curioſité.

Silvia prend de la poudre. L'Opérateur touſſe. Le Chevalier paroit, les deux Sœurs en paroiſſent d'abord effrayées, mais Flaminia ſe remettant de ſa frayeur lui dit :

FLAMINIA.

Comment ! C'eſt le Lucas de tantôt. Ha ha, Monſieur, vous ſçavez tous ces jolis tours-là. Jé vois bien que vous êtes trop fin pour nous. Retirons-nous ma ſœur. Monſieur je ſuis votre trés-humble ſervante.

SILVIA.

Et moy auſſi Monſieur, à Lucas & vous. *à parte*

Ohime !

SCENE X.

LES DEUX SOEURS *se retirent, les autres restent.*

ARLEQUIN *parlant toûjours Italien.*

MAis puisqu'il est déja venu un Amant à cette Demoiselle-là, les secrets de l'Opérateur sont bons. Je m'étonne que l'argent ne me soit pas encore venu à moy.

LE CHEVALIER.

Hé bien, Mademoiselle, Tontine, notre adresse n'a fait qu'empirer l'affaire.

TONTINE.

Nous allons tout à l'heure y chercher du remede. En attendant, pour vous consoler & nous divertir, voyons comment finira l'affaire de ces gens-ci.

ARLEQUIN.

Seigneur Opérateur; j'ay beau fouiller, il ne m'est point encore venu d'argent.

L'OPERATEUR.

Il m'en est venu à moy. J'ay dit que ma poudre en faisoit venir, & je n'ay pas menti.

ARLEQUIN.

Mais, à moy, à moy.

L'OPERATEUR.

A vous? Elle vous en fera venir quand vous la vendrez à un autre comme je vous l'ay venduë, & si vous voulez, par dessus le marché, je vous tireray encore une dent ou deux.

ARLEQUIN *à patre,*

Ha ha le Charlattan ma joué un tour de son métier. Tâchons à le lui rendre; Seigneur Opérateur vous êtes trop genereux; en récompense je veux vous donner gratis une autre poudre encore plus admirable que la vôtre & qui produit des effets que je ne vous puis exprimer. Tenez, prenez-en un peu, vous en aurez sur le champ l'expérience.

L'OPERATEUR.

Mais expliquez-moi quelque peu ses effets.

ARLEQUIN.

Cela gâteroit tout. Il est de l'essence du secret que l'on ignore l'effet de la poudre avant que de la prendre.

L'OPERATEUR.

Hé bien? La voilà prise. Que m'en reviendra-t-il de bon.

ARLEQUIN.

Il vous reviendra cinquante basto-

nades que je vais vous donner tout à l'heure.

L'Opérateur se sauve dans son Char, Arlequin l'y suit. Le Char se ferme & la suite de l'Operateur les entraîne tous deux enfermés & crians de toute leur force.



SCENE XI.

LE CHEVALIER, PANTALON. TONTINE. *Pantalon parle en Italien ,les autres en François.*

TONTINE.

JE me suis bien doutée que la Comédie finiroit sérieusement. Ça, songeons à quelqu'autre expédient.

LE CHEVALIER.

Je reprendrois inutilement l'habit de Païsan, puisqu'on m'a reconnu.

TONTINE.

Joüez quelque personnage qui vous déguise mieux, & qui effarouche moins que celui d'homme d'épée. Monsieur Pantalon, ne pourrions-nous point

trouver ici un manteau noir. Franchement, je ne ſçai plus où j'en ſuis : Je vous avouë que ces filles-là m'étonnent, car elles ont l'air vif & ſpirituel. Comment ſont-elles ſi ſottes ?

PANTALON.

Je vous l'ai déja dit, c'eſt par un excès de timidité. Elles craignent de paroître ridicules devant vous autres François, qui êtes, à ce qu'elles diſent, trop fins, trop polis & trop galands pour elles.

TONTINE.

Trop polis & trop galands ? Hé mais, il me ſemble qu'elles ont tort d'accuſer à préſent les François de ces pauvretez-là. Ils ſe défont tous les jours des manieres du temps paſſé. Nous autres virtuoſes, il y a plus de quarante ans que nous traivaillons à les en corriger, & nous y avons tantôt réüſſi.

LE CHEVALIER.

Il eſt vrai qu'on vit à préſent plus ſans façons que jamais.

TONTINE.

Je voy bien qu'il faut que je les inſtruits moi-même de la réforme que nous avons faite en France. Elles n'auront pas peur de moi, peut-être ?

LE CHEVALIER.

Je ne croy pas : & ſi vous vous en mêlez, elles ſeront en bonne main.

TONTINE.

Signor Pantalon, allez leur dire que je les demande, & que Monſieur le Chevalier n'eſt plus ici.

PANTALON.

Elles ſe méfieroient de moi, elles ſçavent que je ſuis dans ſes interêts.

TONTINE.

Ah voilà leur laquais qui fera mieux la choſe. Inſtruiſez-le vous-même, vous qui ſçavez ſa langue.



SCENE XII.

ARLEQUIN, LE CHEVALIER, TONTINE, PANTALON.

ARLEQUIN.

QUe maudit ſoit le Charlatan ! Ce fourbe-là ! Qui après avoir attrapé mon argent, m'attrape auſſi moi-même dans ſon Char comme dans une ſouricierre !

LE CHEVALIER.

Conſole-toy, mon garçon, l'Opéra-

teur ne t'a pas trompé. Le ſecret va opérer, tiens voilà deux écus qu'il te fait venir de ma part & que je te donne de bon cœur.

ARLEQUIN.

Ha ha! Vous avez raiſon, ſa poudre eſt meilleure que je ne penſois, je ſuis d'avis d'en prendre encore une priſe.

LE CHEVALIER.

Hé bien il a opéré derechef, & voilà encore un écu qui te vient; mais avant qu d'en prendre davantage, va dire à tes Maîtreſſes qu'il y a ici-bas une Dame qui les demande.

ARLEQUIN.

Volontiers, Monſieur, vous êtes un galand homme auſſi-bien que l'Opérateur, vous me rendez tous deux la joye.

Il accable le Chevalier de careſſes avant que de partir.

TONTINE.

Monſieur Pantalon, recevez-les quand elles deſcendront. Je les joindrai dans un moment. Eloignons-nous tous deux.

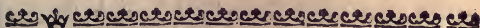
SCENE XIII.



SCENE XIII.

PANTALON *seul.*

VOilà un drôle de Garçon que cet Arlequin, je voudrois l'avoir à mon service, il entretiendroit la joye dans mon Cabaret. Il faut que je prie Mademoiselle Tontine de lui persuader de s'engager avec moi, elle y réüssira mieux que personne.



SCENE XIV.

PANTALON *en Italien*, LES DEUX SOEURS *en François.*

FLAMINIA.

SEigneur Pantalon, où est donc cette Dame qui nous demande ?

PANTALON.

Elle se promene là-bas, & va vous joindre ici tout à l'heure.

SILVIA

Et cet Amant qui m'est apparu, n'est-il plus dans le jardin ?

PANTALON.

Non, Mademoiſelle.

SILVIA.

N'y reviendra-t-il point ?

PANTALON.

Non, Mademoiſelle, il craint trop de vous incommoder.

SILVIA.

Tant pis.



SCENE XV.

FLAMINIA, SILVIA.

SILVIA.

MA ſœur, je ne vous comprens pas. Vous avez de l'eſprit, de la lecture, vous ſçavez tout, & cependant vous êtes plus timide que moi qui ne ſçais rien, d'où vient cela ?

FLAMINIA.

C'eſt que plus on a de lumieres, mieux on connoît ſes fautes, & plutôt on rougit de les avoir faites.

SILVIA

Mais qui eſt-ce qui vous les fait faire, ces fautes ?

FLAMINIA.

La ſeule crainte de les faire ; cela ſuffit pour ôter la liberté de l'eſprit, & ce n'eſt que l'habitude de converſer avec le monde poli qui guérit de cette crainte.

SILVIA.

Eh pourquoi donc le fuyez-vous le monde poli ? Eſt-ce le moyen d'acquerir de la hardieſſe ? Et ſi, dans le fonds, croyez-vous que les hommes examinent nos fautes de ſi près ? Allez, allez, ce n'eſt pas l'eſprit qu'ils cherchent le plus en nous.

FLAMINIA.

Je le ſçai bien ; mais quand on n'a guéres que cela, on eſt bien aiſe qu'il paroiſſe.

SILVIA.

Ne vous plaignez pas, vous ne manquez pas encore d'agrément, & je voudrois avoir vos traits.

FLAMINIA.

Patience, patience, quand l'embonpoint me ſera revenu, comme l'Opérateur me l'a promis, je ne ſerai plus ſi timide.

SILVIA.

Ho, je n'ai que faire d'eſprit moi, j'ai de l'embonpoint.

FLAMINIA.

Sans le départ du Comte de Trinquemberg que j'aimois, j'en aurois encore plus que vous, mais il hausse ou baisse selon la joie ou le chagrin que nous cause l'amour, & l'embonpoint est le Thermometre du cœur d'une fille.

SILVIA.

J'avois bien entendu dire que l'amour faisoit venir de l'esprit, mais je ne sçavois pas qu'il fit en aller l'embonpoint. Ah cela m'afflige! je sens que je vais le perdre.

FLAMINIA.

Hé bien. Si vous craignez que l'amour ne vous maigrisse, n'en prenez point.

SILVIA.

Est-ce nous qui le prenons? C'est lui qui nous prend. Voyez comme il a pris cette vieille & riche Tante que nous avons vûë en passant à Milan, & je m'en étonne moins depuis que j'ai vû ce Gentilhomme qui cherche tant à nous parler ici. Car il me semble qu'il a beaucoup d'air de notre nouvel Oncle.

FLAMINIA.

Il est vrai. Quand je me le rappelle,

je trouve qu'à l'âge près, ce jeune homme-ci lui reſſemble beaucoup, il a même ſon accent.

SILVIA.

Si notre vieille Tante n'a pû s'empêcher d'aimer, m'en défendrai-je mieux à mon âge. Tenez, je croi qu'on maigrit encore plus en s'efforçant de lui réſiſter.

FLAMINIA.

Vous avez peut-être raiſon.... Mais voici, je croi, la Dame qui nous demande.



SCENE XVI.

TONTINE, LES DEUX SOEURS.

TONTINE.

J'Apprends, Meſdemoiſelles, que vous êtes ſeules en ce lieu. Il eſt preſque déſert. Le ſéjour de la Campagne eſt ennuyeux quand on y manque de compagnie. Je prends la liberté de vous venir offrir la nôtre, ſi elle ne vous eſt pas déſagréable.

FLAMINIA.

Vous nous faites honneur, Madame;

mais des étrangeres comme nous, qui d'ailleurs n'ont jamais vû le monde, ne pourroient que vous être à charge.

TONTINE.

Ne craignez point cela. Je ſuis ici avec une jeune veuve qui chante fort bien, & avec une tante, femme âgée, mais de bonne humeur, deux Cavaliers trés-ſages nous y accompagnent. Nous ſommes tous de bonnes gens, & ſans cérémonie.

FLAMINIA.

Ces Meſſieurs ſont vos époux ſans doute, à vous & à la Tante.

TONTINE.

Nos Epoux ? Ils ne ſont pas ſeulement nos Amans. Non, Mademoiſelle, ils ne ſont que nos Amis.

FLAMINIA.

Quoi ? Des Perſonnes de votre ſexe, jeunes & aimables, ſe promenennt ici librement à l'écart avec de ſimples Amis.

TONTINE.

En votre Pays on en feroit auſſi-tôt des Amans peut-être ?

FLAMINIA.

Ce qui m'étonne en cela, ce n'eſt que la liberté qu'ont ici les Dames.

TONTINE.

C'eſt ici l'uſage : les Dames y font ces parties avec des Amis ou des Amans, bien plûtôt qu'avec des Maris, cela eſt moins Bourgeois.

SILVIA.

Ah ma ſœur l'heureuſe Nation !

TONTINE.

Permettez donc que nos Meſſieurs approchent de vous, ils ſçavent votre langue, nos Dames nous vont joindre, elles s'habillent, au moins la veuve, car la Tante eſt encore fatiguée.

FLAMINIA.

Je vous prie derechef de nous en diſpenſer. Quoi que je n'aye pas vû le monde, je connois les François, j'ay lû leurs hiſtoriettes.

TONTINE.

N'eſperez pas les trouver tels que vous les avez vûs dans les Romans, les choſes ſont un peu changées.

FLAMINIA.

Je croy que l'Amour aura perfectionné chez eux de plus en plus la galanterie.

TONTINE.

On voit bien que vous venez de loin. Il s'agit bien à preſent ici de galanterie ! Il y a long-temps que l'Amour

ne ſe mêle plus de les perfectionner. Au contraire, ce ſont eux qui ont perfectionné l'Amour.

FLAMINIA.

Expliquez-moi donc je vous prie comment cela s'eſt fait.

TONTINE.

Cela s'eſt fait en retranchant de l'amour ce qu'il avoit d'inutile & d'incommode. En aboliſſant cette politeſſe ſurannée que vous nommez galanterie. Elle eſtoit devenuë à charge. On l'a renvoyée aux Eſpagnols & aux Maures d'Afrique d'où elle étoit venuë, avec ſes fêtes galantes, ſes Tournois & ſes Carrouzels. Tout cela s'en eſt retourné de compagnie.

FLAMINIA.

Voilà un changement qui m'étonne.

TONTINE.

Oui, Mademoiſelle, on a banni ces longs préludes de petits ſoins & de ſervices frivoles. : ces ſentimens de fidelle Paſteur : cette timidité ruſtique que l'on faiſoit paſſer pour reſpect : enfin toutes les formalitez romaneſques. Et ſe picquer à préſent d'être galand, c'eſt vouloir paſſer pour Gaulois.

FLAMINIA.

Et qu'à-t-on mis à la place de ce qu'on

TONTINE.

Des plaisirs solides & de bons sens. On a réuni ceux de l'amour & de la table ; on y a joint une conversation libre, familiere, enjouée : on dîne aux flambeaux en des réduits discrets : on fait des promenades secrettes aux environs de Paris en des lieux pareils à celui où nous sommes. L'Amour est passé des bords du Lignon & du Pays de Forest, dans ceux de Bourgogne & de Champagne. Avouez qu'il a fait un joly voyage.

FLAMINA.

Mais, n'a-t il rien perdu de sa délicatesse en ces Païs-là ?

TONTINE.

C'est gagner, que d'en perdre. La belle perfection pour lui que d'être délicat & fluet comme il étoit autrefois ! Il n'avoit presque plus de corps. Aux Païs dont je vous parle, il a repris chair : il se fortifie tous les jours : l'enjouement lui revient : il ne demande plus qu'à rire.

SILVIA.

Ah ! ma sœur le joly Garçon ! il y a du plaisir à le connoître en ce Pais ci, puisqu'il y est de si bonne humeur.

TONTINE.

C'eſtoit un plaiſant amuſement pour luy chez nos Peres, que de voir ces cercles d'Amans & d'Amantes, occupez à former de belles converſations, à ſoutenir des Theſes ſur la délicateſſe, qui faiſoient bailler cet enfant.

FLAMINIA.

Franchement, je croi que cela étoit un peu ennuyeux.

TONTINE.

Il s'eſt guéri ſur tout de la colique venteuſe du bel eſprit, de la migraine que lui cauſoient les jolis Vers, les galands Madrigaux; les tendres Elegies dont il avoit la teſte chargée. Il n'y eſt reſté tout au plus que des Vaudevilles gaillards ou des Chanſons à boire.

SILVIA.

Cela eſt bien plus joli que des élegies, on le retient tout d'un coup ſans ſe faire mal à l'eſprit.

TONTINE.

Tenez. La plûpart de nos Gens ont ſi peur que la maladie du bel eſprit ne les reprenne, que pour en éloigner l'air, ils ne s'occupent depuis long-tems que de Contes de Fées, de Bilboquets, ou tout au plus de Logogrifes.

FLAMINIA.

Voilà l'Amour bien changé, je ne le reconnois plus. Il me ſemble pourtant qu'il avoit autrefois une tendre mélancolie qui ne déplaiſoit pas.

TONTINE.

Elle lui venoit de langueur, d'inanition : on ne le nourriſſoit de rien.

SILVIA.

Oh ma ſœur, vous avez beau dire voilà une heureuſe réforme : vive l'amour en ce Pais-ci. Je croy que les Italiennes avec qui vous eſtes s'y plaiſent bien.

TONTINE.

Elles n'en ſortiroient pas pour être Reines de la Chine.

FLAMINIA.

Oſerois-je vous demander qui ſont les hommes qui vous accompagnent?

TONTINE.

L'un eſt un Gentilhomme de Provence, qui depuis la paix, cherche à vendre une Compagnie que lui a laiſſé ſon Oncle en ſe mariant à Milan avec une vieille Italienne fort riche.

SILVIA.

Comment s'appelle l'Oncle ?



SCENE XVII.

LES DEUX SOEURS, TONTINE, LE COMTE DE TRINQUEMBERQ, LE CHEVALIER DE LA BASTIDE.

LE COMTE.

MOntamzelle Flaminia ! Oh l'être point vous que che voye prèsentement. L'eſtte ein ſonche ! Ein reſſerie ! Moy dormir encore touchours.

FLAMINIA.

En croirai-je mes yeux ? Eſt-ce vous Seigneur Comte.

LE COMTE.

O cara Flaminia ! Puiſque le fortune fait trouver nous enſemplement par ein ponne hazard, che l'eſpere que vous ſouffre point la ſéparation entre nous chamais davantage.

FLAMINIA.

Je fais plus que de l'eſperer; l'amour que je ſens m'en aſſure. Il eſt plus fort que tous les obſtacles que l'on peut lui oppoſer.

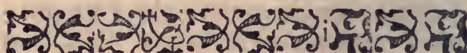
LE CHEVALIER.
Quoi Seigneur Comte, c'eſt-là veritablement la Signora Flaminia, pour qui vous n'avez point ceſſé de ſoupirer depuis votre retour d'Italie ?
LE COMTE.
Monſir la Paſtide, mon fitele ami, il être point ein mortel plus contentement que moy toutaſteure. Chel ſens mon coeuir que il nache dans le choie par teeus ſon tete. O mia cara Montamzele Flaminia !
SILVIA
Et vous, Monſieur le Chevalier de la Baſtide, ſçavez-vous bien que vous eſtes notre Couſin, & que j'en ſuis bien aiſe.
LE CHEVALIER.
Ah ! charmante blonde que me dites vous, vous me rendez encore plus heureux qu'il ne croit l'être.
TONTINE.
Je voi bien que vous avez tout quatre bien des choſes à vous dire. Croyez-moy, on éclaircit mieux les affaires en particulier. Promenez-vous tête à tête dans les allées de ce Jardin, & moy, je vais faire un autre petit tête à tête avec notre Hôte pour ordonner notre dîné; car je croy que nons ne ferons pas deux tables.

FLAMINIA.

Non ſans doute. Oli que le Signor Padre ſera ſurpris à ſon retour.

TONTINE.

Allez-donc, partez, voici juſtement Pantalon qui vient.



SCENE XVIII.

PANTALON, TONTINE.

TONTINE.

CA, notre Hôte. Nous allons tous dîner enſemble, qu'avez-vous à nous donner?

PANTALON.

Ce qu'il vous plaira, Mademoiſelle, on ne manque de rien ici.

TONTINE.

Il nous faut une grande matelotte d'abord, c'eſt ici le plat d'honneur ; mais ample, copieuſe.

PANTALON.

Nous la ferons telle que vous ſouhaiterez.

TONTINE.

N'allez pas nous donner de vos ma-

telottes à l'Eſpagnole, où il y a moins de poiſſon que d'oignon.

PANTALON.

Vous en ſerez contente aſſurément.

TONTINE.

Ces Amans-ci, ſont des Amans qui mangent, ils n'ont que cela à faire ici, faites-leur bonne chere.

PANTALON.

La meilleure que je pourrai.

TONTINE

Pour moi, je meurs, je n'ai encore rien pris de la matinée. Quand je ſuis chez moi, je prends de mon Thé.

PANTALON.

Eh que n'avez-vous parlé, Mademoiſelle, on vous en auroit fait.

TONTINE.

Oui du Thé à l'eau ou au lait, mais je fais infuſer le mien dans du ratafia, & j'en prends tous les matins trois ou quatre bonnes taſſes, cela ſoutient en rafraîchiſſant. Qu'avez-vous à nous donner en gras ?

PANTALON.

Venez vous même à la Cuiſine, vous choiſirez. Mais, par parentheſe, vous allez tous dîner enſemble, voilà donc vos Italiennes apprivoiſées.

TONTINE.

Nos Italiennes apprivoiſées ? Vous étonnez vous de cela ? Non, dans toute l'Iſle de Cythere, il n'y a point de Port plus favorable que le Port-à-l'Anglois. Y a-t-on jamais vu aborder des Amours, qui n'y ſoient arrivez à bon port ? Allons, allons, à la Cuiſine.



DERNIER



DERNIER ACTE.

SCENE PREMIERE.

PANTALON, TONTINE.

TONTINE.

MOnſieur Pantalon. Votre maiſon porte bonheur à tout le monde. Voilà encore nos quatre Italiennes qui ſe trouvent anciennes amies. Elles ſe cherchoient ailleurs toutes quatre, & ſe ſont ici rencontrées par un heureux hazard.

PANTALON.

Quoi la veuve & ſa Tante ſont amies des Filles.

TONTINE.

Amies intimes, & connoiſſent les Amans, & les vont ſervir de toute leur force.

PANTALON.

Cela me fait plaiſir. De mon natu-

rel, j'aime à voir tout le monde content.

TONTINE.

Si votre naturel eſt de faire plaiſir, le mien n'eſt pas d'être cruelle.

PANTALON.

Faites-moi donc la grace dont je vous ai prié. Je voi Arlequin qui s'avance tout à-propos.

TONTINE.

Oui, mais Violette le ſuit.

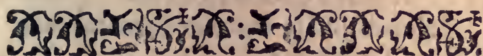
PANTALON.

Tant mieux. Faites de belles promeſſes à ſon Amant, elle doit être bien aiſe de le voir heureux.

TONTINE.

C'a, tâchons donc de l'enroller à votre ſervice. Ne vous éloignez pas, je vous appellerai quand j'aurai beſoin de vous.





SCENE II.

TONTINE, ARLEQUIN, PANTALON *à part.* ARLEQUIN, PANTALON *en Italien.*

TONTINE.

MOn Garçon, je te trouve de bonne humeur, tu es allerte, ſerviable, tu fais plaiſir à voir. Les Gens qui viennent ici ne cherchent que la joie. Tu ferois fortune, ſi tu voulois t'y engager. Le Seigneur Pantalon, qui eſt un très-bon Maître ne demanderoit pas mieux. Pour moi, je te le conſeille. Quitte la livrée & prends le tablier. Déja, le métier eſt plus honnête, & je n'en connois guére de plus heureux.

ARLEQUIN.

Qu'a-t-on à faire dans ce métier-là ?

TONTINE.

Helas ! rien la plûpart du tems, que rire, chanter, boire, faire grande chere & recevoir l'argent qu'on donne pour le Maître & pour les Garçons.

ARLEQUIN.

Je croi que je m'accoûtumerai bien à cette fatigue-là.

TONTINE.

Tout au plus, mettre un couvert, ſervir ſur table, & porter du vin quand on en demande ſeulement.

ARLEQUIN.

Cela ne caſſe point les bras.

TONTINE.

Ce Cabaret-ci ne reſſemble point aux autres, où l'on veut toûjours avoir les Garçons auprès de ſoi. Ici, il ne faut monter que quand on vous appelle, & plûtôt à la ſeconde fois qu'à la premiere. Moins vous ſervez, moins on vous voit, & mieux on vous paye.

ARLEQUIN.

Et combien donne-t-on de gages pour rire, chanter, boire, manger & ne rien faire?

TONTINE.

Cinquante écus, ſans les profits qui valent ſix fois autant: car on paye ici graſſement les Garçons quand ils ſont joyeux & diſcrets.

ARLEQUIN.

Tope, marché fait.

TONTINE.

Seigneur Pantalon. Voilà Arlequin

que je viens d'arrêter à votre ſervice, donnez-lui le denier à Dieu.

PANTALON.

Ah volontiers mon Garçon! Je m'en réjouis pour l'amour de toi-même.

ARLEQUIN.

Mais, att ndez un moment s'il vous plaît. Je ne ſongeois pas que j'aime Violette, & que j ne voudrois pas la perdre. Si vous vouliez la prendre auſſi, cela nous accommoderoit.

PANTALON.

Mon enfant, nous ne prenons ici de filles que le moins que nous pouvons, car elles ont trop de langue.

ARLEQUIN.

Je voi qu'elle a entendu notre marché, avant que de recevoir le denier à Dieu, je ſerois bien aiſe de ſçavoir comment elle prend la choſe.

Arlequin va vers Violette, qui d'abord lui fait froide mine, mais à la fin le careſſe un peu comme pour le retenir, & lui dit:

VIOLETTE.

Arlequin, reſſouviens-toi que je t'aime.

Arlequin retourne vers Pantalon en héſitant, & en regardant de temps en temps

Violette. Selon les mines qu'elle fait, il avance ou recule. A la fin, il reçoit le denier à Dieu & revient à elle; mais elle lui tourne le dos. Il lui dit en tremblant.

ARLEQUIN.

Violette, Ne rien faire que bien boire & manger, & être bien payé. Helas! laiſſe-moi eſſayer pour un an ſeulement.

Violette ne ſe retourne point. Il reporte l'écu du denier à Dieu d'un air triſte, revient à elle & en eſt careſſé. Il approche pourtant inſenſiblement de Tontine qui lui dit avec emphaſe.

TONTINE.

Il vient ici de beaux Meſſieurs & de belles Dames, pour qui on appreſte de grands repas, auſquels ils ne touchent preſque point, car on n'y vient que pour la commodité de la converſation ſeulement. Poulets, Dindons, Fricaſſées, Matelottes, vin à la glace, tout ce qui reſte, pour les Garçons

Arlequin reprend l'écu, & va dire à Violette d'un ton piteux.

ARLEQUIN.

Le moien d'y resister. Helas ! Ma chere Violette. Pour six mois seulement. Qu'est-ce que tu lit-là ?

VIOLETTE.

C'est la Lettre du gros Garçon Pâtissier.

ARLEQUIN.

Quoi ce n'étoit pas en songe que tu l'as reçûë ? Ah ingratte ! perfide ! traditrice ! qu'est-ce qu'elle dit cette lettre.

VIOLETTE.

Dès que je serai arrivé à Paris, je prendrai boutique & vous épouserai, & ne vous nouriray que de petits Pâtez, de Tartelettes, de Biscuits, de Macarons & de Confitures. Ha, ha ingrat, tu veux me quitter ?

ARLEQUIN.

Mais Violette, considere un peu. Poulets, Dindons, Fricassées, Matelottes, vin à la glace, cinquante écus & les profits.

VIOLETTE.

Petits Pâtez, Tartelettes, Biscuits, confitures, un gros Garçon.

ARLEQUIN.

Ohime son disperato.

Arlequin reporte encore l'écu, va & vient d'un costé & de l'autre très-embarrassé, & à la fin s'écrie :

ARLEQUIN.

O pauvre Arlequin, malheureuse victime de l'amour & de la gourmandise !

TONTINE *le tirant par le bras.*

Au dessert, vin de Champagne, Pâtisserie, Fruits de toutes sortes, Rossolis, Ratafias, Fromage de Milan, & tout cela. Pour les Garçons, & quand on a fait le compte, par-dessus tout cela, encore un écu pour les Garçons. Et cela arrive sept ou huit fois par jour, & fort souvent par nuit.

ARLEQUIN.

Ah! Je n'en puis plus. Violette, ma chere Violette, par pitié, & même pour ton interêt, laisse-moi engraisser ici seulement quatre mois. Je reviendrai à toi riche, gras, potelé : je vaudrai quatre Garçons Pâtissiers.

VIOLETTE.

Et pendant ce temps-là, que fera Violette abandonnée. Non, en arrivant j'épouse le Garçon Pâtissier.

ARLEQUIN.

Ah, il n'y a pas moyen de me déterminer !

terminer ! il faut mourir dans l'embarras du choix. Ne languiſſons pas davantage, c'en eſt fait, il faut ſe tuer. Monſieur Pantalon, n'avez-vous point quelque reſte de matelotte.

PANTALON.

Pourquoi faire ?

ARLEQUIN.

Pour me tuer, vous dis-je. Je l'avalerai tout d'un coup, & je m'étranglerai avec les arrêtes.

VIOLETTE.

Fy, voilà une mort gourmande, je ne te regretterois point. Je veux que tu meure d'amour ſeulement, d'amour.

ARLEQUIN

Mourir d'amour ! On a perdu ce ſecret-là. Je croi même la choſe impoſſible. L'Amour eſt l'auteur de la vie, il ne ſçauroit donner la mort. Tant que j'aurai de l'amour dans le çœur, le moyen de ceſſer de vivre ! Monſieur Pantalon, donnez-moi une demie-douzaine de bouteilles de vin de Champagne.

PANTALON.

Quel eſt ton deſſein ?

ARLEQUIN.

De noyer l'amour dans mon cœur, afin de pouvoir mourir après ſans aucune difficulté.

PANTALON.

Je veux que tu vive pour me ſervir.

ARLEQUIN.

Quoi plus de pitié ! Allons, il n'y a plus à reculer : paſſons-nous l'épée à travers le corps. Violette, trois mois ſeulement, je ne puis à moins, voilà mon dernier mot.

TONTINE.

Seigneur Pantalon, il faut lui ſauver la vie, & prendre Violette auſſi à votre ſervice.

PANTALON.

Je le veux bien, pourvû qu'elle promette de garder les ſecrets du logis.

ARLEQUIN.

Comment voulez-vous qu'elle revele un ſecret en France ? Elle n'en ſçait pas la langue.

TONTINE.

Allez, mes enfans, faites votre devoir, je réponds de votre fortune. Le Seigneur Pantalon eſt déja vieux, aſſez riche & ſans enfans, il vous laiſſera ſon Cabaret. On aime les Etrangers en France, tu es de bonne humeur, Violette eſt jolie, vous attirerez tout Paris.

ARLEQUIN.

Mais ſi Violette attire le monde, ne

sera-ce point à mes dépens ?

TONTINE.

Ne crains rien. Ce n'est jamais pour l'Hôtesse qu'on vient ici, on y amene de quoi s'en passer.



SCENE III.

LA SRA. CECILIA, LES DEUX SOEURS *& leurs Amans arrivent*, ARLEQUIN *&* VIOLETTE *sortent un moment après*, TONTINE *&* LES SOEURS *en François*.

TONTINE.

Mesdemoiselles, voilà encore deux Amans qui vont faire ici fortune: ils se sont mis au service du Seigneur Pantalon.

FLAMINIA.

Quoi Violette veut nous quitter ?

VIOLETTE.

Vous quitterez bien Monsieur votre Pere pour suivre le Signor Comte si on vous le permet. Adieu, nous allons prendre le tablier.

LA Sra. CECILIA.

Mesdemoiselles, je voulois vous sur-

prendre, & c'est vous qui m'avez surprise.

FLAMINIA.

Quel étoit donc votre dessein, Madame?

CECILIA.

Je n'avois rien dit à Monsieur le Comte de votre voyage. Je voulois hier vous aller attendre au lieu où le Coche s'arrête à midi, & vous offrir à ses yeux dans le temps qu'il l'esperoit le moins, pour vous surprendre tous deux agréablement, le hazard & l'orage ont fait ce que je voulois faire.

FLAMINIA.

Nous vous avons toûjours obligation de votre zele & de votre dessein.

TONTINE.

Mesdames, sans moi, pourtant, vous ne vous seriez pas vûës ici.

FLAMINIA.

Il est vrai, nous devons beaucoup à cette Dame, elle est la plus obligeante du monde, & de la meilleure humeur.

CECILIA.

C'est de plus une virtuose. C'est elle qui me montre à chanter le François, je l'ai mise de la partie, parce qu'elle inspire par-tout la joie.

TONTINE.

Oui, Madame, je ſuis toujours en train de rire, de chanter & de faire la capriolle, c'eſt mon humeur & ma profeſſion.

FLAMINIA.

Comment ! Madame chante & danſe de profeſſion.

TONTINE.

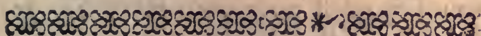
Je reviens des Opera de Campagne pour vous ſervir. Un talent ſeul ne ſuffit pas en Campagne, il faut toûjours en avoir deux ou trois.

CECILIA.

Je n'en connois que deux.

TONTINE.

Me tromperois-je ? Nous avons la danſe d'abord. Enſuite la muſique.... & la danſe eſt le troiſiéme, voilà mon compte.



SCENE IV.

ARLEQUIN & VIOLETTE *arrivent en tablier, Les Acteurs précedens.*

ARLEQUIN.

ET garre, garre, voilà le Meſſier. Le Seigneur Lelio deſcend de cheval ici prés.

TONTINE.

Laiſſez-moy le ſoin de le recevoir. Retirez vous tous, & ne venez que quand on vous appellera. Qu'Arlequin & Violette ne s'éloignent pas.



SCENE V.

LELIO *ſur le devant du Theatre*, TONTINE, ARLEQUIN & VIOLETTE *au fond.*

LELIO *en Italien.*

IL faut avouer que je ſuis bien malheureux ! La Sra. Cecilia Lombardini me prie pluſieurs fois dans ſes Lettres de lui mander préciſément le jour de notre arrivée, afin, dit-elle, que tout ſoit preſt pour nous recevoir. Je l'ai fait par deux Lettres conſécutives ; & cependant, ce jour-là même elle part le matin pour s'aller promener en Campagne. Peut-on avoir moins d'attention à ce qui me regarde ? Fiez-vous aprés cela à la parole d'une femme ! La ſeule choſe qui me conſole, c'eſt d'avoir trouvé ce lieu-ci, où je ſuis aſſez bien, où mes marchandiſes ſont

à couvert, & mes filles en sureté. Prenons patience, nous retournerons demain à Paris.

Arlequin & Violette s'avancent; l'un a la main sur l'épaule de l'autre : Ils feignent de ne pas appercevoir Lelio.

LELIO *en François.*
Ha, ha! Vous voîlà dans une postûre assez familiere. Vous êtes en assez bonne intelligence, à ce qu'il me paroît. Quoi je trouverai toûjours ces canailles-là ensemble? A qui est-ce que je parle donc? Estes-vous sourds?

ARLEQUIN.
Tu me promets donc de m'aimer toûjours.

VIOLETTE.
Toûjours, plus jamais de Garçon Pâtissier.

LELIO.
Je croi qu'ils se moquent de moi. Parle donc marault, si tu me fais prendre un bâton.

ARLEQUIN *moitié Italien, moitié François.*
Ah, Monsieur, Faites nous l'honneur d'entrer chez nous. Nous avons d'excellens vins de toutes sortes, Poulets,

Pigeons, Dindons, Fricaſſées, Matelottes, vin à la glace, vous ne ſçauriez être mieux.

LELIO.

Violette, eſt-ce que ce coquin-là eſt déjà yvre?

VIOLETTE *en Italien.*

Non, Monſieur, il parle fort juſte, vous ne ſerez pas mieux ailleurs. Entrés, vous ſerez bien traité, bien ſervi, bien couché, beau linge, draps blancs de léſſive, d'excellents lits de toutes ſortes, lits à dormir, lits de repos, belle Compagnie. Vous ne manquerez de rien.

LELIO.

Je croy que mes Gens ſont devenus fous.

ARLEQUIN.

Vous n'êtes pas ſeul apparemment, on ne vient guére ici ſans Compagnie. Faites-la avancer, Monſieur, On eſt ici en pleine liberté, vous y en trouverez bien d'autres.

LELIO.

Qu'eſt-ce à dire bien d'autres? En pleine liberté?

VIOLETTE.

Oui, Monſieur. Vous allez voir arriver ici pluſieurs Compagnies de Gens

biens faits, ſans ceux qui y ſont déja, de beaux Meſſieurs, de belles Dames. Il n'y a pas de Cabaret mieux achalandé que le notre, ni où l'on trouve de plus beau monde.

LELIO.

Mes enfans, eſt-ce que la cervelle vous a tourné? Ne reconnoiſſez-vous plus le Seigneur Lelio votre Maître?

VIOLETTE.

Arlequin.

ARLEQUIN.

Violette.

VIOLETTE.

Te ſouviens tu du Seigneur Lelio?

ARLEQUIN.

Qui étoit notre Maître à Rome?

VIOLETTE.

Oui.

ARLEQUIN.

Qui ne laiſſoit aucune liberté à ſes filles, ni à toy-même?

VIOLETTE.

Oui.

ARLEQUIN.

Qui étoit ſi jaloux, ſi brutal, ſi ridicule?

VIOLETTE.

A peu prés.

ARLEQUIN.

Qui nous a amenez de Rome ici, où nous nous trouvons si bien ?

VIOLETTE.

Lui même.

ARLEQUIN.

Oui, Monsieur, je m'en souviens ; mais il n'est plus notre Maître.

LELIO.

Comment ? Je ne suis plus ton Maître ?

ARLEQUIN.

Non, Monsieur, demandez, demandez à Violette.

LELIO.

Que veut-il dire, Violette ?

VIOLETTE.

Non, Monsieur, Il est à present Garçon du Cabaret de Monsieur Pantalon.

LELIO.

Ho, ho ! Voici du changement. Et toi, n'est-tu plus à moi non plus ?

VIOLETTE.

Moi, Monsieur ? Demandez, demandez à Arlequin.

ARLEQUIN.

Non, Monsieur, elle est aussi bien que moi à Monsieur Pantalon, qui est un galand homme. Qui nous laisse en pleine liberté Nous sommes déja même presque mariez.

LELIO.

O Ciel ! Si ces Gens là n'ont pas perdu l'eſprit, en quel lieu me ſuis-je fourré ? Où ſont mes filles, coquine ?

VIOLETTE.

Vos filles, Monſieur ? Il faut demander cela à la Signora Tontine. Arlequin, appellez la Signora Tontine.

ARLEQUIN.

Signora Tontina, venez vîte, on vous demande.

LELIO.

Qui eſt donc cette Signora Tontine ?



SCENE VI.

TONTINE *& les Acteurs précedens.*
TONTINE *&* LELIO *en François.*

TONTINE.

MOnſieur Lelio, Je ſuis votre très-humble ſervante.

LELIO.

Comment, elle me connoît ! Madame, je ſuis votre ſerviteur, mais ce n'eſt pas vous que je demande, ce ſont mes filles.

TONTINE.

Vos filles, Monſieur ? La Signora Flaminia, la Signora Silvia n'eſt-ce pas.

LELIO.

Oui. elles mêmes.

TONTINE.

On vous en rendra bon compte.

LELIO.

Rendez le moi donc ? Madame. Où ſont-elles ?

TONTINE.

Elles ſont bien, Monſieur, elles ſont bien.

LELIO.

Mais encore, où ſont-elles, je vous prie ?

TONTINE.

Elles ſe promenent quelque part ici aux environs avec deux Officiers bien faits, qui ſont je crois leurs Amans.

LELIO.

Je ne raille point Madame, je veux ſçavoir où elles ſont.

TONTINE.

Et moi, Monſieur, je vous dis la pure verité.

LELIO.

Comment ? mes filles ſe promenent avec des Amans ?

TONTINE.

Pourquoi non? Il n'y a aucun peril. Ce ſont de fort honnêtes Cavaliers, & c'eſt ici l'uſage, il n'y a rien à dire à cela.

LELIO.

Mais, Madame, encore un coup, il n'eſt pas queſtion ici de railler. Vous oſez me dire que mes filles ſe promenent avec des Amans? à moi qui ſuis leur Pere, à moi?

TONTINE.

Oui, Monſieur, à vous même. Pourquoi non? Elles ſont, je le repette, avec des Amans très-polis & très ſages: & comme je vous crois un Pere très-raiſonnable, j'eſpere qu'ils ſeront de votre goût, & je tiens déja vos filles preſque mariées.

LELIO.

O Ciel! Qu'entends-je? En quelle maiſon ſuis-je tombé, grands Dieux, en quelle maiſon!

TONTINE.

Il eſt vrai, Monſieur, que cette maiſon-ci inſpire furieuſement les deſirs du mariage.

LELIO.

Quoi! je ne la quitte qu'une matinée, & voilà déja trois filles à moitié

mariées en comptant Violette.

TONTINE.

Vrayment en une aprés-midy, il s'y fait quelquefois bien d'autres mariages.

LELIO.

Ah ! Malheureux, voilà tes filles perduës. Pourquoi, pourquoi les ai je amenées en France ? Que ne mariois-je au moins l'aînée en Italie au Comte de Trinquemberg qui étoit un ſi bon parti : j'aurois paré la moité du malheur.

VIOLETTE.

Au Comte de Trinquemberg ? Quoi vous vous repentez de ne lui avoir pas donné une de vos filles ?

LELIO.

Eh oui, je m'en repens ! Mais trop tard par malheur.

VIOLETTE.

Signora Tontine, faites avancer le Comte de Trinquemberg.

LELIO.

Comment ? Le Comte de Trinquemberg, qu'eſt-ce que cela ſignifie ?



SCENE VII.

LE COMTE *arrivant. Les Acteurs précedens.*

LELIO.

MAis vrayment je crois le voir lui-même! Est-ce un enchantement? Y auroit-il ici de la sorcellerie?

LE COMTE.

Monseir, quanne che' l'aprocheir de vous, che'l sente dans mon coeuir ein tremplement pen forte, il estre toute plene d'ein crand timidement; mais che'l pie de croire vous que le tendresse que che'l porte pour son fille Montamzelle Flaminia, il est aussi toute pleine de la crainte du respect que je l'ai pour son personne trés-humplemanne.

LELIO.

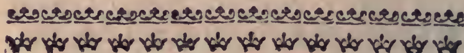
Oui, Monsieur, je sçai que vous estes un fort honnête homme, & que vous avez eu toûjours beaucoup de respect pour ma fille. Vous commencez à me rassurer un peu, & vous pouvez vous rassurer vous-même,

LE COMTE.

Monſeir, vous refuſe moy à Rome, ſi lui donne moi ſon fille à Paris, che l'eſtre pen content de ſte mariache afec ein Perſonnage che comme vous. Montamzelle Flaminia l'eſtre pen cholie, l'at une crand eſprit. Moi point ridicule, point chaloux : lui ſera pen ſache, pen ſache femme. Je croye que nous frire toutes deux ein pon menachement & vous l'avez auſſi beaucoup du contentemanne, pen fort du contentemanne.

LELIO.

Nous parlerons de cela tout à l'heure ; mais où eſt-elle Flaminia ?



SCENE VIII.

FLAMINIA, *& les Acteurs précedens.*

FLAMINIA.

O Caro Signor Padre. Je vous prie trés-humblement de ne point ſéparer ce que le Ciel a voulu réunir par un coup ſi extraordinaire. Vous vous êtes repenti de n'avoir pas conclu notre mariage à Rome ; ne vous expoſez point

point à vous repentir une seconde fois. Ma sœur a trouvé par le même coup du sort, un Amant qui lui convient. Leur amour est parvenu tout d'un coup au supréme degré : en quoi il paroît encore que le Ciel les destine l'un pour l'autre. Vous connoissez sa famille : il est même déja notre allié, permettez qu'il vous fasse la réverence.

LELIO.

Un Amant dont je connois la famille & qui est déja notre allié ? Qui est donc cet homme-là ?

FLAMINIA.

Paroissez, s'il vous plaît, Monsieur le Chevalier de la Bastide.



SCENE IX.

LE CHEVALIER DE LA BASTIDE, *& les Acteurs précédens.*

LE CHEVALIER.

MOnsieur de Lelio, abregeons la cérémonie. Je suis un Gentilhomme de Provence d'une Famille des plus illustres, vous le devez sçavoir. D'une fortune plus solide que bril-

lante. Peu de cet argent qui s'en va. Terres, Bastides, Châteaux, bon patrimoine. Une Compagnie à vendre. Quauque ren sur les Vaisseaux, & le reste. J'ai acquis de plus dans le service une réputation dont je suis content. C'est assez de gloire, je veux du repos.

LELIO.

Où est-ce que ceci nous mene?

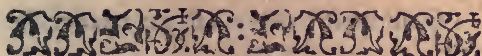
LE CHEVALIER.

J'y viens. Dans le dessein de faire un établissement, il m'apparoît cette charmante blonde Mademoiselle de Silvia. Je me sens l'aimer subitement de toute ma force, & je suis son fait. Hé donc? Que reste-t-il? Dites le mot, & j'épouse.

LELIO.

Un moment de patience, Monsieur. Pourquoi ne paroît-elle point Silvia?





SCENE X.

SILVIA *& les Acteurs précédens.*

SILVIA *à genoux.*

JE vous demande pardon, mon cher Pere, de la liberté que j'ai priſe de faire un choix, & de l'avoir fait ſi vîte. Une force ſuperieure agit en moi à laquelle je n'ai pû réſiſter.

LELIO.

Levez-vous, on examinera vos raiſons. Eh, le moyen de garder des filles en ce Pays-ci ! Nous ſommes encore à deux lieües de Paris, dans un lieu ſéparé des Villages & preſque inhabité, ou du moins je ne voyois perſonne, & dès qu'il y arrive des filles, les Amans y pleuvent. Que ſera-ce donc au milieu de la Ville ? Voilà comme la friponne de Paſquella vous a gardées.

ARLEQUIN.

Paix ; parlez bas de crainte de l'éveiller.

LELIO.

Comment? elle n'eſt pas encore levée? à plus de midi.

ARLEQUIN.

Pardonnez-moi elle s'eſt levée, nous avons fait la paix enſemble en déjeûnant, & elle s'eſt recouchée enſuite pour dormir en paix.

LELIO.

Ah la vieille yvrogneſſe! vraiment je ne m'étonne plus de ce que je voi, & vous voilà Monſieur Pantalon, je vous avois confié mes filles, eſt-ce ainſi que vous deviez les garder?

PANTALON.

Mais, Monſieur, je vous les rends, ce me ſemble, toutes entieres.

LELIO.

Je vous avois prié de ne point donner de vin à la vieille.

PANTALON.

Il ne faut demander que des choſes raiſonnables. Voulez-vous que je la laiſſe mourir d'inanition au milieu d'un bon Cabaret.

LELIO.

Si vous vouliez l'enyvrer, il falloit au moins remplir ſa place & empêcher mes filles de parler à perſonne.

PANTALON.

Ces Messieurs amenent ici des Dames Italiennes fort honnêtes. Ils apprennent qu'il y a d'autres Italiennes qui y logent, peut-on refuser de les laisser parler ensemble?

LELIO.

Des Dames Italiennes?

FLAMINIA.

Oui, mon Pere, la Signora Cecilia & sa Tante qui venoient au devant de nous. Tenez en voilà déja une.

LELIO.

O Ciel! est-il possible. Ceci me paroît une avanture de Comedie.



SCENE XI.

CECILIA *& les Acteurs précédens.*

CECILIA.

O Caro Signor Lelio, à force de nous chercher, à la fin nous nous trouvons.

LELIO.

Ah, Madame! J'avoue que j'ai de la peine à vous reconnoître. Vous étiez

partie belle de Rome, mais je trouve votre beauté tellement augmentée, qu'elle me frappe d'étonnement, & m'inspire des mouvemens, que je ne puis & n'ose même vous exprimer.

TONTINE.

Je vous l'ai bien dit, c'est la vertu de la maison, autant que la beauté de Madame, qui inspire ces mouvemens-là. Jugez par-là de ce que peuvent sentir vos filles. Croyez-moi, pour n'avoir plus l'embarras de les garder, mariez-les avec leurs Amans. Et pour abreger les comptes que vous avez à faire avec Madame, faites-en autant l'un & l'autre.

LELIO.

Vous lisez dans mon cœur, Madame, & je souhaitterois que la même vertu put agir dans celui de la Signora Cecilia.

CECILIA.

L'effet en seroit prompt; mais je sens, au moins déja, que je n'y ai point de répugnance. Commencez par Mesdemoiselles vos filles, & nous pourrons après songer à nous.

LELIO.

Soit, Madame. Je fais gloire de suivre vos ordres en toutes choses.

TONTINE

Non, il n'y a pas moyen de résister aux desirs que ce lieu inspire, & je sens que je pourrai bien quelque jour m'y marier aussi. Mais à propos, il est temps de dîner, allons tous à table confirmer ces alliances. Monsieur Pantalon la matelotte est-elle prête?

PANTALON.

Elle le sera dans un quart d'heure au plûtard.

TONTINE.

Hé bien, en attendant, je vais vous servir un plat de mon métier.

CECILIA.

Vous nous ferez plaisir Mademoiselle.

TONTINE.

Mais à condition que vous m'aiderez.

CECILIA.

Volontiers.

TONTINE.

Chantons un Prologue impromptu à l'Italienne, que nous nommerons *les Matelottes du Port-à l'Anglois.* Nous voilà sur les bords de la Seine, vous en serez une Nymphe & moi une autre.

CECILIA.

Vous ne vous piquez pas apparem-

ment de donner du nouveau, car cela reſſemblera au Prologue de Camille.

TONTINE.

Vous voulez dire au Prologue d'Alceſte?

CECILIA.

Non, à celui de Camille où la Nymphe de la Seine paroît dans les Thuilleries.

TONTINE.

Eh oui, tout juſte, cela eſt de même dans celui d'Alceſte.

CECILIA.

Tant pis, ce ſeroit trop que de faire trois fois la Nymphe de la Seine le ſujet d'un Prologue.

TONTINE.

Il eſt vrai qu'elle a déja paru deux fois dans les Thuilleries. Mais nous la dépaïſons en l'amenant au Port-à-l'Anglois, & de plus quand nous déroberions un peu pour abonir notre ouvrage, c'eſt aſſez la mode, on doit nous le paſſer.

CECILIA.

Duquel allez-vous dérober, du plus nouveau ou du meilleur.

TONTINE.

Dérobeons de celui de Camille, il eſt moins connu, on ne s'en ſouvient

presque pas ; allons, je vais commencer par-là. Vous qui avez la voix legere, vous chanterez des petits volez, & tous les airs en broderie ; car pour moi vous sçavez que je suis enrhumée.

FLAMINIA.

Mais, Madame, n'est-ce point une excuse que votre rhume.

TONTINE.

Ah, Madame, cela n'est que trop vrai. C'est un malheureux vent de coulisse qui me l'a causé. Il n'y a point de rhumes plus longs & plus obstinez que ceux-là, ni qui grossissent plus la taille d'une voix. Allons, commençons. Pendant qu'on joüera l'ouverture, je vais disposer le Ballet.

Après l'ouverture, Tontine & Cecilia s'avancent chacune une rame à la main. Tontine commence par une parodie des premiers vers de Camille. Mais l'Acteur qui fait Tontine se défiant de sa voix n'a pas osé la chanter.

TONTINE *en Nymphe de la Seine.*

CHars à vîtres de bois, ornements de mes rives :
Venez, venez, peupler ce séjour plein d'attraits :

Grisettes aux yeux doux, aux vertus fugitives,
Moitiés d'Epoux barbons & jeunes captives.
Accourés & mangés en ces lieux à grands frais.
Brochets, Tanches & Carpes vives.

Habitans de ces lieux, Phaëtons de ces Chars,
Chantés, dansés, bûvés de toutes parts.

Des Bateliers & des Lavandieres dansent avec leurs enfans.

TONTINE.

Allons, Madame, un petit coulez.

CECILIA.

Coulés, coulés mes flots, coulés jusqu'à Paris,
Murmurés en passant aux Epouses coquettes
Les plaisirs innocens qu'on goutte en ces retraites.
N'en gazouillés rien aux Maris.
Coulés, coulés, mes flots, coulés jusqu'à Paris.

On danse.

TONTINE.

Madame, pour bien faire il nous faudroit ici un petit volez. Allons courage.

CECILIA.

Volés, volés, dans ce libre séjour,

Volés Amours, c'est pour vous un azyle :
Bacchus & la Mere d'Amour
N'y laissent point de moment inutile,
On y soûpire, on y boit tour à tour.
Volés dans ce libre séjour,
Volés, Amours, c'est pour vous un azyle.

Entrée de deux Cochers yvres.

CECILIA.

Un Amant, avec ce qu'il aime,
En ces lieux fait un bon repas,
Si Comus en fait un Carême,
L'Amour en fait un Mardy gras.

TONTINE.

Pour l'Epouse jeune & gentille
Qui s'échappe & fait le plongeon,
Nous Gardons la Carpe & l'Anguille,
Maris avallez le Gougeon.

On danse.

ARLEQUIN en garçon de Cabaret,
Nous servons pour vous satisfaire,
Moitié chair & moitié poisson,
Si vous faites mauvaise chere,
Pardonnez au nouveau Garçon.

Fin de la Comédie.

APPROBATION.

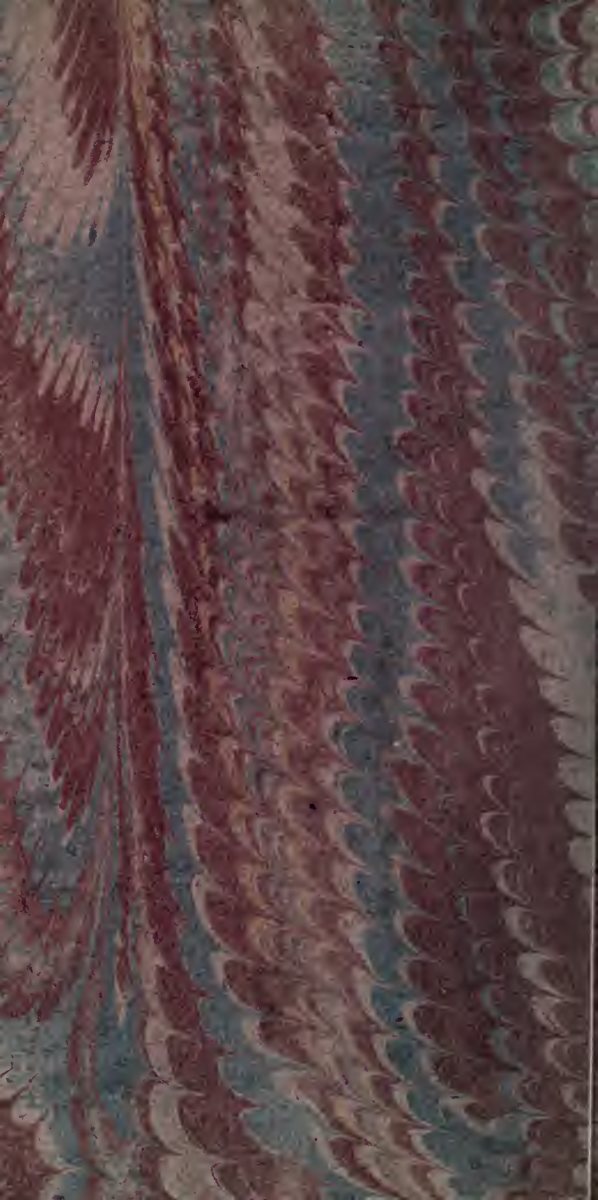
J'Ay lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, une Comédie, qui a pour Titre ; *Le Naufrage au Port-à-l'Anglois, ou les Nouvelles Débarquées* : Je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris ce 24 May 1718.

CHATEAUBRUN.

APPROBATION.

LU & examiné par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux. A Paris, le 22. Novembre 1728.

DANCHET.



Le Nouveau théâtre italien

